

Marraine
Zahia Ziouani
CHEFFE D'ORCHESTRE

Parrain
Victor Castanet
JOURNALISTE D'INVESTIGATION

2023

—
2024

12^e ÉDITION

**UN ARTISTE
A L'ÉCOLE**

LIVRE BLANC

MMARS

UN ARTISTE A L'ECOLE

 ZAHIA ZIOUANI Cheffe d'Orchestre 6	 JEAN-FRANÇOIS BOYER Producteur 102	 EDWINA LIARD Productrice 206
 VICTOR CASTANET Journaliste d'investigation 12	 NOÉMIE MERLANT Comédienne 108	 EMMANUEL SUAREZ Auteur, Comédien et Metteur en scène 212
 LAURENCE KATRIAN Réalisatrice 18	 ANNA FREGONESE Scénariste 114	 SÉPHORA PONDI Comédienne, pensionnaire de la Comédie Française 218
 CAMILLE GHARBI Photographe 24	 NINO VELLA Auteur, Compositeur et Interprète 122	 DELPHINE DE VIGAN Écrivaine 224
 ÉMILIE PIGEARD Réalisatrice 34	 ARNAUD MALHERBE Réalisateur Scénariste et Auteur de BD 128	 PASCAL DEMOLON Comédien 230
 ALAIN UGHETTO Réalisateur et Scénariste 40	 THIERRY GAUDIN Scénariste 136	 ROMAIN DUTTER Auteur et Scénariste de Romans graphiques 236
 MARTIN BERTIER Producteur 46	 PATRICK ROTMAN Auteur et Documentariste 144	 KAMEL ISKER Comédien 242
 COCO Dessinatrice de presse 52	 NAÏLA GUIGUET Scénariste 152	 ARTHUR GOISSET Producteur 248
 JEAN-PIERRE JEUNET Réalisateur et Scénariste 58	 ANNE LANDOIS Scénariste et Showrunner 158	 MUSTAPHA ET HAKIM AMOKRANE Auteurs, Compositeurs et Interprètes 254
 BASTIEN DARET Producteur 64	 MARIE DOMPNIER Comédienne 164	 DAMIEN BONNARD Acteur 260
 GILLES MARCHAND Scénariste 70	 VINCENT HAZARD Scénariste et Réalisateur 172	 JEAN-FRANÇOIS HALIN Scénariste 268
 FLORE BENGUIGUI Autrice, Compositrice et Interprète 76	 BÉNABAR Auteur, Compositeur et Interprète 180	 ANNE MOIRIER Artiste Plasticienne 276
 AMÉLIE BONIN Réalisatrice 82	 NINA BARBIER Scénariste et Documentariste 186	 NADÈGE BEAUSSON-DIAGNE Actrice, Autrice et Réalisatrice 282
 LIONEL KOECHLIN Auteur, Illustrateur 88	 SARAH BEAULIEU Scénariste et Narrative Designer 194	 MARIE DÉSERT Artiste Plasticienne 288
 CAROLINE BENJO Productrice 94	 ROBIN ROBLES Producteur 200	



Édito

La 12ème édition d'Un Artiste à l'École, qui vient de s'achever, a été une nouvelle fois une réussite éclatante. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : au cours de l'année scolaire 2023-2024, ce sont 44 artistes qui ont rencontré 4725 élèves âgés de 8 à 18 ans, répartis dans 49 établissements à travers 11 régions de France.

Ce projet unique en son genre renoue chaque année avec son efficacité, créant un lien privilégié entre les artistes et les élèves, autour d'un mot clé : la diversité. Les 44 artistes mobilisés qui ont partagé leurs expériences et leur passion avec des élèves de zones rurales comme de territoires urbains et périurbains viennent de tous les horizons et couvrent une multitude de métiers : auteurs de cinéma, d'audiovisuel, de podcasts, de jeux vidéo, musiciens, comédiens, photographes, dessinateurs, et bien d'autres.

Je voudrais remercier le duo de parrain et marraine qui, cette année, a accompagné le déploiement de l'opération : la cheffe d'orchestre Zahia Ziouani et le journaliste d'investigation Victor Castanet. Leurs engagements ont

d'ailleurs mis en lumière deux axes qui ont des résonances fortes dans le monde chahuté qui est le nôtre : l'éducation artistique et culturelle, ainsi que l'éducation aux médias.

J'en profite aussi pour féliciter les enseignants et les équipes éducatives. Ils sont les moteurs de cette opération, ceux sans qui rien ne serait possible, et sont des passeurs qui permettent de faire de chacune des rencontres entre les artistes et les élèves un moment précieux d'échange et de découverte. Car c'est bien cela qu'offre Un Artiste à l'École : l'occasion de découvrir des métiers artistiques et partager des expériences de création avec des créateurs qui ont fréquenté les mêmes bancs d'école.

Notre ambition est claire pour le futur : développer ce dispositif pour s'adresser à toujours plus de jeunes et enrichir leur vision du monde et des arts. Il nous faudra pour cela trouver de nouveaux partenaires mais nous sommes convaincus que le succès rencontré depuis tant d'années autour de ce pont unique et original entre les artistes et la jeunesse a tout pour continuer à grandir.

Pascal Rogard
Président



CHEFFE D'ORCHESTRE

**MARRAINE
DE LA 12^e ÉDITION**

**Zahia
Ziouani**

**Lycée Marcelin Berthelot
Pantin (93), le 30 novembre 2023**



145 élèves
2nde, 1 classe d'UPE2A
et les élèves de
l'atelier Sciences Po



Plusieurs professeurs
de français,
mathématiques,
musique, histoire-
géographie

«Le discours réussite échec est extrêmement pertinent, car il permet de mettre de la longueur sur ce que l'on appelle réussite. Ce n'est pas en s'intéressant aux freins que l'on fait avancer les choses, c'est en donnant l'énergie nécessaire que l'on peut les déplacer, et se projeter dans son avenir»

M. M., Proviseur



J'ai des professeurs qui m'ont beaucoup encouragée et d'autres qui m'ont dit qu'il n'y avait pas de cheffe d'orchestre femme. Mais les femmes de ma vie me prouvaient qu'on pouvait arriver à tout en travaillant.

La musique classique appartient à tout le monde.

La cheffe d'orchestre Zahia Ziouani est retournée au sein du lycée Marcelin Berthelot de Pantin dans lequel elle était élève en 1994/1995 pour un échange avec les élèves, qui avaient, en amont, vu en salle le film *Divertimento* inspiré de son parcours et pu, pour certains, assister à un concert de l'orchestre *Divertimento* dirigé par l'artiste à Stains. Zahia Ziouani avait préparé pour les élèves une présentation de son parcours et de son métier de cheffe d'orchestre, une entrée en matière dans l'univers de la musique classique.

Zahia Ziouani a commencé par évoquer avec les élèves son enfance à Pantin, sa scolarité, ses études, ses souvenirs et son approche du lycée qu'elle a fréquenté en 2^{de} et 1^{re} (elle est ensuite partie à Paris pour effectuer un cursus à horaires aménagés pour pouvoir travailler davantage la musique).

L'artiste est revenue sur son enfance, la curiosité stimulée par ses parents qui n'étaient pas musiciens mais mélomanes, son désir de suivre des cours de musique, la guitare d'abord puis l'approche de l'orchestre et du collectif et la découverte du poste spécifique de chef d'orchestre qui l'a vite fascinée et vers lequel elle a souhaité se tourner. Confrontée au manque de modèles (le métier étant très majoritairement masculin et les chefs d'orchestre étant plus fréquemment des hommes blancs d'un certain âge), et à la réticence de beaucoup de personnes, elle évoque le fait d'avoir dû faire ses preuves, plus encore que d'autres. Son alternative : bien travailler, s'investir et faire fi des sceptiques, et continuer à avoir confiance, comme l'ont fait ses parents.

Zahia Ziouani a résumé son parcours, déterminé par la rencontre avec Sergiu Celibidache, chef d'orchestre qui lui a permis, grâce à une motivation hors pair et

parce qu'elle a prouvé sa capacité à travailler, d'intégrer sa classe. Mais l'artiste a également évoqué les embûches et obstacles qui se sont dressés sur son chemin, et notamment le fait que très peu d'orchestres voulaient jouer avec elle, l'empêchant d'ailleurs de travailler alors même qu'elle avait gagné un concours international. Cette constatation, et le fait qu'elle ne se reconnaissait pas dans les orchestres existant, l'ont menée à vouloir rapidement créer son propre orchestre : Zahia Ziouani a créé l'orchestre *Divertimento* en 1998. Pour le monter, elle s'est appuyée sur sa vision du monde et la richesse de sa double culture. Elle a par exemple pour sa composition souhaité faire se rencontrer à travers la musique des musiciens de Seine Saint-Denis et de Paris, chacun avec des bagages culturels différents, qu'ils valorisent à travers leur musique.

L'artiste a présenté l'orchestre et ses activités aux élèves, le projet de l'orchestre, son rôle, son intérêt et travail en faveur de la transmission, l'importance de jouer dans une variété de villes et de lieux ; à la campagne, en milieu carcéral... Cette ouverture faisant selon elle aussi l'un des succès de l'orchestre et du projet. «La musique classique appartient à tout le monde».

Zahia a évoqué les qualités requises pour être cheffe d'orchestre, savoir donner, transmettre de l'énergie, être un leader, aider à la préparation de chacun. Le plus complexe selon elle restant de gérer le temps et les personnes. Elle a également évoqué son rôle de recherche de financements pour continuer à faire vivre l'orchestre.

L'artiste a fait écouter aux élèves des extraits de musique interprétés par l'orchestre, la *Bacchanale* de Camille Saint Saëns, puis l'enregistrement d'une musique traditionnelle



arabe, les faisant réagir à l'impact culturel, au mélange entre influences algériennes, égyptiennes et françaises, partageant ainsi sa vision (elle a par exemple intégré des instruments peu habituels au sein de son orchestre).

Zahia Ziouani a insisté sur la notion de travail. L'importance de se dédier à ce que l'on veut faire, de garder confiance même si on a du mal à trouver des modèles. Utilisant de nombreuses allégories et références à l'univers du sport et notamment du football, Zahia a fait réagir les élèves sur le lien entre le sport et la musique ; l'importance de la vocation, la passion, l'ouverture internationale, l'importance des individualités au profit du collectif.

Zahia a présenté un extrait de son spectacle *80 minutes* conçu à l'occasion de l'accueil de la Coupe du monde de Rugby en France. Un spectacle qui mêle musique et danse, joué dans des salles diverses (de la Philharmonie à des gymnases de banlieue), très ancré dans le monde contemporain (et que certains élèves avaient pu découvrir en live).

Interrogée par les élèves sur son parcours ou les discriminations qu'elle a subies, elle a évoqué le fait qu'elles existent, des périodes de doute, de découragement, qu'elle a contournées très vite grâce à l'adhésion du public au projet *Divertimento* et à leurs actions. Zahia Ziouani a également évoqué

certains de ses échecs, notamment à certains concours lorsqu'elle était jeune, soulignant que le travail mène toujours à des résultats, transmettant ainsi aux élèves l'importance de la notion de travail. L'artiste a insisté auprès des élèves également sur l'importance de rester curieux et du lien avec les autres, évoquant les rencontres que la musique permet, ce qui lui a permis de rebondir sur certains de ses futurs projets (une collaboration avec DJ Snake par exemple, qui peut paraître bien loin de son univers).

Enfin la cheffe d'orchestre a évoqué avec les élèves les films qui ont été faits sur son parcours, documentaires, mais aussi la fiction *Divertimento* que les élèves avaient découverte en salle avant la rencontre.

Une élève a interrogé l'artiste sur la notion de transmission et notamment par les parents, interrogeant la défaillance de certains et le moyen pour les institutions (et notamment l'école) de prendre le relai. Zahia a rebondi avec sa perception de la responsabilité des artistes dans la transmission, le travail effectué par *Divertimento*, rebondissant sur l'enjeu en effet de faire découvrir la musique à tous. Une mission dont tous, et notamment les institutions, doivent s'emparer.



«Je suis très heureuse d'être la marraine de ce dispositif. La culture a sa place partout, particulièrement auprès des jeunes. Quand j'ai décidé de devenir cheffe d'orchestre c'est aussi parce que j'avais envie de créer des moments de partage, et le dispositif *Un Artiste à l'École* fait partie de ces moments que j'avais imaginés à l'époque, de pouvoir partager ma passion et avec des jeunes, notamment, et peut-être susciter une envie de se dépasser, une envie de s'ouvrir, d'être curieux et pourquoi pas de se projeter dans une discipline artistique.»

~ Zahia Ziouani

Les œuvres



Film *Divertimento*

La presse en parle



FRANCE 3
ILE-DE-FRANCE
28.12.2023



FRANCE INFO
29.12.2023

Elle était hier avec son orchestre dans l'émission *Prodiges* diffusée sur France 2. *Divertimento*, un ensemble créé en Seine-Saint-Denis par la musicienne Zahia Ziouani. Une cheffe d'orchestre mondialement connue et qui, fin novembre, est revenue dans son ancien lycée de Pantin. Elle participait à l'opération "un artiste à l'école".

Elle franchit la porte de son ancien lycée de Pantin (Seine-Saint-Denis) comme lorsqu'elle avait quinze ans. Zahia Ziouani est cheffe d'orchestre, et pourtant, l'artiste internationale semble intimidée devant un public d'élèves. La musicienne retient son souffle avant de monter sur scène.

Elle rejoue la partition de son histoire, cette Franco-Algérienne raconte comment sa vocation aussi pu être contrariée dès le départ : "À chaque fois que je voyais un documentaire à la télé, je voyais plutôt un homme barbu, plutôt âgé, blanc et je me disais, en fait, ce monsieur il ne me ressemble pas donc c'est peut-être son univers dans lequel je n'aurais jamais à rentrer".



Concert de l'orchestre *Divertimento* (80 minutes)



JOURNALISTE D'INVESTIGATION

**PARRAIN
DE LA 12^e ÉDITION**

Victor Castanet

Lycée La Rochefoucauld
Paris 7^e (75), le 10 janvier 2024



65 élèves
Terminale



2 professeures
de sciences économiques
et sociales

«J'ai effectivement accepté votre proposition car je trouve intéressant de donner aux élèves un modèle dans lequel ils sont susceptibles de se projeter : un ancien élève de leur établissement, devenu journaliste, peut susciter non seulement leur intérêt mais aussi offrir une proximité d'accès à des capacités travaillées en classe comme la question des sources, le travail de documentation, la recherche de la preuve... Je pense enfin que cette belle opportunité d'échanger avec une personnalité comme Victor Castanet peut, dans cette année décisive pour des terminales de choix d'orientation, leur proposer des pistes de réflexion plus personnelles.»

Mme T., responsable pédagogique des 1^{ères} et Terminales



Quand tu es journaliste, tu ne racontes pas la vérité, tu racontes des faits.

Le journaliste d'investigation et parrain de la 12^{ème} édition d'Un Artiste à l'École, Victor Castanet, était de retour dans son ancien établissement, le lycée La Rochefoucauld dans le 7^{ème} arrondissement parisien. Ayant effectué une grande partie de sa scolarité au sein du groupe scolaire duquel il est sorti bachelier en 2005, c'est avec beaucoup d'émotion que le journaliste a repassé les portes de l'établissement pour venir échanger avec une soixantaine d'élèves de Terminale. L'occasion pour Victor Castanet de revenir sur son parcours, d'évoquer son métier de journaliste d'investigation indépendant, ainsi que son livre *Les Fossoyeurs*, une enquête dénonçant les pratiques du groupe ORPEA dans le secteur des Ehpad (2022) au succès phénoménal, et de répondre aux nombreuses questions des élèves passionnés par les coulisses de son travail d'investigation.

L'auteur a ensuite retracé ses premières expériences professionnelles (au sein de rédactions et sur le terrain) et le parcours qui l'a mené à devenir journaliste d'investigation indépendant puis à l'écriture de son livre. Partant des enseignements de son premier stage chez Canal+ et ses premières rédactions, il a transmis aux jeunes les clés sur les grands principes du journalisme, leur expliquant les grandes notions et le fonctionnement d'une rédaction : ligne éditoriale, "desk", et sources d'information, et évoquant les qualités nécessaires au métier de journaliste dont la première reste la curiosité et la capacité à découvrir des univers auparavant étrangers, à "sauter" d'un sujet à l'autre notamment en début de carrière.

Le journaliste a ensuite expliqué aux jeunes les caractéristiques de son métier de "journaliste d'investigation indépendant" (par opposition aux journalistes salariés d'une rédaction). En effet, motivé par le désir d'être sur le terrain et d'approfondir ses sujets, et poussé par quelques rencontres marquantes, Victor Castanet a rapidement pris son indépendance, tournant ses premiers sujets vers l'étranger et notamment le monde arabe (Algérie, Maroc, Iran, Palestine...), créant des souvenirs très forts, mais dans une économie très fragile. Une période peu faste pour le journaliste mais passionnante et qui selon ses mots a donné du sens à son métier (il a par exemple évoqué sa rencontre avec certains opposants politiques en Algérie comme un moment marquant, le décidant à continuer à donner la parole à ceux qui ne l'avaient pas). Victor Castanet n'a pas hésité à illustrer la précarité du métier de journaliste indépendant en racontant un reportage sur les effets du changement climatique en Mongolie dont



Un livre ça ne doit pas être une succession d'articles. Il faut des personnages, une intrigue, il faut accrocher le lecteur ! Il faut aussi imaginer une construction narrative, et ça c'est encore un autre boulot que celui de journaliste.



Moi ce qui me passionnait c'était d'être en immersion avec les personnages sur lesquels je voulais écrire.

le bilan financier était négatif, alors même qu'il avait vendu son sujet à Paris Match... Après de nombreux reportages à l'étranger, sa vie personnelle le contraignant à moins voyager, le journaliste s'est tourné vers des sujets plus français, le menant à découvrir, selon ses mots, des sujets passionnants, puis à mener son enquête sur la maltraitance et les malversations effectuées par le groupe Orpea dans les maisons de retraite. Une enquête de trois années qui le mènera à décider d'en faire un livre de 500 pages puis à la publication et au succès en 2022 des *Fossoyeurs*, véritable phénomène littéraire avec 240 000 exemplaires vendus et pour lequel l'auteur a été récompensé du Prix Albert Londres.

Captivés, les élèves ont posé de nombreuses questions auxquelles Victor Castanet a répondu en détails : aspects pratiques pour mener son enquête, passage de la rédaction d'un article à celle d'un livre, rencontre avec la maison d'édition Fayard et le rôle fondamental que celle-ci a joué à ses côtés, rémunération, difficultés rencontrées, le travail conséquent et méticuleux pour trouver et faire témoigner des sources...

L'auteur s'est montré généreux et très didactique, évoquant son parcours et sa vision, son expérience, avec pédagogie. Victor Castanet a également évoqué avec les jeunes le Prix Albert Londres dont il est lauréat pour *Les Fossoyeurs*. puis son expérience de jury pour le Prix, lui permettant de rebondir sur la différence entre l'écriture d'un sujet pour un papier dans la presse et pour un livre, puis de prodiguer des conseils sur la manière de raconter une histoire, et lier journalisme et écriture d'un livre.

Questionné par les élèves sur le succès phénoménal de son livre, et sur ses projets futurs, le journaliste a évoqué le caractère exceptionnel de ce succès, que personne n'attendait, et l'importance du travail d'investigation, du temps long (et le plus souvent mal rémunéré, contraignant à mener plusieurs sujets de front), et la discrétion et la prudence inhérentes à son métier.

Enfin, et pour clôturer cette rencontre, Victor Castanet a évoqué l'importance pour lui d'avoir de l'impact en tant que journaliste, le fondement même de son travail et la

raison pour laquelle il investit autant de temps dans ses enquêtes, portant une attention toute particulière aux publics vulnérables (sa prochaine enquête porte sur les crèches).

Victor Castanet, qui souligne être beaucoup intervenu auprès du public pour la promotion de son livre, et des jeunes pour évoquer son métier, a visiblement pris un plaisir particulier à transmettre aux élèves de son ancien lycée sa passion et les bases de son métier de manière concrète. Un point qui lui paraît essentiel et qui lui a, a-t-il dit, cruellement manqué durant sa scolarité ainsi que dans la construction de sa vie professionnelle :

« Je suis ici pour vous rendre concret mon métier. Quand j'étais élève, j'aurais bien aimé que des professionnels viennent nous parler de leur métier ». Un échange riche et passionnant aux côtés d'un journaliste aussi remarquable que généreux.



«À quoi bon former un élève si on ne lui parle pas de demain et d'ailleurs ? Je me souviens m'être dit sur les bancs de l'école : «pourquoi ces cours ? Que me permettront-ils de faire ? Quels métiers pourraient convenir à ma personnalité, à mes aspirations et à mes compétences ?

Le travail de l'association Un Artiste à l'École est précieux. J'ai décidé d'y participer afin de donner à voir aux élèves le quotidien tout autant laborieux que passionnant d'un journaliste, loin des fantasmes et des idéologies. Je suis particulièrement fier d'être le parrain de cette nouvelle édition. Si une chose m'importe, c'est de tenter d'ouvrir l'horizon d'élèves qui par peur ou manque de confiance, n'osent rêver grand ou au-delà des schémas proposés par leur environnement familial ou culturel.

L'école doit pouvoir ouvrir le champ des possibles au plus grand nombre.»

~ Victor Castanet

L'œuvre

vue en classe

LES
FOSSEYEURS

PRIX ALBERT LONDRES
2022

fayard

Les Fossoyeurs



LYCÉE
JEANNE D'ARC

RÉALISATRICE

Laurence Katrian

Lycée Jeanne d'Arc
Rouen (76), le 10 novembre 2023



50 élèves
2nde et 1^{ère}



1 professeure de SES
et d'économie, droit
et environnement du
spectacle vivant

«Les élèves réalisent qu'on peut venir d'un milieu défavorisé, réussir et aller au bout de ses rêves en vivant de sa passion.»

Mme M., professeure de SES et économie, droit et environnement du spectacle vivant



Une fois qu'on a mis le pied dedans, l'important c'est de montrer sa détermination et qu'on est un bon élément. Ensuite, ça peut aller vite !

La réalisatrice Laurence Katrian a été invitée à revenir à Rouen dans son ancien lycée, le lycée Jeanne d'Arc. Elle y a rencontré avec plaisir et nostalgie la nouvelle génération d'élèves, des 2nde et des 1^{ère} de la section théâtre, musique et danse.

Dès son arrivée, Laurence Katrian s'est installée au fond de la classe. «Un vieux réflexe», a-t-elle alors expliqué. En effet, la réalisatrice s'est décrite comme une élève dissipée, assez mauvaise en mathématiques et peu intéressée par ce qu'il se passait en classe. C'est ainsi qu'une professeure du lycée lui avait confié à l'époque la mise en scène d'une pièce de théâtre, comme pour l'occuper, la canaliser. L'adolescente y pris goût et a décidé de persévérer dans cette voie. À l'époque, se souvient-elle, elles étaient une "bande" de 5 ou 6 copines à vouloir travailler dans ces milieux artistiques, dont la scénariste Brigitte Buc et la comédienne Valérie Lemerancier. Pourtant Laurence Katrian ne vient pas d'un milieu où la culture avait particulièrement sa place, selon ses propres dires. En guise d'exemple, elle a expliqué qu'avant de travailler à Paris et de s'intéresser au milieu audiovisuel elle n'avait vu peut-être que 10 films en tout et pour tout.

À sa sortie du lycée, Laurence Katrian n'a pas fait d'études et a commencé directement à travailler en tant qu'assistante à la mise en scène pour une petite troupe de théâtre. Au fur et à mesure des années elle a appris et évolué, jusqu'à mettre en scène seule. Suite à plusieurs retours sur ses mises en scène "particulièrement cinématographiques", Laurence Katrian a voulu changer de milieu et se réorienter vers la télévision. Elle a expliqué aux élèves que cela n'a pas été simple car les milieux culturels peuvent sembler assez "cloisonnés", mais elle a insisté sur le fait qu'il ne faut jamais se décourager lorsque l'on sent une envie pressante de faire un

métier, de changer de milieu ou d'orientation professionnelle. Pour illustrer ses propos, Laurence Katrian a partagé avec les élèves ses débuts : après avoir "harcelé" (c'est-à-dire appelé quotidiennement) une directrice de production pour savoir si elle avait du travail pour elle, cette dernière a trouvé un prétexte pour la refuser ; le fait qu'elle ne sache pas taper à la machine. Sûre de ses envies, Laurence Katrian a raconté comme elle est alors partie s'acheter une machine et a appris à taper, avant de revenir une dernière fois vers la directrice de production, qui n'avait donc plus d'excuses pour ne pas l'engager ! À travers cette histoire, Laurence Katrian a voulu démontrer aux élèves qu'il fallait absolument qu'ils travaillent et se battent sans relâche pour pouvoir emprunter des chemins qui ne leur étaient pas forcément prédestinés. Preuve en est : Laurence Katrian est une réalisatrice accomplie, comptant désormais plus de 30 ans de métier, dont 20 dans la réalisation, et environ 35 films à son actif.

Personnellement je trouve que ce métier s'apprend surtout sur le tas mais chacun fait comme il peut faire et de la façon dont il a envie de faire.

Les élèves, de leur côté, ont clairement accroché avec cette ancienne élève à laquelle beaucoup ont pu s'identifier. Rapidement à l'aise, les jeunes ont vite posé les questions qui les taraudaient.



«Revenir à Jeanne d'Arc, c'est revenir à la source, revenir là où pour la première fois, quelqu'un a senti mon urgence artistique...»

C'était ma professeure de Français/Latin de Première qui m'avait donné l'impulsion de faire ma première mise en scène, L'Avare de Molière, dans le réfectoire du lycée !»

~ Laurence Katrian

Les œuvres

Ce métier c'est tellement génial que ce n'est même plus du travail, c'est une vraie passion.

La problématique de l'assurance, des doutes, de la remise en question, par exemple, est très vite arrivée sur la table. La réalisatrice a tenu à rassurer les élèves tout en restant honnête : les remises en question sont permanentes mais c'est inhérent au métier et au statut d'artiste. S'en est suivie une discussion sur le statut d'intermittent et l'économie de la culture de manière générale. Laurence Katrian en a profité pour détailler un peu la façon dont un film est financé mais aussi ce que le cinéma et l'audiovisuel rapportent, chaque année au pays. Enfin, des questions plus pratiques ont été aussi au cœur de l'échange : comment la réalisatrice choisit les acteurs et actrices avec lesquels elle travaille, la particularité du tournage avec des mineurs, l'organisation d'une journée de tournage, la façon dont est déterminé un planning de tournage, etc...

Laurence Katrian a répondu aux nombreuses questions des élèves, avec générosité et bienveillance. Elle n'a d'ailleurs pas hésité à partager avec eux de nombreuses anecdotes de tournage, qui ont l'air d'avoir fait leur effet, déclenchant chez les jeunes de vives réactions, allant du rire à la surprise, en passant par l'inquiétude sur la façon de gérer certains imprévus de la vie d'un tournage.

En fin de rencontre, les élèves avaient préparé pour l'ancienne de Jeanne d'Arc une petite surprise ; ils ont interprété *La Bohème*, accompagnés au piano par l'une de leurs camarades. Leur manière à eux de remercier la réalisatrice d'avoir pris le temps de venir partager avec eux un peu de son histoire, dans ces lieux qui les lient ; qui plus est à une semaine de son prochain tournage.

vues en classe



Prière d'enquêter - 1er épisode



AD, la guerre de l'ombre





PHOTOGRAPHE

Camille Gharbi

Lycée Gabriel Fauré
Annecy (74), le 16 novembre 2023



85 élèves
1^{ère} et Terminale



3 professeures d'arts
plastiques, de français et
de cinéma



Camille Gharbi a commencé la rencontre en évoquant son parcours à la sortie du lycée, il y a 20 ans. Son bac scientifique en poche, elle a passé des concours et intégré une école d'architecture publique à Paris. Un moyen d'ouvrir son horizon sur un métier à dimension artistique alors que ses projets professionnels n'étaient pas encore axés autour de la photographie.

Après quelques années en tant qu'architecte (un métier qu'elle qualifie de passionnant mais très difficile et exigeant, avec des délais soutenus, des conditions compliquées), à la 30aine s'est révélée chez l'artiste l'envie de changer de situation, de sortir d'une vision très hiérarchique du travail au sein d'un cabinet. Ne se voyant pas monter sa propre agence d'architecture, Camille Gharbi avait l'envie d'exprimer un point de vue sur le monde. A la fin d'un CDD ayant quelques mois d'indemnités chômage, elle s'est lancée dans la photographie avec l'idée d'en faire son métier. Consciente du fait que le secteur était difficile et dans lequel il y a beaucoup de monde, qu'il faut trouver sa place, sachant qu'elle devait trouver des travaux rémunérateurs, elle s'est lancée. De manière pragmatique, elle a exploité le secteur qu'elle connaissait, dans lequel elle avait un réseau : l'architecture. Cette approche lui permettait de gagner sa vie tout en dégageant du temps pour travailler sur des projets plus personnels. Camille Gharbi a profité de cette entrée en matière pour souligner que chaque photographe a son modèle économique, son parcours. Il n'y a pas une seule voie, une manière de fonctionner. Et de décrire ainsi le secteur : «En photo, vous êtes seuls, personne ne vous demandera d'où vous venez» ; fréquenter une école permet de se familiariser à un écosystème, d'apprendre un vocabulaire, mais sur le terrain, le photographe est seul. C'est un milieu "poreux", empirique, dans lequel il est possible de se glisser sans forcément avoir "la carte".

L'artiste a commencé par contacter des photographes dont elle aimait le travail. Elle a rencontré des photographes d'architecture

pour connaître le secteur, savoir combien elle pouvait facturer, et des associations (notamment l'UPP) pour comprendre le statut, le côté administratif. Camille Gharbi a ainsi évoqué le côté très «pratique» du métier. Elle s'est constitué un book pour pouvoir présenter son travail à de potentiels clients et a démarché les cabinets, des entreprises toutes les entreprises susceptibles d'être intéressées par des images, réussissant à trouver des missions assez rapidement. L'artiste a rappelé que l'outil photographique est accessible à tous, tout le monde peut prendre des photos, mais «tout le monde n'est pas photographe. Ce n'est pas parce que vous avez un stylo que vous êtes écrivain, en photo c'est pareil». En quelques mois elle a réussi à avoir des revenus assez réguliers et à vivre de la photographie. Mais son idée était aussi de pouvoir développer son travail personnel (ce que son métier en agence d'archi ne lui permettait pas), de dégager du temps pour construire un propos et se former. Elle a fréquenté les bibliothèques, regardé beaucoup de photos, aiguisé son regard, puis s'est appuyée sur le réseau des festivals, nombreux dans le secteur, soulignant leur ouverture et facilité d'accès pour les jeunes photographes et de manière générale le fait que l'art photographique est démocratique. Pour peu d'argent, un photographe peut assez facilement proposer son travail à des événements pour entrer dans un écosystème.

***La photographie
c'est tenir un propos
sur le monde.***

Aux jeunes qui s'intéressent à la question du statut, elle a expliqué le statut d'auteur.

Questionnée sur les difficultés qui auraient pu la mener à renoncer, Camille évoque le fait qu'elle avait déjà une expérience professionnelle, un recul en approchant

***En général on est bon dans ce qu'on aime
bien faire, là où on se sent bien.***

la photo puisqu'elle a commencé par une autre carrière. Sa motivation, le fait de se sentir à sa place, a été une motivation assez forte pour ne pas lâcher. Elle a néanmoins souligné l'aspect un peu incertain de l'auteur, ne pas savoir son emploi du temps du lendemain, la complexité de la planification, le volume de travail, l'exigence, tout en rappelant qu'elle est ici à sa place, stimulée. Le fait d'être actrice de son métier lui donne une dimension supplémentaire. Elle apprécie aussi le fait d'être dans le présent. Interrogée sur la concurrence dans

Ce qui est intéressant, c'est de faire concorder le fond et la forme.

le secteur, elle évoque son sentiment d'ouverture. Elle-même a rencontré beaucoup de photographes au début qui l'ont reçue pour lui expliquer comment ils travaillaient, rebondissant sur la féminisation du secteur qui crée une sororité plutôt qu'une concurrence. Une lycéenne l'a questionnée sur le caractère "masculin" ou "féminin" du secteur de la photographie. Camille estime qu'il y a encore un déséquilibre. Vers 40 ans les femmes sont sous-représentées, il y a une forme de décrochage. Elle a alors évoqué la rétrospective *Elle x Paris Photo* qui vise à lutter contre la disproportion de représentation entre les femmes et les hommes et le chiffre de 36% de représentation des femmes après une démarche très volontariste de Paris Photo, puis Marie Locher, activiste qui a travaillé pour mettre des chiffres sur les inégalités.

A la question de son intérêt pour la photo de presse, l'artiste a répondu qu'elle ne se voyait pas le faire sans formation de journaliste. Finalement à travers son travail personnel, elle a été amenée à être contactée par des journaux et faire de la photo de presse.

Camille Gharbi travaille sur des sujets de société, qui la touchent, qu'elle documente. Elle passe des semaines, voire des mois à investiguer, rencontrer, visiter. Son approche est plus plastique. «Pour moi la photo c'est une forme de nécessité, une manière de transformer les choses avec lesquelles j'ai du mal à cohabiter. Je les transforme pour ouvrir un espace de réflexion».

Elle se questionne beaucoup sur la place de l'image dans la société et comment on crée du lien les uns avec les autres. Dans une société envahie par l'image, le questionnement de Camille Gharbi est d'aider les gens à entrer dans un sujet en se sentant touché, concerné. Son travail a pour objet de créer de l'empathie, faire bouger les lignes. Au début, c'est la question de l'immigration sur laquelle elle a concentré son travail. De par son parcours personnel et son environnement parisien. Puis le sujet des violences à l'égard des femmes, sur lequel elle a eu envie de se pencher. «Quand on lit les chiffres, dans la presse ou sur les réseaux, il est dur de se sentir concerné. C'est froid». Elle avait envie de créer un espace de réflexion, de toucher les gens pour qu'ils se sentent concernés. C'est ainsi qu'est né *Preuves d'amour*, le premier volet de son travail sur les violences domestiques. Un projet mené en 2018, pour lequel sa démarche était de passer par la banalité des objets du quotidien, qui ont tous servi à commettre des meurtres, pour alerter sur la banalité des crimes. Partir de la familiarité de ces objets pour faire le lien avec la banalité des meurtres. Un film reprenant les photographies de ce travail a été présenté aux élèves (des objets du quotidien : écharpe, ciseaux, couteau, marteau, câble électrique, ficelle, fer à repasser, coussin, casserole... à côté de chaque photo, les noms des femmes assassinées, une liste souvent vertigineuse). Un sujet difficile qui questionne les violences au sein du couple, né d'une colère personnelle qu'elle a souhaité transcender. Rendre visible une réalité qui est souvent mal racontée. Longtemps considérés comme des "faits divers". La photographe souhaitait représenter





différemment ce sujet, passer par le sensible pour amener les gens à se questionner. En montrer le moins pour en dire le plus, faire appel à la suggestion plus qu'au choc visuel. Évoquer la violence visuelle à laquelle on s'habitue par la quantité de photographies violentes auxquelles nous sommes tous confrontés. Son travail vient en contrepoint.

La photographe a également évoqué les discussions auxquelles son travail a donné lieu. Une élève l'a questionnée sur les sources de documentation. Camille Gharbi a travaillé sur la base d'un recensement fait par un collectif. Elle a rebondi sur ce qui a engendré ce travail : la lecture d'un article dans Paris Match et sa réaction au moment où elle a lu l'objet avec lequel l'homme avait commis le féminicide qui était traité sur 4 pages. Un cutter, objet qui lui est très familier (très utilisé par les architectes). Cette réaction l'a questionnée. Elle s'est alors

documentée sur le sujet, a lu 700 articles pour se constituer une base de données avec un maximum d'informations (nom, âge, lieu, date du décès, mode opératoire etc). Un travail de 4 mois pour affiner l'angle, le dispositif et arriver au choix des 20 objets photographiés.

En parallèle, un réveil médiatique avait lieu sur les questions de féminicide, le journal Le Monde l'a contactée pour illustrer un travail d'enquête sur le sujet (*Féminicides, mécanique d'un crime annoncé*).

Un élève a réagi sur la dureté du sujet et sa manière de l'appréhender de manière émotionnelle. La photographe a réagi en expliquant que l'action, le sentiment de contribuer à amener une évolution des mentalités lui a permis de ne pas se laisser ensevelir.

Questionnée sur ses sources d'inspiration,

Camille Gharbi a répondu que c'est pour elle un mode d'action, un moyen de vivre mieux sur des sujets avec lesquels elle a du mal à vivre. Son inspiration vient de la nécessité de traiter un sujet. La photographe a également évoqué l'art de manière générale, la musique, la peinture, le cinéma, la littérature. Elle a mentionné l'école allemande de Düsseldorf milieu du XXe, ayant effectué un travail de typologie sur des bâtiments industriels.

La discussion s'est ensuite engagée sur l'intelligence artificielle. La manipulation des images. Camille Gharbi a évoqué son sentiment d'"autruche", un léger stress face à ce que l'IA ouvre, tout en (se) rassurant sur le rôle essentiel des journalistes, et la part d'art.

Les élèves l'ont également questionnée sur son matériel : un boîtier Canon M5, qu'elle ressent comme le prolongement de sa main, de son œil, soulignant qu'elle aime pouvoir garder les objets longtemps, qu'elle n'est pas à la recherche du dernier accessoire.

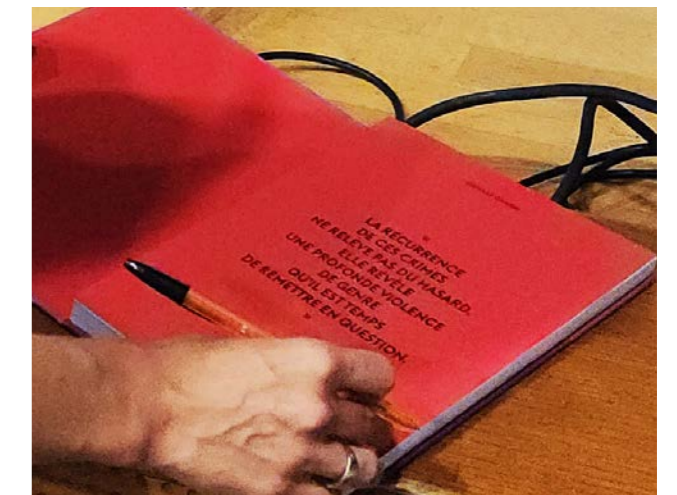
L'artiste n'avait pas de photographe dans sa famille, mais un grand-père très amateur d'art, qui faisait des photos, des petits films amateurs de ses voyages. Chez sa mère et sa grand-mère, des murs entiers sont couverts de photographies de la famille, elle a donc toujours vu des images autour d'elle. Elle a dessiné à l'adolescence, mais l'envie de photographie est vraiment venue alors qu'elle était architecte, en croisant des professionnels d'horizons différents qui l'ont ouverte au genre.

Les élèves avaient travaillé en classe sur le livre de Camille Gharbi *Faire Face*. Des photographies de personnes condamnées pour violences familiales ou meurtres. Un travail qui a duré 3 ans. La question du livre était pour la photographe de travailler sur la reconstruction des victimes de violences. Permettre de travailler sur les causes de la violence permet de la prévenir et de la guérir. Sa démarche de photographe était de trouver un moyen de déconstruire la

violence. Les sujets des photographies ont été pris en photo dans des parloirs avec un fond. Son objectif : montrer que les personnes qui passent à l'acte ne sont pas des monstres mais des gens "comme tout le monde". Les élèves ont posé beaucoup de questions sur les modalités de réalisation des photographies, le travail de rencontre, la discussion, les choix artistiques.

La photographe a ensuite évoqué *Une chambre à soi*, le 3ème volet de son travail sur le thème des violences intra familiales, autour de la représentation des victimes cette fois. Dans un foyer qui prend en charge de jeunes victimes. Un travail de portraits et de témoignages. «Le portrait montre un autre, il peut finalement créer de la distance ou de la stigmatisation». D'où le choix de photographier les chambres et les détails de la chambre, l'intimité de l'espace d'une chambre, ouvrant l'imaginaire, et permettant de se mettre à leur place.

Sur les raisons de sa participation au



dispositif Un Artiste à l'École, Camille Gharbi a rappelé le fait que lorsqu'elle était lycéenne, elle était perdue face à l'océan de choses que représentaient les études supérieures. En souvenir de ce sentiment d'être désemparée, et du fait qu'elle n'avait pas de "modèle", elle souhaitait partager son parcours qui n'est pas linéaire. Montrer qu'il y a plusieurs chemins. La rigidité de l'institution scolaire peut intimider ; elle voulait proposer une incarnation de ce qui



est possible. En tant que lycéenne, elle pouvait fantasmer le métier de photographe mais ce n'était pas une option, quelque chose de l'univers des possibles.

Interrogée sur ses prochains sujets de travail, Camille Gharbi a évoqué *Devenir des hommes*, un travail sur la masculinité, les valeurs qui y sont associées pour évaluer ce qui change avec les nouvelles générations. Son propos : interroger des personnes qui sont nées hommes pour savoir ce que cela signifie pour eux. Des portraits et enregistrements, une rencontre dans un lieu que la personne choisie, pour éviter les questions de posture, de représentation afin d'illustrer une intériorité. «On ne naît pas homme, on le devient». Questionner les facteurs qui génèrent la violence chez les hommes.

La rencontre, intense, s'est terminée sur un échange de questions posées par la photographe aux élèves sur les rôles modèles. Une fin de rencontre en ligne avec les engagements de l'artiste qui a visiblement, par son discours et son intervention, passionné les élèves.

«Les métiers de l'art et de la culture ne sont pas les mieux représentés dans les établissements scolaires classiques, les parcours qui y mènent peuvent être assez obscurs et si l'on ne vient pas soi-même de ce milieu-là, il peut paraître très difficile d'accès. Je suis heureuse de pouvoir revenir sur les lieux d'une partie de mon adolescence pour incarner un parcours atypique et présenter ma pratique artistique...»

~ Camille Gharbi

REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

Les œuvres

vues en classe



Projet photographique
Faire face

La presse en parle

8 | Portrait Ils font bouger votre région
Lundi 4 décembre 2023

Amnecy | Paris
La rubrique du lundi
Camille Gharbi questionne la société avec ses photos

Bio express

- 1984 : naissance à Lyon.
- 2002 : bac au lycée Gabriel Fauré d'Amnecy.
- 2005 : diplôme d'architecte.
- 2008 : Prix Les Cahiers Émergents Talent Award (Paris) pour *L'ère de la vie* et Prix Youth Photography Award (France) pour *Princes d'automne*.
- 2020 : Membre du jury des films de la photo (France) pour *Les monstres n'attendent pas*.
- 2021 : HBA Gallery Photography Award (Allemagne) pour *Princes d'automne*.
- 2022 : lauréat de la Grande commande photographique de la ESN (France) pour *Devenir des hommes*.
- 2022 : Monographie *Faire face*, histoire de violences conjugales, éd. The Eyes Publishing.
- 2023 : *Lève-toi, ça va mieux, ça va mieux*, éd. Proxima.

traces du souvenir des victimes. Ce travail collectif, « hyper intense », a été couronné l'année suivante du Prix d'Info de l'information numérique au Festival Visa pour l'Image. En 2022, dans les Ardennes, Camille Gharbi travaille sur l'attachement au lieu de vie, dans un contexte de marginalité et de sentiment d'exclusion, l'occasion d'une évidence artistique menée auprès des locataires d'un immeuble HLM viticole vu à la démolition.

« J'ai besoin d'explorer ce qui me travaille, me dérange, qui me questionne. Au départ, mon travail est toujours lié à une colère profonde. »

Ce travail engagé suscite parfois l'incompréhension dans le milieu de la photographie : « Le monde des galeries de l'art est dérangé. On me dit que ce n'est pas vraiment de l'art, y a une forme de gêne, ce n'est pas vraiment de l'art, alors qu'on ne dirait jamais que c'est de la photographie de guerre... »

Marie-Laure Bédier

LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ
04.12.2023

LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ
19.11.2023

Amnecy
Camille Gharbi, une photographe engagée qui monte : « C'est pour la dimension sociale que je fais de la photo »

Ancienne élève du lycée Gabriel-Fauré d'Amnecy, Camille Gharbi est une figure montante de la photographie. Ses travaux sur les migrations, les violences faites aux femmes ou les masculinités sont primés et exposés. Portrait.

Marie-Laure Bédier | 19 nov. 2023 à 11h10 | mis à jour le 20 nov. 2023 à 18h22 - temps de lecture : 3 min

La photographe Camille Gharbi au lycée Fauré, où elle a rencontré ses élèves dans le cadre de l'opération "Un Artiste à l'école". Photo La DR, P. B.



RÉALISATRICE
CÉSAR 2023 DU MEILLEUR FILM
DE COURT MÉTRAGE D'ANIMATION

Émilie Pigeard

Lycée Jacques Prévert
Longjumeau (91), le 20 novembre 2023

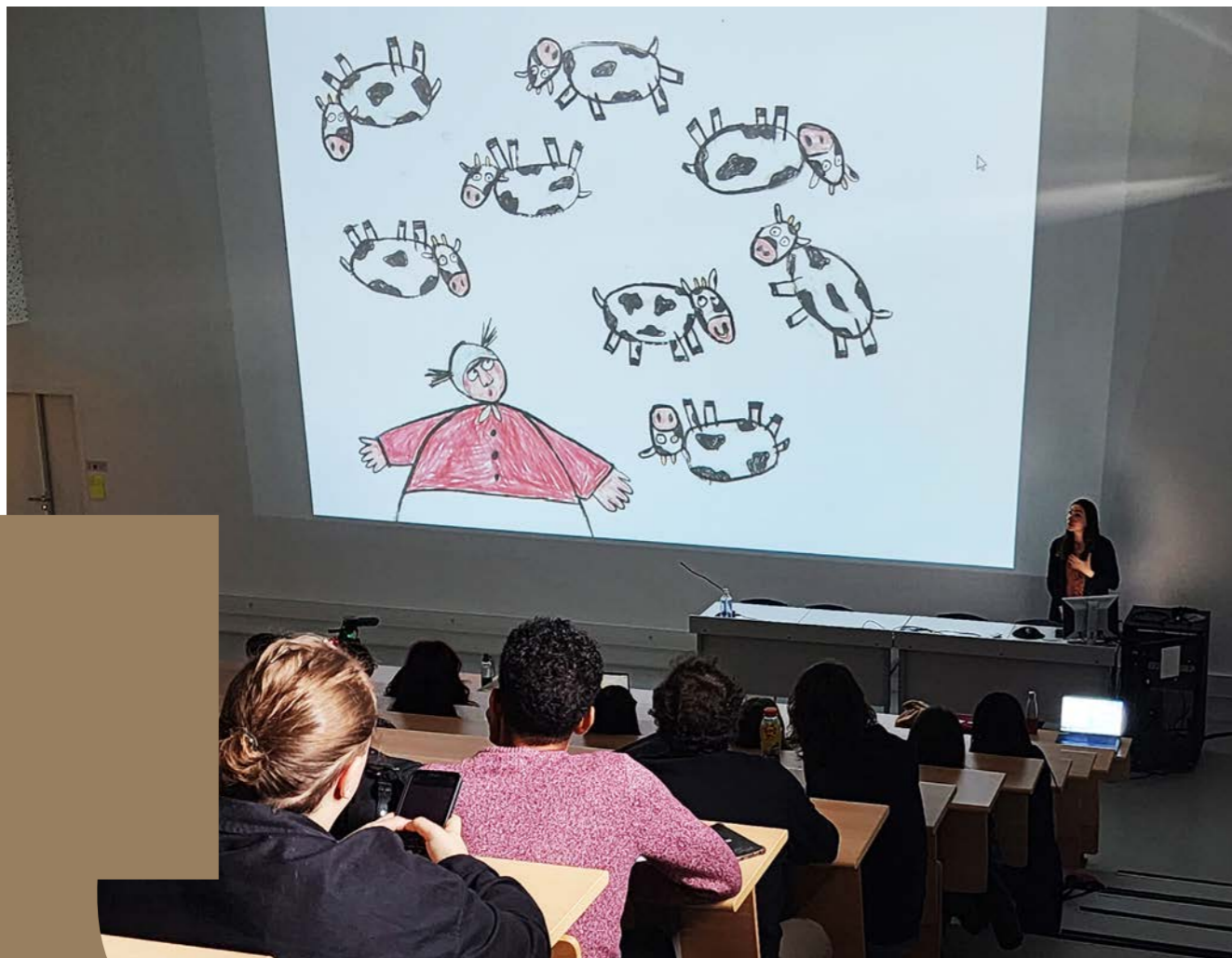
 **CÉSAR 2023**
Un César à l'École



135 élèves
1^{ère} et Terminale



1 professeure
documentaliste,
1 professeure d'anglais,
1 professeure de lettres
modernes et 1 professeure
d'arts plastiques



L'animation, ça regroupait tout ce que j'aimais : dessiner, faire un peu de musique et raconter une histoire.

Émilie Pigeard a fait un retour remarqué dans son ancien lycée de Longjumeau, le lycée Jacques Prévert. Dès son arrivée, la réalisatrice a été reconnue par une ancienne professeure d'anglais, ravie du parcours de son élève depuis sa Terminale au sein de l'établissement. Le pas de la porte passé, les souvenirs d'Émilie Pigeard sont revenus en nombre, et la réalisatrice les a partagés avec joie et nostalgie. Des déguisements de Mardi-Gras dans le hall d'entrée aux trajets en scooter pour rejoindre le cours de sport – non loin de là – tout a semblé revenir rapidement et précisément à la mémoire de la réalisatrice.

2ème année. «Les gens qui voulaient faire de l'animation avaient l'air plus sympas, il y avait l'air d'y avoir une meilleure ambiance» donnera-t-elle comme justification à son choix de brusquement changer de voie. Elle a d'ailleurs tenu à préciser l'importance, à son sens, de s'écouter, de suivre ses instincts. Elle n'a, par exemple, appris à dessiner qu'à 16 ans, grâce à une rencontre avec un artiste syrien local, dont le travail l'a particulièrement touchée. Elle lui avait proposé à l'époque de lui apprendre à parler français s'il lui apprenait à dessiner. Émue, elle a expliqué que ce dernier est un peu devenu son "papa de création" : il a toujours cru en elle, lui assurait que c'était une artiste et n'a cessé de la soutenir dans ses envies artistiques. Finalement, la clé pour elle est là : il faut absolument croire en soi.

Émilie Pigeard, à l'aise et accessible, a lancé la rencontre en précisant l'importance que le lycée avait eu dans son parcours. En effet, après le collège, la réalisatrice, plutôt bonne élève, est envoyée dans un établissement privé, pour "garder son niveau". L'environnement ne lui correspondant absolument pas, elle a alors développé une phobie scolaire qui poussera sa mère à l'inscrire au lycée Jacques Prévert, sur les conseils d'un ami de la famille qui y est professeur et dont l'évocation du nom semble faire son effet auprès des jeunes : il est toujours présent dans l'établissement, et particulièrement apprécié. Elle a ensuite évoqué son parcours depuis le lycée : la fac d'arts plastiques – qu'elle n'a pas vraiment aimée, la classe prépa en arts – qu'elle a vivement conseillée aux élèves, puis son entrée à l'école des Arts Décoratifs.

Timides, les élèves ont tout de même posé de nombreuses questions, sur le parcours d'Émilie - quel a été son premier court-métrage "professionnel", quelle est son œuvre préférée, arrive-t-elle à vivre de ses films, quels sont ses projets à venir, etc. Sincère, la réalisatrice a évoqué avec eux son parcours, de son premier court-métrage de fin d'études repéré par un producteur présent dans le jury, à ses périodes de "galère" et de doute, sur lequel elle a jeté un regard plein d'affection. Elle n'a pas non plus hésité à "tester" auprès des jeunes le prochain concept de court-métrage sur lequel elle travaille (et cela a semblé convaincre les jeunes !). Rapidement la conversation a évolué pour discuter du court-métrage pour lequel Émilie Pigeard a été récompensée, et que les élèves avaient pu découvrir en classe avant sa venue ; *La vie sexuelle de Mamie*. Toujours



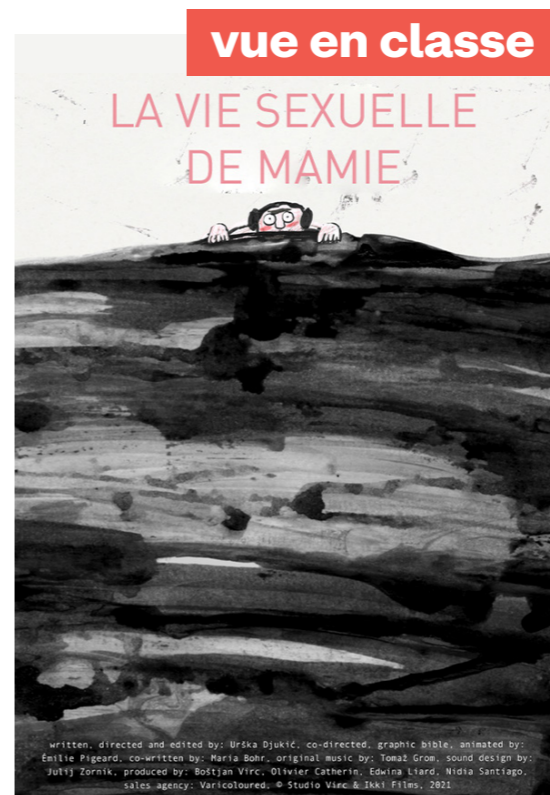
Pour moi, la seule chose qui peut réellement vous aider, c'est de croire en vous.



«Lorsque l'on m'a proposé de participer à Un César à l'École j'ai immédiatement eu en tête le lycée Jacques Prévert où je suis arrivée pour ma première ES. Après une seconde difficile dans un autre établissement, ce lycée m'a permis de reprendre confiance dans le système scolaire. J'ai eu la chance d'y rencontrer des professeurs à l'écoute à travers un accompagnement individuel et personnalisé. Car on le qualifiait souvent de «petit lycée». Ce qui permettait cet encadrement. C'est d'ailleurs au Lycée Jacques Prévert où j'ai commencé réellement à penser que le dessin pouvait être mon métier. C'est donc ici que j'ai commencé à réellement croire en moi.»

~ Émilie Pigéard

L'œuvre



Court-métrage
La Vie Sexuelle de Mamie

Il ne faut pas penser au succès du film, l'important c'est de faire ton film et de le faire comme tu l'as dans la tête.

aussi honnête, l'animatrice a tout partagé avec les jeunes : la genèse du projet, né d'une rencontre dans un festival, les débuts en résidence, la création en temps de confinement, qui a permis au projet d'évoluer et de prendre la forme qu'on lui connaît, les nombreuses heures, semaines, mois, de travail, les techniques employées, le financement. Les élèves n'ont pas non plus hésité à questionner l'intervenante sur ses ressentis, et l'impact du succès de son court-métrage sur sa carrière et ses projets futurs. Si Emilie Pigéard révèle avoir été touchée de la reconnaissance de son travail et de ce que cela a pu lui apporter, elle a

tout de même précisé aux élèves ne jamais se lancer dans un projet avec en tête le succès potentiel que celui-ci pourrait avoir: «l'important c'est de faire ton film et de le faire comme tu l'as dans la tête».

Le naturel et l'humour d'Émilie ont conquis les élèves et certains n'ont pas hésité à s'attarder en fin de rencontre pour glaner quelques conseils auprès de l'ancienne élève devenue désormais ce qu'elle a toujours voulu être, et plus : illustratrice, animatrice et réalisatrice... Césarisée, qui plus est !

REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

La presse en parle



LYCÉE RÉGIONAL
FÉLIX ESCLANGON

RÉALISATEUR ET
SCÉNARISTE

Alain Ughetto

Lycée Félix Esclangon
Manosque (04), le 23 novembre 2023



280 élèves
2nde, 1^{ère} et Terminale



3 professeurs d'italien,
1 professeur de musique,
3 professeur de français,
1 professeur de cinéma

«Il y a une forme de transmission intergénérationnelle. Je trouve le projet très intéressant et de voir la corrélation entre un ancien élève et nos élèves apprentis, c'est génial !»

M. P., Proviseur



Je suis issu d'un monde ouvrier, mes parents ne comprenaient pas ce que je faisais.

Le réalisateur Alain Ughetto est retourné à Manosque pour rencontrer les élèves de son ancien lycée Félix Esclangon. Après une projection en salle de son film *Interdit aux chiens et aux italiens*, l'artiste a échangé avec 280 élèves, répondant à leur nombreuses questions sur son travail, ses méthodes, la durée de fabrication du film et ses sources d'inspiration. L'artiste a ensuite rencontré en plus petit comité les élèves de la section cinéma-audiovisuel puis les élèves en option italien pour une discussion plus technique autour de son travail, pour terminer la journée avec les élèves de l'option musique qui avaient préparé une surprise pour le réalisateur.

L'artiste a d'abord évoqué son parcours, comme «une boule de neige qui s'enrichit», et le fait qu'il a attendu d'être à la retraite pour réaliser le film *Interdit aux chiens et aux Italiens*. Élève peu intéressé par les cours, il passait son temps au fond de la classe. L'image et la réalisation l'ont toujours beaucoup intéressé. Il a pu réaliser un premier film grâce au soutien du GREC, un film réalisé "dans sa chambre" avec de la pâte à modeler. Ne vivant pas de ses films, Alain Ughetto a d'abord travaillé comme reporter d'images, puis il a fait du documentaire pour France 3.

Alain Ughetto est ensuite revenu en détails sur les 9 années de travail qui ont précédé la sortie de son film ; les deux années d'écriture, le choix du stop motion en lien direct avec la notion d'artisanat qu'il lui semblait important de préserver dans le processus de création. Quant à la source de son inspiration, Alain Ughetto a évoqué la lecture d'un livre de témoignages qui a déclenché l'envie de faire le film, la découverte de ce livre ayant été un «véritable cadeau» de vie a-t-il expliqué. Le réalisateur a longuement évoqué ses racines, sa grand-mère avec laquelle il avait, a-t-il dit, l'impression de parler tout au long de la création. Il a amorcé son travail d'écriture sur le film par beaucoup

de recherches de témoignages sur l'Italie. Les échanges avec ses cousins dont les souvenirs étaient complémentaires (et d'où il sort plusieurs scènes du film). Le film, a-t-il expliqué aux élèves, couvre en réalité 180 ans d'histoire.

Questionné par les élèves sur les difficultés rencontrées lors de la réalisation du film, il a tout d'abord parlé de la difficulté de faire financer le film et de rester dans un budget déterminé, et de faire des scènes qui racontent quelque chose, imaginer un récit avec un début, un milieu, une fin. Le plus long dans le processus, a-t-il expliqué, était la conception, puis l'écriture notamment pour arriver à dramatiser une histoire réelle.

Le choix du thème et du titre ont été faits pour marquer l'époque, le choix du lieu s'est fait après avoir enquêté sur un village d'Ughetto. Dans un souci d'authenticité et de cohérence, le réalisateur a utilisé les ressources locales : le charbon, le bois. Faire un film, a-t-il dit, c'est gérer une série de problèmes chaque minute, mais avec la satisfaction, le plaisir de travailler avec son équipe et de voir l'histoire prendre vie.

A un jeune qui le questionnait sur son approche du racisme et de l'immigration, Alain Ughetto a répondu que si l'immigration a changé depuis la période évoquée dans le film, l'égoïsme persiste, les gens fuient la misère pour survivre, la même histoire se reproduit. Le réalisateur a évoqué que ce qui l'intéressait à l'écriture du film c'était de traiter de l'immigration sans faire du sensationnel ou montrer des images choquantes, en partant d'un retour sur 3 générations. Son désir était de faire un travail de mémoire, de raconter son histoire, l'histoire de sa famille, de manière sincère, honnête, les photos à la fin du film sont d'ailleurs celles de sa famille. Il s'est ensuite rendu compte que cette histoire était universelle.



Interrogé sur le succès du film, le réalisateur avoue avoir été surpris, heureux mais surpris, d'autant plus que le film a marché dans le monde entier, il l'a fait voyager.

Les élèves étaient curieux de détails précis sur les méthodes d'Alain Ughetto, le questionnant beaucoup sur le tournage. Le réalisateur a expliqué en détail le travail de chacun, la cage noire dans laquelle les animateurs ont travaillé autour de tables, l'organisation du plateau, soulignant également l'importance du lien avec le producteur et les coproducteurs (qui font entrer le projet dans une économie). Le film a été très long à fabriquer, il a nécessité 50 000 images et un budget de 3 millions 7, un processus qui a parfois été lourd à porter, soulignant le sentiment de solitude qui parfois s'emparait du réalisateur pourtant très bien entouré.

Interrogé sur le processus de création, il a évoqué avec les élèves les animatiques, l'enregistrement de la maquette voix puis de la voix off avec les acteurs qui ont donné le tempo du film, puis le long travail des animateurs, nécessitant 9 mois de prises de vue et enfin le travail avec le compositeur Nicola Piovanni, dont il a souligné le talent, qui a accepté d'accompagner le film (et le réalisateur a d'ailleurs précisé qu'il avait souhaité une musique qui accompagnait le film comme sa grand-mère).

Une élève a souhaité en savoir plus sur la création visuelle des personnages. Le réalisateur a évoqué le souhait que tous aient la même tête : chapeau et moustache pour les Italiens, pas de moustache et béret pour les français. Venu avec deux des marionnettes ayant servi au tournage, il a expliqué que la même poupée était utilisée pour faire plusieurs personnages. 43 marionnettes ont été fabriquées, créées par David Roussel, un technicien spécialisé. Une cheffe costumière a travaillé sur les vêtements, il fallait montrer les rapiécages pour montrer que les vêtements étaient reprisés. Idem pour les décors. Le réalisateur a souligné l'importance de l'intention ; venant du documentaire, il a beaucoup travaillé sur ses intentions. Se comparant à Gepetto, il a évoqué le fait d'avoir réuni des professionnels qui venaient de plusieurs pays différents.

Alain Ughetto a évoqué son goût pour le récit, son souhait de raconter une histoire avec des images, de mettre en place un univers particulier. Il a également beaucoup évoqué l'importance du regard, évoquant les grands documentaristes, de Wiseman à Varda et soulignant notamment que le travail du documentaire c'est de retrouver l'émotion.

Enfin l'artiste a été interrogé par les élèves sur ses prochains projets, évoquant son futur film, différent, qui devrait être en 3D, autour du

témoignage d'une vieille dame italienne qui raconte son enfance.

La rencontre entre l'artiste et les élèves s'est étalée sur toute la journée et s'est terminée sur une surprise que les jeunes avaient réservé au réalisateur, interprétant un ciné-concert sur une scène du film d'après une composition originale, puis en chœur le titre «Bella ciao». Un moment qui restera dans les annales par la force de la sincérité dégagée par l'artiste et l'émotion qui a guidé toute la journée.



«Ce retour au lycée Felix Esclangon sera une expérience unique et je l'imagine très enrichissante, une expérience que je n'aurais pas faite sans vous. Je suis troublé, ému, étonné, inquiet mais aussi plein d'envies en pensant à ce prochain moment ; de revenir et d'entrer à nouveau dans ce lieu protégé et sacré qu'est celui de l'école. Manosque, c'était l'un des lieux de mon enfance, le lycée c'est là que le gamin est devenu ado ! C'était il y a longtemps, presque 60 ans, que me reste-t-il de mon passé de lycéen ? L'homme mûr d'aujourd'hui va rencontrer des lycéens quelles inquiétudes, quelles envies, quels désirs, quelles questions les animent ? Je vais remettre les pieds dans des traces anciennes, réactiver ma mémoire pour surtout, ne pas oublier d'où je viens ? Du lycée Félix Esclangon, je me souviens des professeurs, de latin, d'éducation physique, d'art... Je me souviens de la cour de récréation, des premières cigarettes, je me souviens des premiers émois amoureux... je me souviens aussi de ce chemin qui m'emmenait, tôt le matin au lycée...»

~ Alain Ughetto

La presse en parle

LaProvence.

LA PROVENCE
24.12.2023

Manosque : le réalisateur Alain Ughetto face aux élèves de terminale du lycée Félix-Esclangon

Par Fabrice BAILLET
Publié le 24/12/2023 à 18:30 - Mis à jour le 24/12/2023 à 18:30

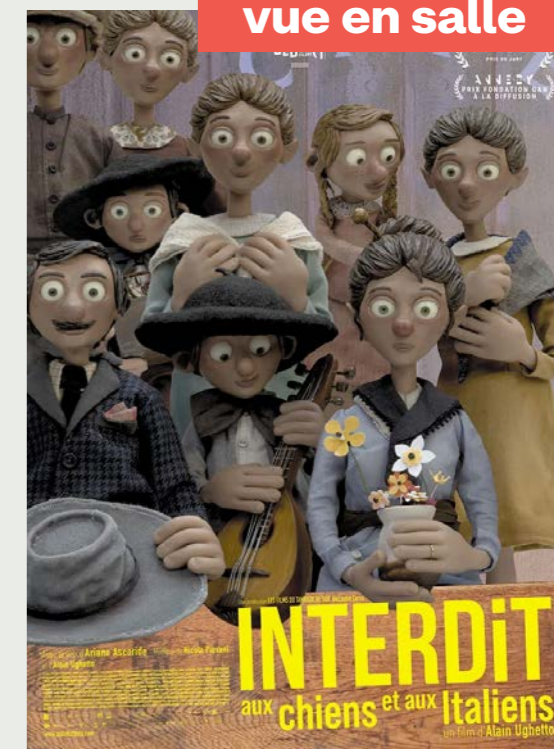


Devant les élèves de terminale après cinéma ou lors de découvrir le métier de réalisateur, Alain Ughetto a livré le processus de fabrication de ses films.

En continu

L'œuvre

vue en salle



Interdit aux chiens et aux italiens



PRODUCTEUR
CÉSAR 2023 DU MEILLEUR FILM
DE COURT MÉTRAGE DOCUMENTAIRE

Martin Bertier

Lycée du Grésivaudan
Meylan (38), le 24 novembre 2023

 **CÉSAR 2023**
Un César à l'École



120 élèves
2nde, 1^{ère} et Terminale
et 1 classe de 1^{ère} du
projet «label égalité
garçons-filles»



2 professeurs de
cinéma audiovisuel et
1 professeur d'histoire-
géographie, géopolitique et
sciences politiques



Le cinéma a ça de particulier que ça a un pied dans l'industrie et un pied dans la culture.

Martin Bertier est revenu dans son ancien lycée de Meylan, le lycée du Grésivaudan pour y rencontrer et échanger avec les élèves de l'option et de la spécialité cinéma, et un groupe d'élèves qui participe au projet du lycée pour obtenir le label «Égalité filles-garçons» de l'Education Nationale. D'après les dires du producteur, les lieux de ses jeunes années ont assez peu changé. Familier de ces couloirs qu'il a arpentés adolescent il n'a d'ailleurs pas été utile de l'orienter vers la salle dans laquelle s'est tenue la rencontre. Martin Bertier y a même retrouvé avec un plaisir non dissimulé, le piano sur lequel il jouait, déjà, à l'époque, et n'a pu résister à jouer un petit air de musique avant de partir.

à «se faire se rencontrer ses envies et ses compétences», a t'il expliqué, et il a vite réalisé qu'il s'agissait là, finalement, de tout ce qu'il voulait faire.

Les élèves, attentifs et intrigués, ont bu les paroles du producteur pendant près de deux heures. De la découverte de sa double casquette – puisque Martin Bertier est également directeur de production – à sa vision du cinéma d'auteur et du financement des films, en passant par la création de ses deux sociétés de production ; le producteur, loquace, n'a rien caché aux élèves. Il n'a pas eu envie, non plus, d'enjoliver la réalité et n'a pas hésité à expliquer aux élèves la dure réalité du métier, qu'il s'agisse de la difficulté de financement de certains films, du système d'intermittence ou de sa propre rémunération.



Ce qui est au cœur de mon métier c'est le dialogue avec les porteurs de projets, les scénaristes, les réalisateurs et autres.

Enthousiaste à l'idée de transmettre aux élèves ses connaissances du milieu du cinéma et son amour pour les films, notamment les films d'auteurs, le producteur a choisi d'entamer la rencontre en expliquant son parcours. Cinéphile depuis tout jeune, Martin Bertier se rêvait cinéaste. Il a expliqué aux élèves qu'à l'époque il n'y avait pas beaucoup d'options pour les personnes qui voulaient faire du cinéma : les écoles privées, chères, ou la Fémis. Il s'est alors lancé dans une fac de philosophie pour préparer le concours d'entrée de l'école, qu'il n'a jamais réussi. Finalement, il s'est tourné vers Sciences Po et a entamé un master de direction de projets culturels, à la suite duquel il devait faire un stage de fin d'études. C'est à ce moment-là qu'il a choisi de faire son stage dans une société de production. Ouvert et ayant à cœur d'être le plus sincère possible avec les élèves, Martin Bertier a tenu à leur préciser que la question de la production est en fait arrivée très tardivement chez lui, et que cela lui a pris beaucoup de temps de comprendre ce qu'il voulait et aimait faire. En effet, il voulait faire des films, écrire, réaliser...mais finalement c'est la production qui a réussi

Il faut être le relais d'une vision d'un réalisateur ou d'une réalisatrice.

Les élèves avaient pu voir en classe *Maria Schneider, 1983*, le court-métrage produit par Martin Bertier et qui lui a valu de remporter le César du Meilleur Court-Métrage Documentaire lors de la cérémonie 2023. Ce dernier a déclenché de nombreuses questions chez eux, que ce soit sur son sujet ou sa forme. Beaucoup ont par exemple été curieux du choix de reproduire une interview, du choix des actrices, des intentions de réalisation, du choix du projet par le producteur, etc.



«J'ai grandi à Grenoble, j'y ai fait mes études et même si je me suis toujours beaucoup intéressé au cinéma en tant que spectateur, je n'avais pas de connexion personnelle qui m'aurait permis d'approcher ce milieu, professionnellement parlant. Mes études se sont clôturées par un stage de six mois que j'ai choisi de faire en société de production, sans trop savoir en quoi cela consistait vraiment, mais avec l'intuition que j'y trouverai mon intérêt. C'est ainsi que j'ai découvert le métier de producteur. Les rencontres que j'ai pu faire à cette période ont été essentielles pour la construction de mon parcours professionnel et créatif, et c'est ce que j'ai envie de partager avec celles et ceux qui comme moi, à leur âge, rêvent de cinéma.»

~ Martin Bertier

J'ai envie de vous partager mon métier, ma passion, la réalité du métier, etc...

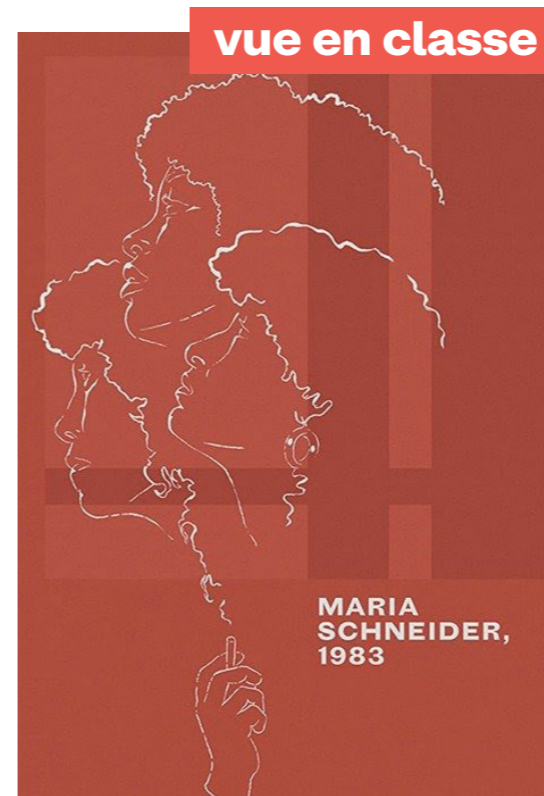
Les questions des élèves et la loquacité de Martin Bertier ont permis une rencontre dense en informations et portée par l'amour du cinéma de l'intervenant. À la fin de la rencontre, il s'est même permis de sortir le précieux graal pour toute personne qui rêve de cinéma en France : LE César, pour le plus grand bonheur des élèves. La rencontre s'est achevée par une photo de groupe et quelques élèves se sont attardés pour poser leurs ultimes questions à Martin Bertier, presque frustrés que le producteur ne puisse pas rester encore un peu.

REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO



L'œuvre

vue en classe



Maria Schneider, 1983

La presse en parle





**DESSINATRICE
DE PRESSE**

Coco (Corinne Rey)

École Marianne Cohn
Annemasse (74), le 1er décembre 2023



90 élèves
CM1 et CM2



4 enseignant.es et la
directrice de l'école

«Je trouve que c'est une très bonne idée à la fois pour les artistes et pour les enfants, parce que les artistes sont heureux de revenir sur leurs lieux de scolarisation et les enfants sont contents de voir que des personnes connues sont issues du même endroit qu'eux. C'est intéressant.»

Mme. P., Directrice de l'école



La dessinatrice Coco était de retour dans son école primaire d'Annemasse où elle a pu échanger avec les élèves des classes de CM1 et CM2 lors de deux moments de rencontre. Les élèves avaient longuement préparé la discussion avec leurs enseignants, découvrant les dessins de l'artiste en classe ainsi que son parcours.

Coco a commencé par solliciter les enfants et leur demander quelles questions ils avaient, générant un flot de mains levées et une demande particulière sur sa technique de dessin. L'artiste a donc vite pris en main les feutres pour s'exercer à la caricature devant leurs yeux ébahis, expliquant par exemple qu'il faut partir des yeux, et prenant pour modèle Elisabeth Borne.

L'artiste a ensuite expliqué de manière très pédagogique la différence entre dessin et caricature (« quand on dessine on est plus proche de la réalité, pour la caricature on s'empare des spécificités ») revenant sur les particularités de la caricature, celles du dessin de presse, évoquant son quotidien et expliquant en quoi consiste son métier. Coco a qualifié son travail de plus journalistique qu'artistique, justifiant cela par le rapport au réel plus qu'à l'imaginaire. Le dessin est pour elle un moyen d'expression.

Les élèves se sont montrés très curieux de découvrir le parcours de l'ancienne élève, ses sources d'inspiration, et fascinés par son aisance à croquer le visage de la directrice ou celui du Président de la République. L'artiste, tout en illustrant ses propos par des dessins tout au long de la rencontre, a évoqué son rapport aux personnalités publiques et à l'actualité, sa relation à Cabu et à Charlie Hebdo.

Coco a partagé avec les élèves ses souvenirs et son parcours depuis la sortie de l'école Marianne Cohn ; après des études de littérature et une option arts plastiques, Corinne Rey a intégré une école de Beaux-arts à Lyon puis Poitiers. C'est là qu'elle a appris à

cultiver une démarche artistique. Elle a ensuite commencé à travailler sur les faits divers et l'un de ses professeurs lui a alors recommandé de se rapprocher de Charlie hebdo, ce qu'elle a fait, y décrochant un stage qui fût déterminant dans son parcours.

Après son stage à Charlie l'artiste s'est installée à Paris et a continué à apprendre. En 2011 elle a commencé à vivre du dessin de presse, travaillé avec Arte (28 minutes) puis Les Inrocks où elle a succédé à Luz, apprenant ainsi son métier grâce à et sur plusieurs supports. Coco est également revenue sur son travail actuel pour le quotidien Libération dans les pages duquel elle croque l'actualité. Détaillant son parcours, elle a souligné pour les élèves l'importance selon elle de toujours continuer à apprendre, s'améliorer. Un élève l'a interrogée sur son premier dessin "vendu", qui était une caricature de Laure Manaudou pour Charlie Hebdo.

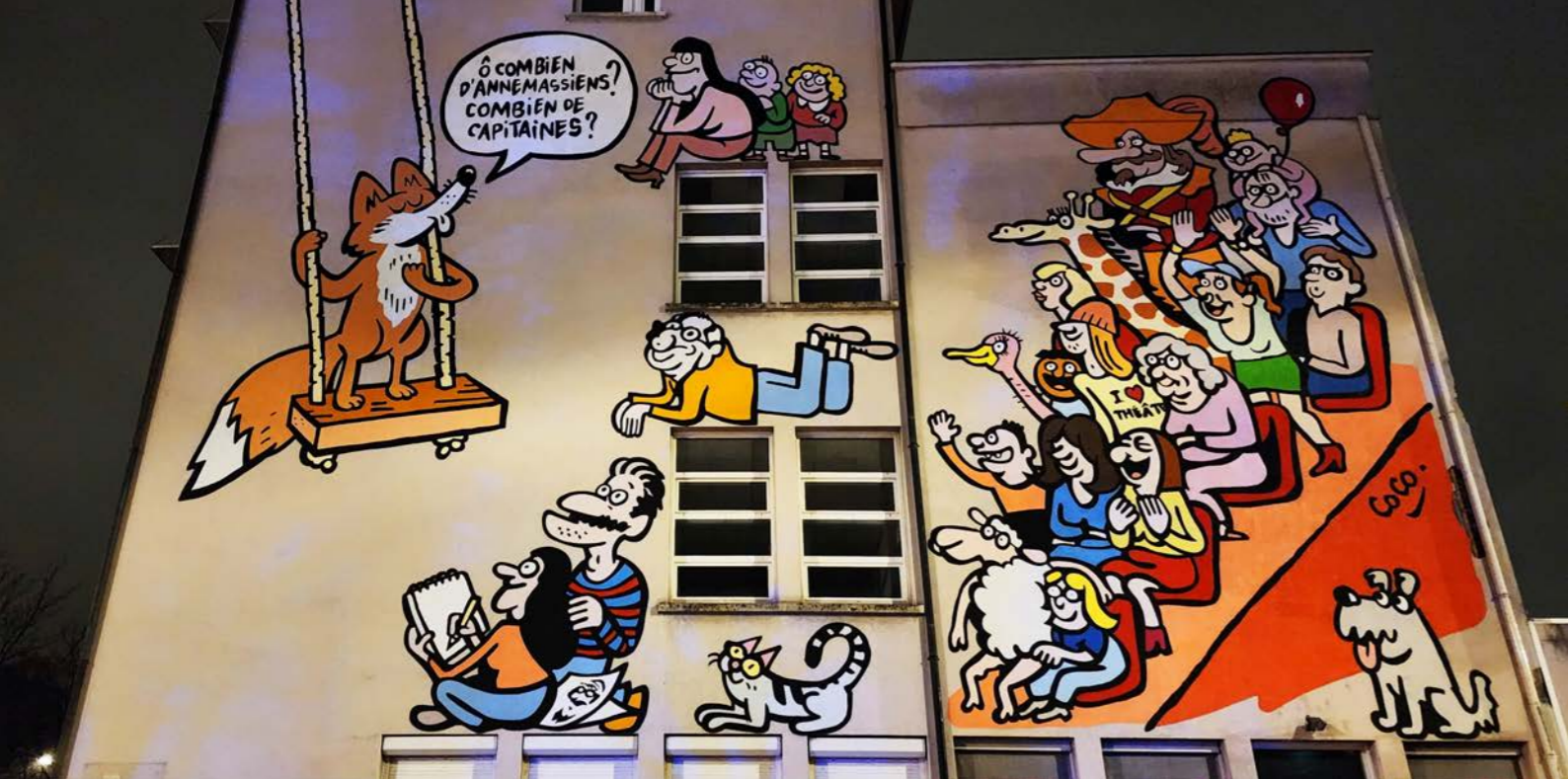
Le dessin de presse part souvent d'une indignation

L'artiste a évoqué son goût pour le fait de passer d'un dessin personnel, intime, pour pouvoir ensuite toucher des lecteurs, le fait de s'adresser à des gens, de voir son dessin publié. Interrogée sur les personnes qui l'ont inspirée ou aidée dans son parcours, Coco a beaucoup évoqué le dessinateur Cabu qui lui a appris beaucoup et a été une source d'inspiration, ou encore Wilhem dont elle a salué le talent graphique et le génie pour rendre accessible et avec humour des sujets ou situations géopolitiques complexes, relatant des anecdotes.

Questionnée sur ses dessins, l'artiste a évoqué le cadre dans lequel elle dessine pour le journal Libération, le choix du travail en noir et blanc, le travail des ombres, des contrastes pour attirer l'œil, faisant également référence aux mangas (citant par exemple *One Piece*).



Une des meilleures manières d'apprendre à dessiner, c'est de dessiner ce qu'on a devant soi.



Après la question de l'un des élèves sur l'attentat de Charlie Hebdo, l'artiste a rebondi sur le fait que le dessin a permis de chasser les mauvaises pensées, parlant du besoin de reconstruire le journal, de continuer à dessiner pour dire que le terrorisme ne gagne pas et ne gagnera jamais, et l'importance de ne pas céder et défendre des valeurs, pour dénoncer. Coco a expliqué l'attentat de manière pédagogique, la réaction des enfants s'est faite immédiate : «tuer pour des dessins ?!».

Enfin les élèves ont été plusieurs à évoquer la fresque réalisée récemment par Coco sur le mur extérieur du théâtre du collège d'Annemasse, déclenchant énormément de questions. L'artiste leur en a expliqué l'origine, ses sources d'inspiration, expliquant par exemple s'y être dessinée à côté de son père et évoquant le dessin du Renard en hommage à Monsieur Renard, professeur de théâtre.

Tout au long de son intervention, Coco a dessiné pour illustrer ses propos, faisant également dessiner les enfants afin de leur montrer concrètement les choses, se prêtant même au jeu de sa propre caricature à la demande des élèves qui sont repartis plus qu'enthousiastes (et des dessins plein les mains) après une rencontre intense et toute en dessins.

REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

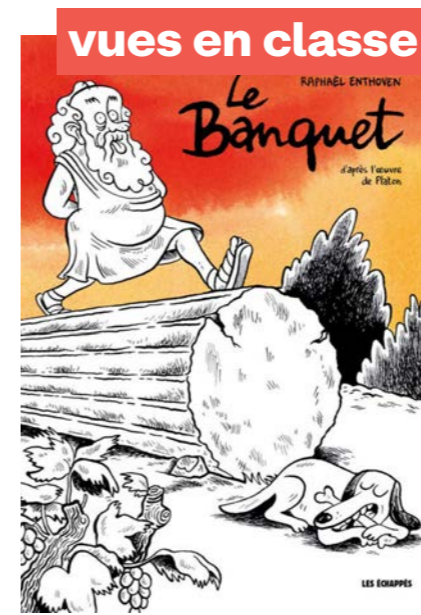


«J'ai accepté de retourner dans mon école primaire, pour retrouver l'endroit que j'ai quitté il y a bien longtemps maintenant, et

comme je le fais régulièrement avec d'autres classes (de tous niveaux), transmettre un peu de ma passion, du métier de journaliste et de dessinatrice de presse. Le dessin est un moyen d'expression qu'on pratique tous dès le plus jeune âge : parler de dessin dans une école primaire me semble tout naturel car les enfants ont bien souvent une approche naturelle de celui-ci.»

~ Coco

Les œuvres



Le Banquet



Dessiner Encore



Femme vie liberté

La presse en parle





**RÉALISATEUR ET
SCÉNARISTE**

Jean-Pierre Jeunet

Lycée Henri Poincaré
Nancy (54), le 6 décembre 2023



125 élèves
2^{nde}, 1^{ère}, Terminale



1 professeure de cinéma
audiovisuel,
1 professeur de théâtre
musique et danse
et 1 professeure
documentaliste



Jean-Pierre Jeunet, réalisateur connu pour son style cinématographique particulièrement reconnaissable, est retourné dans son ancien lycée nancéien pour y échanger avec près de 125 élèves, tous admiratifs du travail du réalisateur, qu'ils ont pu découvrir largement en classe à travers plusieurs courts métrages, le visionnage du film *Un long dimanche de fiançailles* et le making off de ce dernier.

Dès son arrivée en gare de Nancy, le réalisateur s'est replongé avec plaisir dans ses souvenirs de l'époque : ici se trouvait un cinéma, là la rédaction de l'Est Républicain ou encore à cet endroit, le bureau de presse où les jeunes venaient acheter le dernier numéro de *Pilote* – magazine bien connu des adolescents de l'époque – pour finalement le lire en cachette pendant certains cours.

La rencontre s'est ouverte sur une performance des élèves de la section Théâtre, Musique et Danse (TMD), qui avaient préparé pour le réalisateur un ciné-concert, sur l'une des scènes d'*Un long dimanche de fiançailles*. Impressionné et ému, le réalisateur n'a pas pu s'empêcher de les filmer, tout en les félicitant pour leur talent. Ce ne sera pas là la dernière surprise que les élèves lui ont réservée : ils ont aussi repris en duo de guitares un des thèmes du *Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*, l'orchestre a repris une scène emblématique de *Délicatessen*, un élève a interprété un morceau au piano et la rencontre s'est clôturée sur un autre bref ciné-concert de la scène de fin d'*Un long dimanche de fiançailles*.

Pendant deux heures les questions des élèves à l'attention du réalisateur ont fusé et il y avait en permanence plusieurs mains levées aux quatre coins de la salle. D'abord très impressionnés, les élèves ont vite été mis à l'aise par les traits d'humour sans pareil de Jean-Pierre Jeunet ouvrant la porte à une grande variété de questions, sur ses années lycée, son "déclic" pour faire des films, son métier et comment il l'aborde, pourquoi il tourne souvent avec les mêmes acteurs,

le "style Jeunet", ce que ça "fait" d'être appelé par Hollywood (pour tourner *Alien Résurrection*) l'évolution de sa pratique, et notamment son approche de la technologie, les plateformes, etc...

J'ai réalisé qu'il suffisait de beaucoup travailler pour faire des films, alors c'est ce que j'ai fait. C'est un message que j'essaie de faire passer : just do it. Faites le. Encore plus aujourd'hui : un ordinateur, un téléphone et vous faites des films.

Le réalisateur, honnête et fidèle à lui-même, a répondu à tout avec humour et une sincérité désarmante. Cancre du fond de la classe et nul en maths, l'artiste a redoublé deux fois et a arrêté l'école à 16 ans. Il lui tenait ainsi particulièrement à cœur de revenir et d'insister auprès des élèves : il ne faut absolument pas écouter les professeurs... enfin, ceux qui vous disent que vous n'arriverez jamais à rien et que vous finirez mal, car selon lui tant que les élèves auront une envie, une passion, qui «les animent plus que tout», tout ira bien pour eux. C'est là le message qu'il est venu passer, marteler presque : «Just do it. Faites le.»

Si vous avez une passion, une envie, ça ira pour vous !



a aussi interpellé brièvement les élèves sur l'intelligence artificielle et les a invités à réfléchir sur la façon dont ils allaient devoir s'adapter et pouvoir s'en servir, à l'avenir. Si la rencontre a dû prendre fin, un raz-de-marée d'élèves s'est dépêché de se presser autour du réalisateur afin de glaner, avant son départ, une photo, un autographe ou même un ultime conseil... jeu auquel Jean-Pierre Jeunet s'est prêté avec bienveillance et amusement, heureux d'avoir pu transmettre un peu de sa passion et de son métier à la nouvelle génération. La relève semble assurée.

REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

L'œuvre

*Le son est très important dans un film.
Un film c'est 50% de son et 50% d'image.*

A son époque, c'est d'ailleurs ce qu'il avait fait. Selon ses dires, quand il a compris qu'il suffisait d'énormément travailler pour faire des films, il a arrêté l'école et travaillé pour pouvoir s'acheter une caméra, puis il a commencé à faire ses films, à son échelle, avec ses idées et son inventivité.

Jean-Pierre Jeunet a aussi partagé la réalité du métier de réalisateur avec les élèves, sa complexité et les responsabilités que cela implique. Il a notamment expliqué aux jeunes que lorsqu'on fait un film il y a une montagne de décisions à prendre, chaque jour, et que celles-ci peuvent être classées dans 4 grandes catégories : les décisions financières, les

décisions techniques, les décisions esthétiques et les décisions narratives.

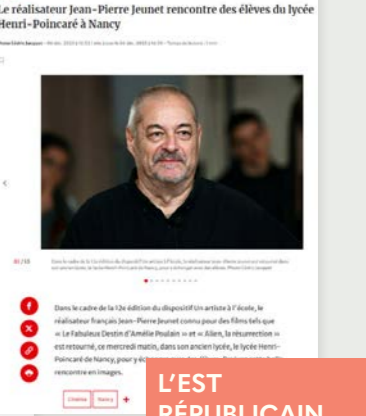
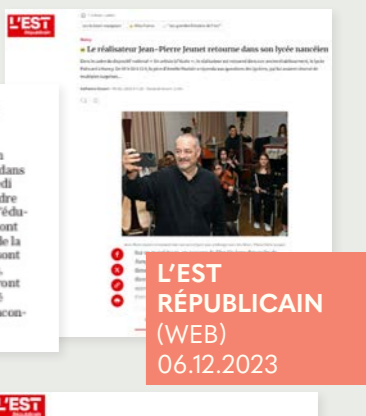
Il a également averti qu'il faut savoir garder un fragile équilibre entre son côté enfant, émerveillé et créatif, et son côté adulte, car il faut assumer beaucoup de responsabilités. Précisant que sur un film, on est comme un chef d'entreprise : il y a un budget à respecter et des centaines, parfois des milliers de personnes sous nos ordres !

Enfin, la rencontre s'est achevée sur un rapide débat autour des plateformes, leur fonctionnement, ce qu'elles ont changé mais aussi permis, parfois. Jean-Pierre Jeunet, qui révèle être assez friand de la technologie,



Un long dimanche de fiançailles (film et making of)

La presse en parle



Collège
Marguerite Yourcenar



 **CÉSAR** 2023
Un César à l'École

PRODUCTEUR

**CÉSAR 2023 DU MEILLEUR FILM
DE COURT MÉTRAGE DE FICTION**

Bastien Daret

Collège Marguerite Yourcenar
Marchiennes (59) et Institut d'Anchin
Pecquencourt (59), le 11 décembre 2023



au Lycée, 175 élèves
Terminale

au Collège, 30 élèves
4^{ème} et 3^{ème}



au Lycée, 1 professeure
référente culture

au Collège, 1 professeur de
sciences physiques
et 1 professeure
documentaliste et référente
culture



Être producteur c'est un accompagnement complet du film, du début à la fin.

Le producteur Bastien Daret a accepté de participer à Un César à l'École avec un enthousiasme certain. Lors d'une journée exceptionnelle, il est ainsi retourné dans son Nord natal, à la rencontre d'élèves de deux de ses anciens établissements scolaires : le collège Marguerite Yourcenar de Marchiennes et l'Institut d'Anchin à Pecquencourt.

Tous les élèves rencontrés lors de cette journée de retour aux sources avaient préparé la venue du producteur en découvrant en amont son parcours, sa carrière et le film qu'il a produit et pour lequel il a été lauréat du César 2023 du Meilleur Film de Court Métrage de Fiction, *Partir un jour*. Ce dernier, qui prend la forme si particulière de comédie musicale à l'ADN très français, a provoqué de nombreuses questions, chez les collégiens comme les lycéens.

Pour les deux rencontres, Bastien Daret a entamé la discussion en présentant rapidement son parcours aux jeunes. Il avait à cœur de les rassurer, notamment ceux qui n'ont pas encore d'idée précise du métier qu'ils veulent exercer : il n'a envisagé le métier de producteur qu'assez tardivement. Bon élève, il a tout d'abord envisagé d'être enseignant et a passé le concours de l'ENS, qu'il a obtenu. Il a pris le temps d'expliquer aux élèves la particularité de l'ENS, école prestigieuse et gratuite, mais en "échange" de laquelle il faut donner ensuite un certain nombre d'heures de cours : il a ainsi pu donner des cours de cinéma, pendant sept ans, lui permettant ainsi de commencer à écrire et à produire en parallèle.

Curieux et attentifs, les jeunes ont demandé de nombreux détails sur le métier de producteur, et Bastien Daret leur a répondu avec plaisir, ne lésinant pas sur les explications et les détails, soucieux de satisfaire son audience. Suite à la question d'un collégien qui n'avait pas compris la différence entre producteur et réalisateur, il a longuement expliqué le rôle de chacun, revenant en détails

sur celui de producteur. L'artiste en a aussi profité pour détailler la "vie" d'un projet, de l'idée originale au tournage, en passant par le synopsis, le traitement, les versions non-dialoguées puis dialoguées, la recherche de financement, le tournage, et la plupart des métiers impliqués à chaque étape.

Pour travailler dans le cinéma, l'objet n'est pas tant de se démarquer à tout prix que d'en avoir très, très, envie et de se construire une cinéphilie, une conviction.

Les jeunes, collégiens comme lycéens, se sont particulièrement intéressés au "nerf de la guerre", l'argent : où les producteurs vont-ils chercher l'argent, le coût des acteurs (et notamment des personnalités plus connues comme Juliette Armanet !), l'économie du tournage, les locations de lieux, le tournage en studio, mais aussi comment un film peut être considéré comme rentable et la façon dont un producteur peut se rémunérer avec les films qu'il produit. Le producteur, didactique et précis a ainsi pu évoquer toutes les facettes de son métier avec des jeunes très attentifs.

Les lycéens ont aussi fait preuve de considérations plus artistiques et ont interrogé Bastien Daret sur le procédé de casting et le choix des acteurs mais aussi des musiques et la direction des acteurs. Un lycéen a même interpellé Bastien Daret avec sa dernière question : peut-on faire un



C'est un métier de conviction donc j'ai la conviction qu'on peut continuer à produire des films qui vont toucher les gens.

film sans enjeux, amoureux ou autres ? Le producteur a répondu avec amusement mais a souligné, avec un sourire complice, que cela ressemblait fortement à la question de quelqu'un qui a déjà essayé d'écrire... peut-être un futur scénariste ?

La rencontre avec le producteur semble avoir fait des émules parmi les élèves nordistes, qui se voyaient déjà à la cérémonie des César, prenant la pose avec la précieuse statuette apportée par Bastien Daret.

REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

«Même si mon goût pour le cinéma remonte à la petite enfance, je n'ai eu connaissance des métiers du cinéma, de leur nature exacte et des voies pour y accéder, que très tardivement. J'aurais adoré assister à une intervention comme celle-ci au collège ou au lycée et c'est pour ça que je suis ravi de participer à ce dispositif.»

~ Bastien Daret

L'œuvre



Partir un jour

La presse en parle

LAVOIX DU NORD

Pecquencourt : Bastien Daret, producteur césarisé, de retour dans son lycée, à l'institut d'Anchin

Dans le cadre du dispositif « un artiste à l'école », Bastien Daret, producteur césarisé lors de la cérémonie 2023, revient dans son lycée à l'institut d'Anchin de Pecquencourt. Échange avec les élèves et visionnage du court métrage étaient au menu.



LA VOIX DU NORD
12.12.2023



Un producteur césarisé de retour dans son lycée, dans le Douaisis
Le 12 décembre 2023
03 min

FRANCE BLEU NORD
12.12.2023

FRANCE 3 HAUTS DE FRANCE
11.12.2023





SCÉNARISTE
CÉSAR 2023 DE LA MEILLEURE ADAPTATION

Gilles Marchand

Lycée Marseilleveyre
Marseille (13), le 13 décembre 2023



140 élèves
1^{ère} et Terminale



1 professeur de spécialité
cinéma audiovisuel



Le scénariste Gilles Marchand a fait un retour émouvant dans son ancien établissement, le lycée Marseilleveyre à Marseille. Entré il y a 30 ans dans l'établissement, le scénariste en a repassé les portes pour venir échanger avec plus d'une centaine d'élèves. Au cours de cette rencontre, Gilles Marchand a partagé ses souvenirs, évoqué sa carrière de scénariste, et abordé le film *La nuit du 12*, qui lui a valu le César 2023 de la Meilleure Adaptation. Cet échange fut également l'occasion pour l'artiste de répondre aux nombreuses questions des étudiants, dont nombreux se sont montrés fascinés par le monde du cinéma.

rencontres marquantes, comme Dominik Moll, avec lequel il travaille sur de nombreux projets depuis plus de 30 ans. Le mot d'introduction de l'artiste était clair: s'autoriser à croire, faire et vivre de sa passion.

Je n'ai pas fait de cinéma pour gagner plein d'argent, mais parce que j'aimais le cinéma.



Les élèves, aux questions nombreuses et pertinentes, ont interrogé le scénariste sur les chemins à emprunter pour exercer ce métier. Gilles Marchand leur a répondu en toute honnêteté évoquant notamment les contraintes du secteur, ainsi que les chemins et détours que tout artiste peut rencontrer. Les places sont chères, a-t-il affirmé, tout en rassurant les élèves en leur expliquant que, ce qui compte réellement, ce sont les profils qui ont une identité propre, une identité nourrie par la passion du cinéma. Selon l'auteur ; nul besoin d'être un profil très scolaire, ce qui fait la différence dans ce secteur, c'est la singularité, la passion et la persévérance.



Après la traditionnelle visite des lieux, le scénariste a pu longuement échanger avec les élèves, curieux et attentifs. Gilles Marchand a d'abord évoqué ses années collège/lycée et son amour déjà "fou" pour le cinéma, expliquant aux élèves qu'à l'époque, il n'existait pas de cursus spécifique pour les personnes intéressées par les métiers du cinéma. Certains enseignants lui avaient d'ailleurs conseillé de ne pas se projeter dans ce projet professionnel, beaucoup trop incertain et peu documenté à l'époque. Le scénariste a ainsi expliqué avoir mis de côté «ce rêve idiot» jusqu'en Terminale où, suite à des rencontres amicales, des discussions, il a pu exprimer sa volonté de faire du cinéma et d'écrire des films et se former en ce sens.



L'artiste n'a pas hésité à encourager les élèves à suivre leur rêve, puisque lui-même a décidé de réaliser les siens en passant le concours de la Fémis à l'âge de 18 ans. Concours qu'il a réussi et grâce auquel il a fait des

Gilles Marchand a d'ailleurs confié aux lycéens que son chemin n'a pas été facile, mais pour autant très heureux, leur racontant son début de carrière partagé

Il faut une certaine endurance pour faire du cinéma.



entre l'écriture de scénarios et des petits jobs de photographe ou d'assistantat sur des films afin de subvenir à ses besoins. Gilles Marchand est également revenu sur les doutes qui peuvent assaillir tout artiste en construction professionnelle. Il a expliqué qu'il s'agit d'un processus souvent très long – 13 ans pour lui – qui nécessite de la patience, de la volonté, mais aussi un bon entourage. Suite à la question d'un élève, le scénariste est revenu sur l'importance d'être bien entouré lors de ces périodes d'incertitudes personnelles et professionnelles.

Il faut s'autoriser à faire ce à quoi on croit, surtout quand on est passionné.

Puis l'échange s'est poursuivi avec des questions des élèves autour de sujets plus spécifiques à l'écriture d'un scénario, l'inspiration, les phases de conception d'une histoire, la création des personnages... Gilles Marchand est d'abord revenu sur le long travail que représente la conception d'un film entre l'écriture et le tournage, ainsi que sa place en tant que scénariste dans toute la phase de création de l'œuvre. Il a confié aux élèves se rendre régulièrement sur les plateaux de tournage afin d'échanger

avec réalisateurs et producteurs, suivre les castings et s'intéressant à tout le processus de création, même à la fabrication des décors ou costumes... L'artiste est également revenu sur l'importance du travail collectif ; «C'est en s'épaulant les uns les autres que l'on crée des films. Le cinéma c'est souvent une chose collective. Profitez d'être réunis pour faire et construire des choses ensemble !».

Toujours perspicaces, les élèves ont relancé l'artiste sur les particularités de l'écriture d'un scénario, notamment celle de son film *La nuit du 12*. Gilles Marchand a commencé avec la métaphore de la graine. Un scénario, leur a-t-il expliqué, c'est une graine dont on est capable d'imaginer la forme finale, et qui va grandir, se déployer, s'enrichir, jusqu'à devenir un film, l'œuvre entière. Un bon scénario, c'est une idée (une graine) que l'on souhaite mettre en images. Pour cela, l'artiste a expliqué qu'il était nécessaire de convaincre les producteurs et réalisateurs. Un bon scénario doit donc aller à l'essentiel, tout en réussissant à créer un monde pour celles et ceux qui le lisent, afin de leur donner envie de le mettre en images. Il a également expliqué qu'au cours de l'écriture d'un scénario comme *La nuit du 12*, il est tout à fait normal de rencontrer des phases de doute. Néanmoins, il a rappelé aux élèves que l'intuition sur la pertinence du projet est une vraie boussole ; il ne faut pas avoir peur de lui faire confiance.

Concernant l'imagination, le scénariste a répondu aux élèves que l'inspiration, tout comme la réalisation d'un film, est pour lui un travail d'équipe. La naissance d'un scénario est selon lui souvent le fruit de discussions, de partage d'idées, de conversations, d'échanges d'inspirations comme la lecture de livres. Il a également conseillé aux jeunes d'être tout le temps en alerte, à la recherche d'idées sur ce qui les intéresse, les nourrit, sur ce qu'ils lisent, voient, écoutent, les personnes qu'ils rencontrent, les discussions avec leur entourage...

Enfin, Gilles Marchand a tenu à souligner l'importance des personnages dans la rédaction d'un scénario et la création d'une histoire vivante et percutante. Le scénariste a expliqué aux lycéens que les personnages sont essentiels pour la qualité du film et son

incarnation. En réalité, il s'agit d'une très grosse partie de sa réussite. L'histoire est certes importante, mais elle ne peut prendre vie qu'à travers les personnages. De même que le choix de l'acteur ou l'actrice pour incarner un personnage. Quand on choisit la bonne personne, le potentiel est décuplé. Gilles Marchand a partagé ses conseils aux élèves concernant la création de personnages : «tout réside dans l'observation». L'écriture d'un personnage, d'un dialogue, est un vrai travail d'écoute. Plus nous sommes attentifs à notre environnement, plus nous sommes capables de le reproduire.

Un très bel échange placé sous le signe du cinéma et de l'écriture, grâce à la générosité d'un scénariste aussi passionnant que passionné.



L'œuvre



La nuit du 12

«Je suis heureux de venir à cette rencontre dans ce collège et lycée Marseillevyere où j'ai fait toute ma scolarité il y a bientôt deux mille ans. À l'époque, je passais tout mon temps au cinéma mais participer à la création d'un film me semblait un rêve inaccessible. Je viens simplement encourager les élèves à réaliser leurs rêves.»

~ Gilles Marchand



**AUTRICE,
COMPOSITRICE ET
INTERPRÈTE**

Flore Benguigui

Lycée Frédéric Mistral
Avignon (84), le 19 décembre 2023



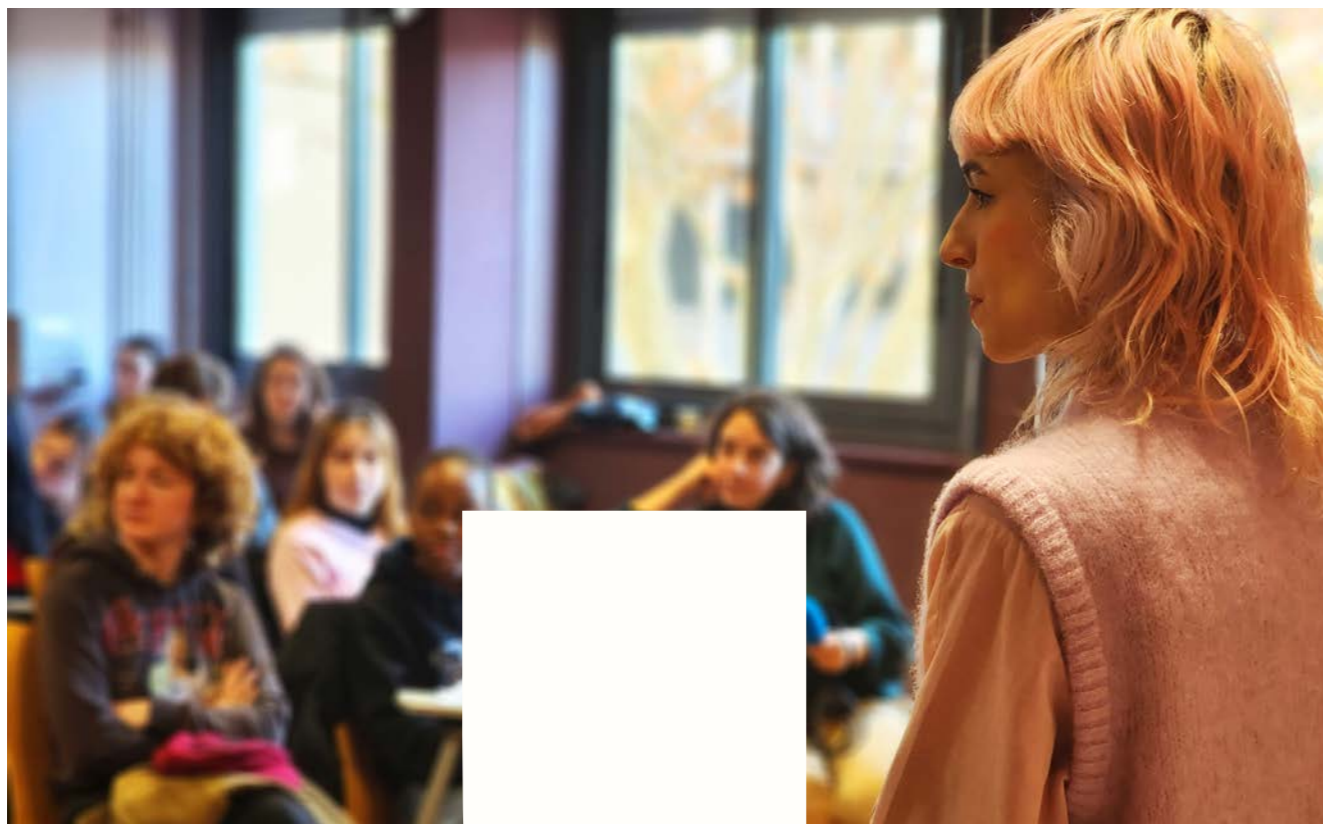
40 élèves
Terminale et CPGE



1 professeure documentaliste,
3 professeures de spécialités
(Histoire des arts, théâtre
et cinéma audiovisuel)
2 professeures de lettres en
CPGE

«Florence a vraiment amené les élèves à déconstruire les clichés et les stéréotypes, à la fois sur leur orientation mais aussi sur le milieu de la musique. Elle leur a donné, je pense, l'espoir et l'envie de continuer et d'aller au bout de leur rêve»

Mme D., Professeure documentaliste



Toutes les carrières sont différentes et il n'y a pas forcément un seul schéma à suivre. Il y a tellement de façons différentes de faire de la musique, tellement de métiers dans ce secteur !

L'autrice, compositrice et interprète Flore Benguigui avait particulièrement hâte de revenir dans son ancien lycée, le lycée Frédéric Mistral d'Avignon, pour y échanger avec les élèves de Terminale, précisant qu'elle aurait elle-même aimé pouvoir profiter de ce genre de rencontre à l'adolescence.

En effet pour cette artiste «rayonnante et bienveillante», comme l'ont qualifiée des élèves à la sortie de la rencontre, une carrière musicale n'a pas été une évidence. Commencant néanmoins la pratique d'un instrument jeune, s'initiant au violoncelle qu'elle a joué de 6 à 16 ans, elle a souligné se trouver très mauvaise. Elle a ensuite tenté le piano, sans plus de réussite. «Certains professionnels de la musique, internationalement connus ne savent pas lire le solfège ou jouer d'un instrument», a-t-elle d'ailleurs précisé. C'est au lycée qu'elle a découvert sa pratique de prédilection: le chant, sans pour autant penser qu'elle pourrait un jour en faire son métier. Flore Benguigui, se destinait alors plutôt au cinéma, suivant l'option cinéma au lycée, Première S puis Terminale L, l'artiste évoquant le fait que dès ses années lycée il ne faut pas hésiter à se réorienter et écouter ses instincts et ses envies. Elle a ensuite suivi une prépa littéraire option cinéma, puis une licence de cinéma, avant d'entamer un master pro de cinéma, qu'elle ne finira jamais, s'inscrivant en parallèle au conservatoire de jazz, dont elle ne sera pas non plus diplômée. C'est cependant là-bas qu'elle a découvert son désir de persévérer plutôt dans la musique que dans le cinéma.

Les élèves ont été conquis par le naturel et la simplicité de Flore Benguigui, manifestant une réelle curiosité envers son parcours. Une discussion s'est également nouée autour de la nécessité de vivre à Paris pour mener une carrière artistique, beaucoup étant réticents à l'idée de s'installer dans la capitale. L'artiste a pris sur elle de les rassurer, à moitié, ayant à cœur de rester honnête avec ces jeunes afin de leur donner un maximum de clés quant à leur orientation et leurs envies. Concernant la musique, le milieu est encore très centralisé à

son sens, et beaucoup de choses se passent à Paris. En revanche, quand elle y est "montée" après sa prépa, elle ne connaissait personne et s'est forgé son réseau seule, au fil des rencontres, ajoutant que cela n'a pas toujours été simple, d'autant plus dans le milieu du jazz, où cela passe par des "jams sessions" où des artistes viennent chanter ensemble. Flore Benguigui a évoqué le milieu de la musique, nocturne, très masculin, où l'alcool est présent ; un combo peu rassurant et peu sécurisant pour les jeunes femmes. Elle a invité les jeunes à s'abreuver de tout type de culture : lire, aller au théâtre, au cinéma, à des concerts, précisant l'importance de cette ouverture pour pouvoir ensuite créer, se forger une identité mais aussi pour faire des rencontres. Preuve en est, c'est à un concert, il y a environ 8 ans, que Flore Benguigui a rencontré le leader du groupe L'Impératrice, groupe alors 100% instrumental sur le point de sortir un nouvel EP, qui lui a ensuite proposé de venir écrire, composer et chanter avec eux.

La musique c'est vraiment un art vivant. C'est un milieu fait de rencontres.

De nombreux autres sujets ont été abordés par les jeunes, curieux et attentifs, des questions plus "pratiques" comme celle sur le régime de l'intermittence, la rémunération, les plateformes de streaming, et d'autres plus artistiques portant sur ses inspirations, ses doutes, ses motivations et son engagement féministe. *Cherchez la femme*, le podcast qu'elle a créé suite au confinement a également alimenté la discussion et le débat. L'artiste en a d'ailleurs profité pour interpeller les élèves sur le nombre de femmes dans la musique – hors chanteuses – dont ils pouvaient citer le nom. Elle les a aussi invités à s'éveiller en cherchant consciemment à consommer du contenu créé par des femmes, dans tous les domaines, pour contrer ce réflexe inconscient que nous



L'absence de femme entraine l'absence de femme. C'est pour ça que j'essaie de valoriser les parcours féminins dans la musique.

sommes beaucoup à avoir – elle la première, avant, admet-elle – de nous tourner vers des œuvres créées par des hommes, car elles sont plus inscrites dans notre imaginaire collectif, dans notre culture, dans notre société.

Après le repas, l'occasion de retrouvailles joyeuses avec d'anciennes professeures de ses années prépa, Flore Benguigui est également intervenue auprès des élèves de prépa, pendant près d'une heure, pour échanger avec eux sur son parcours et ses expériences ; beaucoup des sujets abordés le matin avec les élèves de Terminale ont été évoqués avec des élèves tout aussi admiratifs.

Élèves comme professeur.es avaient beaucoup de mal à laisser partir Flore Benguigui, qui paraissait d'ailleurs avoir tout autant envie de rester dans ces murs où elle a passé 5 ans de sa vie, qui semblent avoir laissé des souvenirs intacts et joyeux. Une rencontre qui aura eu le bénéfice de rassurer et motiver les élèves, qui en parlaient encore dans les couloirs après le départ de l'artiste.



REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

«Je souhaite participer à ce dispositif car j'ai moi-même manqué de modèles quand j'étais adolescente. Je ne considérais pas la musique comme un métier et j'aurais aimé qu'on puisse me dire que c'était possible, et particulièrement en tant que femme. J'aimerais pouvoir apporter mon expérience aux élèves et répondre à leurs questions sur un domaine encore trop méconnu aujourd'hui dans le cursus scolaire classique.»

~ Flore Benguigui

Les œuvres



Cherchez la femme (Podcast)



Pochettes d'albums du groupe L'Impératrice

La presse en parle



FRANCE BLEU VAUCLUSE 19.12.2023



LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ (PAPIER) 25.12.2023



LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ (WEB) 19.12.2023



LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ (WEB) 24.12.2023



LA PROVENCE (WEB) 20.12.2023



Lycée Balzac

RÉALISATRICE
CÉSAR 2023 DU MEILLEUR FILM
DE COURT MÉTRAGE DE FICTION

Amélie Bonnin

Lycée Balzac
Tours (37), le 21 décembre 2023

 **CÉSAR 2023**
Un César à l'École



120 élèves
2^{nde}, 1^{ère} et Terminale



2 professeurs de cinéma
audiovisuel



Je suis de nature optimiste et de nature patiente et j'ai l'impression que si on combine ces deux valeurs avec beaucoup de travail, on peut arriver à faire plein de choses.



La réalisatrice Césarisée Amélie Bonnin est retournée dans son ancien lycée de Tours avec enthousiasme à l'idée de retrouver ces lieux dont elle se souvenait si bien, d'anciens professeurs toujours présents – peut-être – et d'échanger avec la nouvelle génération d'élèves de l'établissement autour de son parcours, qui ne la prédestinait pas au cinéma.

Amélie Bonnin semblait émue dès son arrivée dans la cour de l'établissement, décrivant rapidement sa vie d'alors au fur et à mesure des endroits qu'elle retrouvait. Au détour d'un couloir, une rencontre fortuite : son ancien professeur de philosophie, le seul de ses enseignants à avoir traversé les époques dans le lycée. Immédiatement, la réalisatrice s'est souvenue que ce dernier leur avait montré à plusieurs reprises des films en classe l'ouvrant à un univers qu'elle ne connaissait pas car, dans sa famille, le cinéma était un outil de divertissement et les films regardés étaient choisis en ce sens, comme elle l'expliquera ensuite aux élèves, curieux de savoir s'il faut absolument se construire une cinéphilie pointue, et comment. En effet, pour l'artiste, l'important est plus de rester curieuse et être trop cinéphile pourrait même, des fois, s'empêcher de faire des choses.

Dès le début de la rencontre, la réalisatrice a choisi d'interpeller les élèves pour qu'ils posent leurs questions, directement, sans même avoir déjà détaillé son parcours. Généreuse, elle a souhaité se mettre rapidement à leur niveau, pour mener un échange nourri et utile aux jeunes. La première interrogation des jeunes a été sur son envie de cinéma, son parcours : comment en est-elle arrivée à faire du cinéma, puis ce film, *Partir un jour*, pour lequel elle a été Césarisée. Amélie Bonnin a révélé être "arrivée sur le tard" dans le cinéma, et presque par hasard, s'est-elle amusée. Son envie de cinéma est venue... en en faisant. Après un bac L et une école d'arts, puis 1 an de master en design graphique à Montréal en plus – choix fait car elle ne se sentait tout simplement pas prête à travailler – Amélie Bonnin a commencé à filmer son oncle, qui avait repris la boucherie familiale et s'apprêtait à prendre sa retraite, mettant alors fin à 150 ans d'une lignée de bouchers. Elle a fait des images, a-t-elle précisé, pour sa famille avant tout, et pour les souvenirs, aussi, pour documenter. Puis, voulant continuer, elle a cherché des aides financières et fini par déposer des dossiers en commission. Dans l'une d'entre elles, elle a rencontré une productrice et, de fil en aiguille, le documentaire amateur est devenu



Ce qui a concrètement créé mon envie de cinéma, c'est d'en faire.

La mélodie du boucher, son premier court-métrage. Suite à celui-ci les producteurs de TopShot Films l'ont contactée pour envisager une collaboration, lui demandant de lire ses prochains projets. Ce sont eux qui produiront ensuite *Partir un jour...*

Les élèves se sont montrés curieux, attentifs et avides de conseils tout au long de la rencontre. De son arrivée dans le cinéma, à ses inspirations et ses doutes, mais aussi sur son parcours ou la façon dont on arrive à "vivre du cinéma" ; après presque deux heures de rencontres, les questions ne tarissaient pas. La réalisatrice a insisté sur l'importance des rencontres, du réseau que l'on se construit au fil de celles-ci, mais aussi sur le fait qu'il est primordial de bien s'entourer, de montrer ses projets avant qu'ils ne soient aboutis pour recevoir des impressions, des conseils, et a rappelé qu'il est capital de persévérer, toujours. La discussion s'est aussi orientée vers le film, que la centaine de jeunes présents avaient tous vu et analysé en classe avant la venue d'Amélie Bonnin. Les élèves se sont intéressés à ses choix de comédien.nes et de mise en

scène, l'ont questionnée sur ses intentions, l'écriture, les enjeux des personnages et la signification de telle ou telle scène. Tous ont semblé avoir apprécié le film et ont fait preuve d'attention lorsque l'un d'entre eux s'est enquis des futurs projets d'Amélie Bonnin, qu'elle a accepté de partager avec eux, sans donner trop de détails. Une adaptation libre de *Partir un jour* en long métrage verra prochainement le jour et la réalisatrice planche également sur un documentaire traitant du passage du CM2 à la 6e.

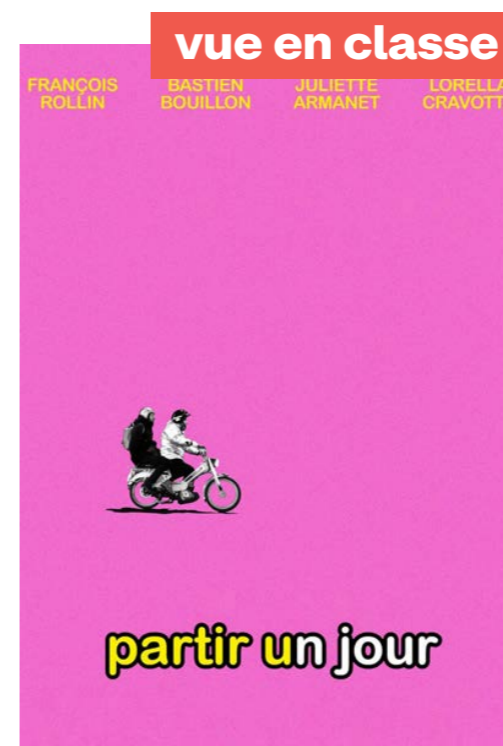
Évacuer la salle – qui devait accueillir une projection ensuite – après la rencontre s'est révélé plus complexe que prévu : beaucoup d'élèves avaient encore envie de solliciter Amélie Bonnin pour une question, une photo, ou même un autographe ! Le César qu'elle avait apporté avec elle a lui aussi eu un certain succès auprès des élèves, dont certains ont voulu garder un souvenir, selfies à l'appui.

 **REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO**

«Quand j'étais au lycée, je n'avais aucune idée que les métiers du cinéma pouvaient être de "vrais" métiers, alors même que l'option existait au lycée (je n'étais pas en option cinéma personnellement). Comme je ne viens pas du tout de ce milieu, que je ne connais personne qui travaillait dans le cinéma, je ne me rendais pas compte que ça pouvait être quelque chose de concret. Je pense que ça m'aurait ouvert des perspectives de pouvoir rencontrer des gens dont c'est le métier. Parallèlement à ça, le lycée Balzac est l'endroit où j'ai découvert le théâtre que j'avais en option, et qui a vraiment été quelque chose d'important dans mon parcours par la suite. Je trouve donc chouette de renvoyer l'ascenseur, d'une certaine manière.»

~ Amélie Bonnin

L'œuvre



Partir un jour

La presse en parle

TV TOURS
21.12.2023





**AUTEUR
ILLUSTRATEUR**

Lionel Koechlin

Lycée Janson de Sailly
Paris 16e (75), le 17 janvier 2024



60 élèves
2^{de}, 1^{ère} et Terminale



1 professeure documentaliste
et 1 professeur d'arts plastiques

«La rencontre était attendue et je crois que les élèves étaient très contents qu'on vienne les voir. Souvent, nous sortons les élèves voir des musées, etc..., mais c'est aussi super que les artistes viennent sur place. C'est toujours important que les élèves rencontrent des artistes pour échanger sur la façon dont ils ont construit leur pratique artistique, les études etc..., et cela peut guider les élèves dans leur parcours scolaire. C'est très productif et constructif.»

Mme L., Professeure documentaliste



Accompagné de son épouse, également ancienne élève de la prépa Hypokhâgne au lycée Janson de Sailly, l'auteur-illustrateur Lionel Koechlin a fait son retour dans son ancienne école située dans le 16^e arrondissement parisien. Près de 60 ans après avoir franchi les portes de l'établissement, l'artiste est revenu pour échanger avec une soixantaine d'élèves. Au cours de cette rencontre, Lionel Koechlin a partagé ses souvenirs, discuté de sa carrière dans le domaine de l'illustration et de l'édition, et a évoqué certains de ses nombreux livres publiés par des maisons d'édition renommées telles que Flammarion. Ce fut également l'occasion pour l'artiste de répondre aux questions des étudiants, nombre d'entre eux étant passionnés par les arts plastiques.

Lionel Koechlin a pu revisiter les lieux de son adolescence, qui ont depuis bien changé. De la bibliothèque étudiante, en passant par les salles de sciences au nouveau gymnase dans la cour de récréation, l'artiste a redécouvert ces lieux autrefois familiers. Puis vint l'heure de la rencontre avec les élèves dans la grande salle d'arts plastiques au milieu de dessins, de bustes en plâtre et pots de peinture.

L'auteur-illustrateur a introduit l'échange en revenant sur son parcours scolaire et ses jeunes années de collège dans l'établissement. L'artiste a expliqué qu'à son époque, il n'existait pas d'option artistique et que les métiers dans l'art étaient des voies peu connues et empruntées. Jusqu'en Terminale, le jeune artiste aspirait à des études de médecine, passionné par ses cours de sciences. C'est un peu plus tard, lorsqu'il commençait à étudier la botanique, que Lionel Koechlin s'est rendu compte que ce qui lui plaisait réellement était de mettre de la couleur sur ses planches de botanique. Il a raconté que sa vie prit alors une toute autre tournure et qu'il se dirigea très rapidement vers une école de dessin, avant d'intégrer la prestigieuse Ecole des Arts Décoratifs. Une période de découverte et d'apprentissage artistique dont il garde encore, 50 ans après, de forts liens d'amitié.

Après la fin de ses études, son service militaire obligatoire, et une petite expérience dans un bureau de graphistes, Lionel Koechlin n'était pas heureux et a donc décidé de se lancer à son compte. Un travail par-ci, une commande par-là, il a raconté comment il a fondé les bases de son travail et sa carrière d'auteur-illustrateur. Il a partagé avec les élèves les étapes qu'il a traversées, de l'écriture de son premier livre jeunesse, aux dessins de presse pour des médias allemands et japonais. L'auteur-illustrateur compte aujourd'hui plus d'une centaine de livres jeunesse publiés, des illustrations de pochettes d'album, des affiches de cinéma, des animations, toujours avec une identité bien à lui et un style reconnaissable entre tous.

*J'essaye de
surprendre, j'essaye
de faire rire et
j'écoute beaucoup
les réactions.*

L'échange s'est ensuite poursuivi par de nombreuses questions des jeunes, curieux d'en savoir plus sur le monde de l'illustration, son quotidien, ou encore les étapes de création d'un livre jusqu'à son édition. Lionel Koechlin est d'abord revenu sur le dessin comme une passion avant d'être un métier. «Est-ce que vivre de sa passion rend heureux ?» a demandé un élève. L'auteur-illustrateur a répondu avec bienveillance et honnêteté que oui, le métier d'artiste peut procurer de très beaux moments. Il a donné l'exemple aux élèves de la fierté qu'il éprouve lorsque l'un de ses livres sort en librairie ou encore le plaisir de la création, de l'histoire aux illustrations, ses marches matinales dans les rues de Paris pour dessiner l'architecture de la ville... Mais il n'a pas hésité à revenir sur les moments plus durs qui existent dans n'importe quelle carrière professionnelle, notamment dans les métiers artistiques : syndrome de la page blanche et panne

*C'est quoi bien dessiner ?
Avant tout un dessin doit être intéressant et
raconter une histoire.*





Les couleurs c'est comme jouer du piano, c'est tout un art de les combiner ensemble pour créer une mélodie.

d'inspiration, refus des maisons d'édition, possibilité d'une instabilité financière... Néanmoins, l'artiste a rassuré les élèves en leur expliquant que si c'était à refaire, il le referait.

Après avoir étudié certaines des œuvres de Lionel Koechlin en amont, les élèves ont demandé comment l'artiste avait construit et affirmé son style de dessin, décalé, géométrique et toujours teinté d'une pointe d'humour. L'artiste a alors raconté qu'il s'était longtemps posé des questions autour de la peinture. Est-ce qu'il y a encore de la place pour la peinture après les grands mouvements d'aplatissement de couleur (Yves Klein, Pierre Soulage, ...) ? Finalement, Lionel Koechlin a raconté s'être tourné vers le dessin, un art plus "graphique". Il est normal de se poser des questions, de tester, se tromper, changer, a-t-il assuré aux élèves encore incertains quant à leur avenir professionnel. L'artiste a également évoqué ses nombreuses sources d'inspiration avec

les élèves ; des tapisseries de Bayeux aux artistes comme Jean Bosc ou le dessinateur de BD Fred, pour la plupart d'une autre génération que les jeunes étudiants n'ont pas connue.

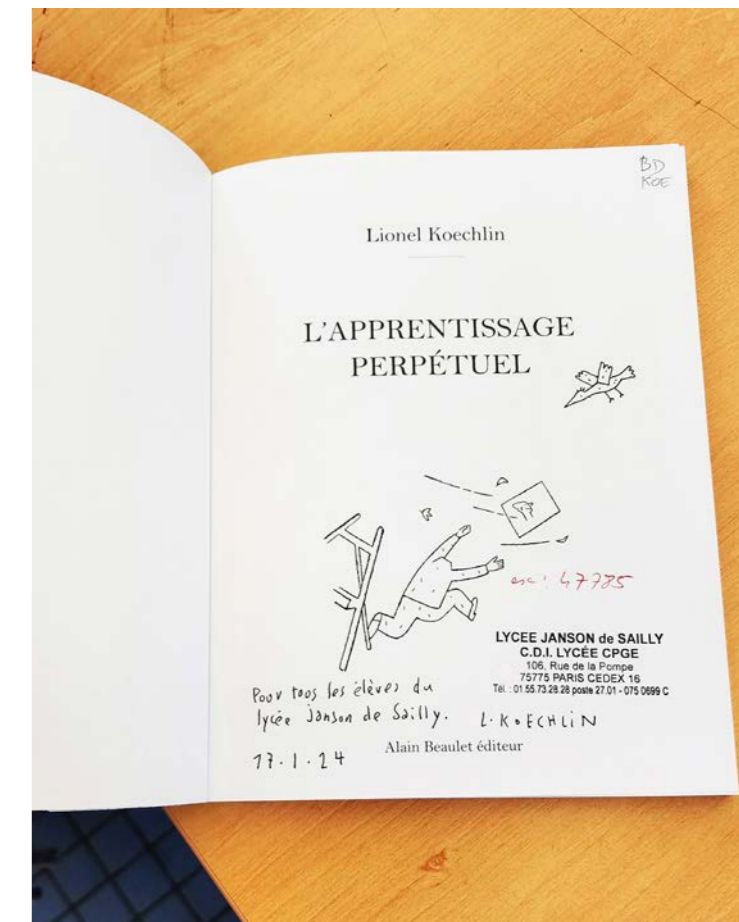
L'artiste est aussi revenu plus longuement sur le processus de création d'une histoire et a expliqué aux élèves que ses livres sont souvent le fruit de souvenirs d'enfance, notamment des histoires qui se passaient dans le hameau de la maison de campagne de ses parents. Il n'a pas hésité à parler de sa vie personnelle qui a exercé une vraie influence sur son parcours d'artiste et les histoires qu'il a construites et mises en images. Il a aussi indiqué se promener régulièrement dans les rues de Paris, très tôt le matin, à la recherche d'inspiration pour ses croquis de la ville. S'en est d'ailleurs suivie la production et l'édition du livre Croquis Parisiens, dans lequel l'artiste raconte ses réflexions lors de ses escapades et partage ses croquis

de la ville. Lionel Koechlin en a profité pour encourager les élèves à se promener au bord de la Seine avec un carnet pour dessiner et donner libre cours à leur créativité.

Enfin et à la demande générale, l'auteur-illustrateur a réalisé un croquis en direct, sous le regard attentif des élèves. Minutieusement et avec cette assurance de dessinateur expérimenté, Lionel Koechlin a dessiné un personnage, fidèle à son style. Malgré «la mauvaise précision d'un dessin réalisé au feutre », le dessinateur a fini sous les applaudissements des élèves, conquis par cet échange passionnant.

L'artiste a conclu la rencontre sur un conseil qui lui a semblé primordial, pour tout jeune artiste en construction : «cultivez-vous !».

Une rencontre entre deux générations qui a mobilisé les esprits sur un sujet : celui de l'art !



L'œuvre



L'apprentissage perpétuel (BD)

«Il est évident que quelqu'un né en 1948 ne s'éclaire pas avec les mêmes lanternes qu'un adolescent du vingt-et-unième siècle. Comparons nos lumières !»

~ Lionel Koechlin





PRODUCTRICE
CÉSAR 2023 DU MEILLEUR FILM

Caroline Benjo

Lycée Carnot
Cannes (30), le 18 janvier 2024

CÉSAR 2023
Un César à l'École



120 élèves
2nde, 1^{ère}, BTS audiovisuel
et CPGE Lettres



1 professeure référente
culture



Pour faire un film, il faut un sujet. Il faut vouloir et pouvoir raconter quelque chose.

Caroline Benjo, qui a reçu le César du Meilleur Film en 2023 en tant que productrice de *La Nuit du 12*, est revenue avec un enthousiasme non dissimulé au sein de son ancien lycée, le lycée Carnot de Cannes, établissement particulièrement cher à son cœur, puisqu'elle y a passé 6 ans et qu'elle y a fait la connaissance Francis Legrand, qui a marqué son parcours. En effet, selon ses propres dires Caroline Benjo était, plus jeune, une «méga mauvaise élève», qui faisait notamment beaucoup de fautes d'orthographe et était «nullissime en mathématiques». Si elle ne s'est jamais réconciliée avec les mathématiques, la productrice, qui à l'époque assimilait le travail à une réelle souffrance, a finalement été convertie au «travail dans le plaisir» par son professeur de lettres. Rétrospectivement, a avoué la productrice, c'est aussi à l'époque où elle fréquentait le lycée Carnot qu'ont été plantées les premières graines de son amour pour le cinéma, des salles de cinéma au festival de Cannes – qu'elle fréquentait déjà, bien que côté public – à ce professeur qui faisait régulièrement en cours, le lien entre cinéma et littérature.

A la suite de son baccalauréat et poussée par une certaine pression familiale, Caroline Benjo a entamé des études de droit pour devenir avocate. Elle a évoqué cette époque comme une vraie "erreur d'aiguillage" mais en a souligné l'importance, car, selon elle, c'est aussi dans ces moments-là que l'on peut se rendre compte de ce que l'on veut réellement. Un discours qui a semblé rassurer quelques élèves. Profondément malheureuse de ce premier choix d'orientation, elle a alors décidé d'arrêter ses études pour prendre le temps de trouver ce qu'elle voulait faire, renouant au passage avec son amour pour la lecture. Elle s'inscrira finalement en classe préparatoire de lettres, ce qui la mènera à Paris, puis à Normal Sup, dont elle ressortira diplômée et armée d'un groupe d'amis avec lesquels elle participera

au lancement de la revue *Avancée cinématographique*, connue désormais sous le nom de *Vertigo*. Après son diplôme, Caroline Benjo a enseigné quelque temps le cinéma, à la fac d'Aix-en-Provence, avant de partir au Canada. C'est là-bas qu'elle a continué à explorer son goût pour le cinéma et y a trouvé un moyen de fréquenter les plateaux en pratique, après les avoir explorés de fond en comble théoriquement à travers ses études et les cours qu'elle donnait. En effet, Caroline Benjo, dont les diplômes n'étaient pas très utiles au Canada pour travailler dans le cinéma, s'est appuyée sur sa maîtrise de la photographie se convertissant alors en photographe de plateau, au plus près de la caméra, ce qui lui permit ainsi de découvrir comment on fabrique des films. A son retour en France, au fil des rencontres, elle a finalement intégré une très jeune boîte de production, *Haut et Court*, qu'elle n'a jamais quittée. La productrice a insisté sur le fait que ce sont finalement tous ces retournements d'orientation et toutes les rencontres faites au fil de ces derniers, qui l'ont menée là où elle est aujourd'hui.

C'est important de faire des erreurs d'aiguillage dans la vie parce que ça permet de réfléchir à ce que l'on veut vraiment.

Pendant les deux heures d'échange les élèves n'ont pas été à court de questions. Ils ont commencé par interroger la productrice sur son métier car beaucoup semblaient se demander en quoi consistait "concrètement" le fait de produire un film. La réponse immédiate de Caroline Benjo a été que, pour

elle, un producteur ou une productrice est une sorte "d'accoucheur" : il s'agit avant tout de rencontres avec des réalisateurs ou réalisatrices qui expriment le désir d'une histoire, et le rôle du producteur ou de la productrice va alors être d'aider l'auteur à concrétiser cette envie. Pédagogue, Caroline Benjo s'est ensuite employée à détailler au mieux et avec une simplicité déconcertante les étapes de la fabrication d'un film, et tous les métiers qui y sont liés, n'oubliant pas de mentionner également les métiers plus techniques, métiers "de l'ombre" souvent oubliés ou peu connus.



La discussion a ensuite évolué vers le statut d'intermittent, rarement clair dans l'esprit des jeunes aspirants au secteur cinématographique, puis sur les projets et les envies de la productrice, passés et futurs : ce qu'elle a aimé produire, les gens avec lesquels elle préfère travailler, ses projets en cours... rien n'arrêtait la curiosité de l'auditoire !

Le film *La Nuit du 12*, que tous les élèves avaient vu avant la venue de Caroline Benjo, a aussi occupé une certaine place dans la discussion ; parfois comme exemple sur lequel s'appuyait la productrice pour illustrer ses propos, souvent comme déclencheur de discussions plus sérieuses, les élèves cherchant alors à savoir la signification de telle ou telle scène, la difficulté ou non de financer un tel film ou l'objectif des créateurs et des producteurs quant à la façon d'aborder les violences faites aux femmes à travers ce récit, d'où leur est venue l'idée, comment les comédiens et comédiennes ont été choisis... entre autres nombreuses questions que le film, très apprécié par le public présent, a soulevées.

Je suis devenue productrice en faisant.

Une jeune fille à l'intérêt palpable pour la productrice a aussi voulu discuter avec Caroline Benjo de son engagement dans le collectif 50/50. Cette dernière a raconté avec sincérité la genèse de ce mouvement, dont elle fait partie, et son objectif, qu'elle soutient avec ferveur. Honnête, elle a souligné cependant que ce sont surtout les adhérentes les plus jeunes qui s'en sont

Une vie professionnelle, c'est fait de rencontres.

depuis emparées, notamment pour mener des actions et faire bouger les choses, ce qu'elle trouve formidable. Elle a d'ailleurs incité les élèves à ne rien lâcher sur ces aspects (lutte pour la parité et la représentativité du secteur ainsi que plus de sécurité face aux violences sexistes et sexuelles), car ils font aussi partie de la nouvelle génération, qui abordera sûrement le secteur du cinéma autrement.

*Qu'est-ce que c'est que des films ?
C'est raconter une histoire.
Donc en littérature vous en êtes assez proche.*

Enfin il a été difficile de mettre un terme à la rencontre, tant les élèves semblaient avoir encore des questions et l'envie de débattre. Caroline Benjo a quitté les jeunes sur un message portant sur la bienveillance : partant du principe que si les personnes avec lesquelles elle avait envie de travailler sont talentueuses – et il faut l'être, pour durer dans ce secteur ! – elle aime fondamentalement travailler avec ceux qui sont gentils, bienveillants, et permettent une ambiance de tournage sereine.



La rencontre semble avoir convaincu et inspiré les élèves, l'une d'entre elles se réjouissant même en ces termes : «ça m'a donné l'envie de créer !».





«Je suis très heureuse de pouvoir venir vous parler du film de Dominik Moll *La nuit du 12* car ayant fait toute ma scolarité secondaire à partir de la 5ème au Lycée Carnot je peux dire que c'est là qu'a commencé mon amour pour le cinéma et ma vocation cinéphile. Je fréquentais non seulement les cinémas de la ville de Cannes mais aussi le festival de Cannes où j'ai commencé à aller voir des films avec mes parents quand j'arrivais à avoir des invitations à l'âge de 14 ans, puis plus tard la Cinémathèque de Nice quand je suis rentrée en prépa au Lycée de Massena. À cette époque je n'avais absolument pas idée de ce que j'allais faire de ma vie professionnelle plus tard mais avec le recul je peux dire maintenant que les premières graines ont été plantées entre les murs du Lycée Carnot grâce à de merveilleux professeurs, en particulier M. Francis Legrand, professeur de Lettres exceptionnel qui m'a fait découvrir le dialogue très fécond que les livres entretenaient avec les films. Son enseignement m'a éclairé tout le long de mon parcours, et je voudrais lui rendre un hommage particulier. Le cinéma est une fenêtre ouverte sur le monde et le plus tôt nous l'ouvrons le mieux nos coeurs et nos esprits se portent. Dans un monde qui se ferme de plus en plus, aller accompagner les oeuvres dans les collèges et lycées où nous avons grandi, et raconter comment elles ont pris naissance le plus souvent dans l'adversité pour, dans les meilleurs des cas, au final s'adresser au plus grand nombre me paraît une initiative de salubrité publique.»

~ Caroline Benjo



L'œuvre



La nuit du 12

La presse en parle





PRODUCTEUR

Jean-François Boyer

Lycée Edouard Herriot
Lyon (69), le 25 janvier 2024



220 élèves
2^{nde}, 1^{ère}, Terminale et
classe préparatoire



8 professeurs
d'histoire, d'allemand, de
mathématiques,
de français, de philosophie
et 1 professeure
documentaliste.

«Il est essentiel que les élèves mesurent que ceux qui comptent dans la société d'aujourd'hui ont été des jeunes comme eux et que, de même que ces artistes qui sont passés par là, ce chemin leur est ouvert.»

Mme Z., Professeure d'italien



Il ne faut pas avoir peur. Croyez en vous. on a tous un talent caché. Il faut savoir saisir sa chance.

Jean-François Boyer est retourné pour une journée intense dans l'établissement dans lequel il a passé 6 années il y a 50 ans, de la seconde à la fin de sa prépa littéraire. Le lycée, particulièrement mobilisé, avait organisé autour du retour du producteur de la série *Un village français* une journée dédiée au devoir de mémoire qui a permis de nombreux moments d'échanges autour du parcours de Jean-François Boyer, du métier de producteur, de la série et de la mise en images et en fiction des événements historiques.

Plus de 220 élèves ont eu l'opportunité de découvrir 2 épisodes de la série *Un Village français* avant la venue du producteur, d'échanger le matin en présence de l'universitaire Marjolaine Boutet, historienne spécialisée dans l'étude des séries sur le traitement des faits historiques à travers la fiction, puis l'après-midi, deux sessions d'échanges en comité plus restreint ont permis à 2 fois 80 élèves d'interroger Jean-François Boyer sur son parcours depuis le lycée et son métier.

Le matin, le producteur a évoqué les enjeux de la production de séries en France, les jeunes lui posant de nombreuses questions sur l'adaptation à l'écran des faits historiques, le lien entre fiction et réalité, le travail de reconstitution, le souci de véracité, le travail de création, le choix et le jeu des acteurs, des costumes, son rôle de producteur et le financement des œuvres, le rapport entre cinéma et séries, la place de la fiction dans le devoir de mémoire. Le producteur a pu revenir sur la genèse de la série *Un Village français*, le travail de création, et d'accompagnement des créateurs et notamment la collaboration avec le scénariste créateur de la série Frédéric Krivine, les missions et le rôle du producteur notamment dans le financement de l'œuvre, la recherche des partenaires, les prises de risques pour soutenir certains projets. Les questions étaient nombreuses, la rencontre ayant été très préparée par les enseignants, les élèves se sont montrés très

vifs sur leur approche de la série, la création des personnages et l'approche de l'équipe par rapport à l'Histoire de la Seconde Guerre mondiale.

Lors de son intervention, Jean-François Boyer a évoqué l'importance de l'héritage de ses années au sein du lycée Edouard Herriot et encouragé les élèves à s'ouvrir aux opportunités, aux rencontres.

Les relations cela ne fait rien, ce qui compte c'est le talent.

Après une visite émouvante dans ce lycée chargé d'histoire, le producteur a ensuite revu les élèves en plus petits groupes pour échanger plus particulièrement sur son parcours personnel, leur prodiguant des conseils, et faisant le lien avec ses années au lycée où Jean-François Boyer est arrivé en 1974, à l'ouverture de l'établissement à la mixité. L'artiste a évoqué l'importance fondamentale selon lui du travail. Venant d'un milieu simple, selon ses mots, il a évoqué son niveau d'élève plutôt moyen, mais en réalité excellent dans certaines matières (dont le français et l'histoire) et plutôt très mauvais dans d'autres (et de citer les mathématiques, les langues étrangères et le sport, notamment), et le souvenir de certains professeurs dont l'enseignement l'a marqué et le rôle que le lycée a joué dans son parcours. Le producteur a ainsi pu raconter son passage à Science Po Paris, son entrée en politique grâce à une rencontre, son passage dans certains cabinets ministériels, et son arrivée plus tardive dans le secteur audiovisuel par le biais de la banque, puis la rencontre avec un producteur qui lui a mis le pied à l'étrier et enfin la création, il y a 20 ans, de sa société *Tetramedia*.



La singularité mène à l'universalité.

Le message principal délivré par le producteur aux jeunes à ce moment de l'échange a été l'importance des choix et de l'ouverture aux rencontres, aux opportunités. Les élèves l'ont interrogé sur son niveau à l'école, la manière de découvrir l'univers de la culture, l'audiovisuel, son apprentissage du métier de producteur qu'il a fait "sur le tas". Un métier qu'il a présenté aux jeunes ; la relation aux auteurs, aux partenaires, le sens de l'entrepreneuriat, la recherche de financements, les compétences requises (au premier rang desquelles la force de conviction et le talent pour repérer les bonnes personnes avec lesquelles collaborer), sa vision du secteur et "la magie" des métiers artistiques. Le producteur a également évoqué l'importance dans son métier des prises de risques, rebondissant sur la production de la série *Les hommes de l'ombre*.

Interrogé sur ce qui l'a séduit dans le métier de producteur, l'artiste, enthousiaste, a évoqué le goût des rencontres, des collaborations avec les jeunes, le côté artisanal, et l'humanité au centre des valeurs qui guident cette fonction.

Jean-François Boyer a également évoqué les nuances entre cinéma et télévision notamment dans la relation aux auteurs, et son métier qui permet de contribuer à porter à l'écran des histoires.

A une élève qui exprimait le fait que ce type de métier lui semble inaccessible le producteur a répondu avec enthousiasme pour exprimer qu'au contraire il ne faut pas se laisser intimider ; ce sont des métiers ouverts et qui ont besoin de diversité. Il a également évoqué des écoles spécialisées encourageant les élèves à suivre leurs envies, à se former, à travailler. De nombreux élèves se sont pressés auprès du producteur à la fin de la discussion pour solliciter de derniers conseils auprès de Jean-François Boyer qui n'a pas été avare de ses mots, glissant même sa carte de visite aux élèves et leurs enseignantes.

La journée s'est terminée sur une cérémonie de commémoration portée par l'établissement et mobilisant les élèves et d'autres anciens élèves qui s'étaient joints au producteur, un moment bouleversant pour clore une journée mémorielle émouvante.

«On a encore un travail de reconstitution et de récit de l'histoire française qui doit être fait. Je suis enthousiasmé à l'idée de participer à cette journée Un Artiste à l'École. Tout mon travail de producteur depuis 25 ans consiste à essayer de transmettre une certaine vision humaniste du monde par la magie des images animées. Alors rencontrer un jeune public de lycéens pour leur expliquer nos métiers de créations audiovisuelles à partir du cas concret de notre série *Un Village Français*, et le faire dans le lycée Edouard Herriot à Lyon où j'ai effectué toute ma scolarité de 1974 à 1977 est une grande joie ; et une émotion... Merci Un Artiste à l'École !»

~ Jean-François Boyer

L'œuvre

vue en classe



Un village français (Série)

La presse en parle



LE PROGRÈS (PAPIER)
26.01.2024



LE PROGRÈS (WEB)
26.01.2024



REZÉ
SAINT-PAUL
CINEMA

DEPUIS 1936

CÉSAR 2023
Un César à l'École

COMÉDIENNE

**CÉSAR 2023 DE LA MEILLEURE ACTRICE
DANS UN SECOND RÔLE**

Noémie Merlant

Lycée Notre-Dame

Rezé (44), le 26 janvier 2024



120 élèves
2nde, 1^{ère}e et Terminale



1 professeure de HLP,
1 professeure en charge de
l'atelier théâtre
et une professeure
documentaliste

«Ce dispositif est une chance pour les lycéens d'aller à la rencontre d'une personnalité et d'un univers qui fait rêver. Au-delà, Noémie Merlant est une artiste inspirante par la diversité de ses choix comme actrice de comédie et de drame, films d'art et essai et films grand public, réalisatrice. L'artiste qui prend de son temps pour se déplacer et venir à la rencontre des lycéens leur offre une proximité avec un monde qui peut leur sembler inaccessible.»

Mme L., chargée de communication du lycée Notre Dame

Souvent on me demande de choisir entre comédienne et réalisatrice, mais on a le droit de faire plusieurs choses.



La comédienne Noémie Merlant, lauréate du César 2023 de la Meilleure Actrice dans un Second Rôle, a accepté avec enthousiasme de participer au dispositif Un César à l'École et de retourner dans son ancien lycée, Notre-Dame, de Rezé, en Loire-Atlantique.

Un retour remarqué... Dès la porte d'entrée franchie, l'émotion était palpable chez la comédienne, accueillie par d'anciens professeurs, dont celui d'arts plastiques, option qu'elle a suivie durant ses 3 années au lycée. Palpable aussi, était l'excitation des élèves de l'établissement, qui ont vite reconnu ce visage familier au fur et à mesure de la visite, et n'ont pu s'empêcher d'itérer des «c'est elle !», «c'est Noémie !», admiratifs et presque intimidés.

La rencontre et l'échange ont eu lieu au cinéma Saint-Paul, à deux pas du lycée afin d'accueillir tous les élèves mobilisés. Collaborant régulièrement avec l'établissement – c'est d'ailleurs là-bas que les élèves ont pu découvrir *L'Innocent* avant la venue de la comédienne – la salle a permis de réunir 120 élèves, de la Seconde à la Terminale, tous impatients de poser leurs questions à Noémie Merlant. Heureux hasard, c'est aussi la salle des premiers souvenirs de cinéma de la comédienne, qui raconte, émue, être venue y voir *Titanic* avec sa sœur.

Il faut vraiment croire en soi. C'est peut-être bizarre de dire ça mais il faut vraiment y croire.

La comédienne a entamé la rencontre avec un passage en revue de son parcours ; élève discrète et plutôt sage, elle a quitté Rezé pour Paris après l'obtention de son baccalauréat sous l'impulsion de ses parents.

En effet, alors qu'elle souhaitait entrer dans une école de commerce, ses parents l'ont convaincue de plutôt prendre le temps, de «se laisser une petite année pour se chercher», apprendre à se connaître et déterminer ce qu'elle voulait vraiment. Ils lui soufflent alors également l'idée de prendre des cours de théâtre, elle qui avait déjà un profil artistique et aimait particulièrement chanter et danser. C'est ainsi que Noémie Merlant a entamé le Cours Florent, puis sa carrière.

Il ne faut surtout pas oublier de vivre, d'être curieux, c'est ça aussi qui nourrit énormément.

Les élèves, enthousiasmés par la découverte du film *L'Innocent*, et curieux d'en savoir plus sur le parcours de la comédienne se sont montrés très actifs dans l'échange. Impressionnés par la carrière déjà bien tracée de Noémie Merlant malgré son jeune âge, ils semblaient bien conscients de l'opportunité qui leur a été donnée d'échanger avec la comédienne. Dès le début de la discussion, un jeune homme qui rêve manifestement de suivre les pas de Noémie Merlant l'a interpellée et lui a demandé les conseils qu'elle donnerait à des jeunes qui veulent se lancer dans le métier d'acteur. La comédienne a alors prodigué quelques conseils, qui à son sens l'ont aidée à l'époque : jouer, au maximum, faire des pubs et des courts-métrages, jouer encore et toujours et saisir toutes les occasions qui passent, pour faire des images et avoir des choses concrètes pour démarcher des agents et des directeurs de casting. Cependant, son conseil principal a pu surprendre quelque peu son audience : il faut avant tout apprendre à gérer l'échec, ne pas avoir trop d'égo. Honnête, elle s'est livrée sur ses débuts et a expliqué aux jeunes qu'elle a dû faire face à des réflexions, sur



«Je trouve que l'idée d'échanger avec des jeunes, de "sortir de l'écran" et faire venir un comédien pour échanger et rentrer dans le concret d'un métier artistique qui peut faire émerger des idées et des envies dans le coeur d'adolescents est très dynamisant (pour les deux parties, je pense). Je suis aussi émue de retourner dans mon ancien lycée, que j'ai beaucoup aimé.»

~ Noémie Merlant

son physique, sur son jeu, sur son talent, qui auraient pu l'arrêter si elle n'avait pas cru en elle et en ses envies ! Les élèves ont aussi voulu savoir si elle avait vécu des années difficiles ou connu de mauvaises expériences. Là encore la réponse de Noémie Merlant n'a pas manqué de sincérité : «oui, beaucoup !», a-t-elle répondu presque immédiatement. Elle a enchaîné en expliquant qu'il faut se préparer, dans ce métier, notamment en tant que jeune femme, à devoir se battre, dire non, faire malheureusement quelques mauvaises rencontres, mais s'accrocher aussi aux bonnes personnes. Ne voulant pas détailler plus car «on est vite attaqué pour diffamation si l'on parle, ça peut faire peur», la comédienne a invité les jeunes à s'armer, se préparer mentalement et continuer à faire très attention, à soi et aux autres.

Les élèves ont été très curieux des aspects plus concrets, du quotidien du métier de Noémie Merlant, de la vie d'un tournage et d'une "journée type" pour une comédienne. Elle en a alors profité pour détailler un peu les différents métiers qui jalonnent la création d'un film ; de l'écriture au montage, en passant par la réalisation. Sa double-casquette de comédienne-réalisatrice a par

ailleurs étonné les adolescents, qui se sont posé la question de la possibilité de jouer et diriger une scène, en même temps. Ils ont aussi voulu connaître la vision de Noémie Merlant sur le milieu du cinéma, et ses goûts plus personnels : ses pronostics pour la cérémonie des César cette année, les autres comédiens qu'elle admire, les sujets qu'elle aime défendre à travers ses films, le film qui a été le plus dur à tourner pour elle. Sur ce dernier sujet, la comédienne a confié que son rôle de jeune fille embrigadée pour aller en Syrie dans *Le Ciel Attendra* (que les élèves avaient tous vu) a été particulièrement lourd à porter car, malheur du calendrier, le tournage a commencé peu de jours après les attentats du Bataclan.

Même après 2 heures de questions, il n'a pas été simple d'arrêter les élèves, avides d'en savoir toujours plus sur la vie de la comédienne rezéenne, comme eux ! Après avoir sorti son César, qui a eu un certain effet auprès des lycéens, Noémie Merlant a remercié les élèves pour leurs nombreuses questions et s'est prêtée avec joie au jeu des photos et des autographes pour son jeune public, conquis.

REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

L'oeuvre

vue en salle



L'Innocent

La presse en parle

FRANCE BLEU
27.01.2024

L'actrice Noémie Merlant de retour dans son ancien lycée à Rezé : "Je suis nostalgique de cette époque"



3 pays de la Loire

L'actrice Noémie Merlant, César 2023 pour un second rôle dans "L'Innocent", en visite dans son ancien lycée de Rezé



FRANCE 3
PAYS DE LA LOIRE
26.01.2024

Noémie Merlant, décorée au César 2023 pour son interprétation de "L'Innocent", de Louis Garrel, pour une petite rencontre à l'établissement Notre-Dame de Rezé.

C'est dans le cadre de l'émission "Cinéma en scène" que l'actrice Noémie Merlant a répondu aux questions de la journaliste Daria de Rezé, près de Nantes.

La comédienne, auréolée de son César de meilleure seconde rôle pour sa prestation dans "L'Innocent", a joué le plus longtemps deux heures des questions réponses avec une centaine de lycéens.

maville
QUEST FRANCE

"Croyez en vos rêves" : l'actrice Noémie Merlant revient dans son ancien lycée, près de Nantes



MA VILLE
26.01.2024

Noémie Merlant revit ses années lycée



LE REZÉ
(MENSUEL DE MARS)

Le fait du jour
la nouvelle Emmanuelle



PRESSE OCÉAN
(PAPIER)

"Croyez en vos rêves" : l'actrice Noémie Merlant revient dans son ancien lycée, près de Nantes



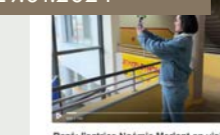
QUEST FRANCE
(WEB)
26.01.2024

Nantes Métropole
L'actrice désarçonnée est revenue dans son ancien lycée



QUEST FRANCE
(PAPIER)

TÉLÉ NANTES
29.01.2024



Rezé: l'actrice Noémie Merlant en visite dans son ancien lycée

"Je mets mon corps au service de la création" : l'actrice Noémie Merlant est la nouvelle Emmanuelle



PRESSE OCÉAN
(WEB)
23.01.2024



SCÉNARISTE

Anna Fregonese

Cité scolaire Blaise de Vigenère
Saint-Pourçain-sur-Sioule (03), le 29 janvier 2024



80 élèves
6^{ème} et 5^{ème}



2 professeures
documentalistes et 2
professeures de français

«La participation de notre établissement au dispositif proposé par l'association Un artiste à l'école a été motivée par plusieurs éléments. D'une part, faire intervenir une ancienne élève constituait un moyen efficace de montrer à nos élèves que, d'où que l'on soit sur le territoire national, il est possible d'aller au bout de ses rêves professionnels en faisant preuve de détermination et de travail. D'autre part, l'intervention d'une scénariste était l'occasion de travailler sur les spécificités de ce métier, d'évoquer les milieux du cinéma et de la télévision et ainsi d'ouvrir les horizons professionnels de nos élèves. Cette rencontre est un fabuleux moyen d'ouvrir les élèves à un milieu qu'ils méconnaissent tout en les sensibilisant au travail artistique, en abordant l'écriture de manière insolite, en élargissant leur champ des possibles et en les rendant fiers de pouvoir échanger avec une personnalité reconnue dans son milieu professionnel.»

Mme M., professeure documentaliste



*Les rêves ne sont jamais trop grands,
au contraire.*

La scénariste Anna Fregonese était de retour dans son ancien établissement scolaire, le collège Blaise de Vignère à Saint-Pourçain-sur-Sioule dans l'Allier. Ayant effectué une grande partie de sa scolarité au sein du groupe scolaire dans les années 80, c'est avec beaucoup d'émotion que la scénariste a repassé les portes de l'établissement pour venir échanger avec plus de 80 collégiens, de 6ème et 5ème qui avaient longuement préparé la rencontre avec leurs enseignants.

Après une petite balade dans le village de son enfance, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Anna Fregonese a revisité les lieux de son ancien établissement qu'elle avait quitté il y a plus de 30 ans. Cette expérience lui a permis de se replonger dans de nombreux souvenirs, redécouvrant une atmosphère familière, certains lieux presque inchangés, et un retour aux sources agrémenté d'anecdotes de son adolescence passée entre ces murs. L'artiste a ensuite rencontré dans un premier temps les élèves de 5ème, suivis des élèves de 6ème, tous impatients de faire la connaissance de la scénariste et ayant été très mobilisés en amont par leurs enseignants sur l'objet scénario et certaines œuvres écrites par l'autrice.

Anna Fregonese a introduit les échanges en revenant sur son enthousiasme de faire partie de ce dispositif pédagogique et culturel qu'est Un Artiste à l'École, insistant sur sa volonté de transmettre à cette jeune génération qui occupe les bancs de son enfance un message d'espoir et des éclairages concernant les métiers du secteur artistique. Anna Fregonese est notamment revenue sur l'importance et l'influence qu'ont pu avoir certains de ses professeurs sur son parcours personnel et professionnel.

Comme beaucoup de jeunes élèves assis en face d'elle, Anna Fregonese a raconté avoir eu beaucoup de rêves, ne sachant jamais vraiment par où commencer et vers qui se tourner pour les réaliser. C'est pourquoi il lui a semblé important de revenir parler aux collégiens de son ancien établissement auxquels elle s'identifie.

Anna Fregonese a évoqué avec les jeunes son parcours, son métier de scénariste, exposé la manière de concevoir un scénario et le processus de création d'une œuvre audiovisuelle, tout en évoquant certaines de ses œuvres bien connues du public, telles que la série *Les randonneuses* ou encore *Mes amis, mes amours, mes emmerdes*. Une entrée en matière qui a réjoui les collégiens ravis de découvrir l'envers du décor de séries familières. La scénariste a poursuivi l'échange en présentant aux collégiens ce qu'est le métier de scénariste, tout en imaginant ses propos.

Nous avons des centaines d'idées à la minute. Le métier de scénariste est de choisir la bonne et d'en faire un film, une série,...

En effet, Anna Fregonese a expliqué aux élèves qu'une musique, une conversation, une image peuvent être source d'inspiration et le métier de scénariste consiste à choisir parmi ces multitudes d'idées et d'en faire quelque chose (un film, une série, ...).

Après cette introduction, ce fut au tour des élèves de prendre la parole avec de nombreuses questions à l'attention de l'autrice concernant le parcours pour devenir scénariste, les modalités du métier, ses sources d'inspirations, ou encore ses différentes œuvres audiovisuelles. Les élèves étaient particulièrement curieux de connaître le parcours d'Anna Fregonese, qui leur a expliqué qu'elle n'avait pas eu un chemin classique et qu'elle était passée par beaucoup de portes avant d'arriver à celle de scénariste. Post-bac, elle a fait une école de commerce dans laquelle elle n'était pas épanouie. L'artiste a donc

Scénariste est un métier d'expérience. C'est un métier dans lequel on s'améliore tout le temps.

décidé de prendre une année pour faire ce qui lui plaisait vraiment dans la vie. Et à ce moment-là, il s'agissait du théâtre. Puis, elle n'a pas hésité à dire aux élèves qu'avec un peu de hasard et suite à une rencontre un peu inattendue, elle s'est mise à écrire pour un petit projet audiovisuel et a alors découvert son amour pour l'écriture de scénarios. Elle a donc suivi une formation au CEEA (Conservatoire européen d'écriture audiovisuelle) en 1 an, qui l'a menée vers le métier de scénariste. L'occasion pour l'autrice de rappeler qu'il n'y a pas de droit chemin, que l'on peut se tromper et se réorienter quel que soit son âge.

Les collégiens ont voulu en savoir plus sur les motivations de l'artiste pour devenir scénariste. Anna Fregonese a alors évoqué son amour depuis toujours pour les histoires. La scénariste a expliqué aux élèves avoir toujours eu besoin d'entendre et raconter des histoires et que cela a toujours fait partie de sa vie. Elle a d'ailleurs décrit les histoires comme une source de réconfort, mais aussi de réponses, raisons pour lesquelles elle eut également envie (voire besoin) d'en écrire.



Toujours dans un souci de transmettre son expérience, la scénariste a raconté aux élèves que souvent, l'écriture commence par de petites histoires. On écrit ce que l'on a en tête et on pose ses idées sur papier. Au départ, l'artiste écrivait des poèmes, des petites histoires pour se faire rire sans vraiment penser au scénario. Et c'est en commençant à écrire de petits scénarios pour des projets audiovisuels, qu'elle s'est réellement sentie à sa place et que son chemin a pris une toute autre tournure.

Toujours captivés par le parcours et le métier d'Anna Fregonese, les collégiens ont demandé quelle était la partie préférée de son travail. L'autrice a expliqué qu'il s'agissait du moment où l'idée germe dans la tête et qui provoque une forme d'excitation à l'imagination de cette création. Elle a raconté aux élèves que cette étape est cruciale dans le métier de scénariste, car il s'agit de l'impulsion qui, à partir de rien, ouvre la porte vers un nouveau monde. Elle n'a pas non plus hésité à revenir sur certaines contraintes auxquelles peuvent être soumis les scénaristes qui travaillent souvent pour d'autres personnes, des productions et des diffuseurs avec des demandes spécifiques.

Anna Fregonese a également précisé qu'il était possible d'abandonner l'écriture d'un scénario en cours de route. En effet, il arrive parfois de perdre le sens et l'envie d'écrire un projet, une idée, ou que certaines de ses œuvres ne soient jamais achetées par des productions ou des diffuseurs. C'est le risque du métier de scénariste dont l'œuvre doit être financée étape par étape pour ensuite être portée à l'écran. Il faut donc écrire sur plusieurs projets en même temps pour s'assurer un minimum de résultat.



Elle a ensuite expliqué aux élèves que scénariste est un métier d'expérience. Il s'apprend sur le terrain, en se mettant encore et encore à l'ouvrage.

Puis, les élèves laissèrent place à des questions beaucoup plus pratiques concernant le métier de scénariste. Premièrement, Anna Fregonese est revenue sur le fait que son métier est certes un métier solitaire lorsqu'il s'agit de la création pure et l'écriture d'un scénario, mais qu'au fond, c'est un métier d'équipe. Elle a expliqué qu'un scénario va ensuite se transformer en une toute autre matière (film, série, jeux

vidéo, ...) qui va engager beaucoup d'autres corps de métiers. Il s'agit donc d'une œuvre éminemment collective.

Ensuite, la question cruciale de la rémunération est survenue, une question toujours délicate à traiter lorsqu'on occupe le statut de scénariste. Anna Fregonese a expliqué que le calcul se fait plus sur une base annuelle que mensuelle. En effet, certains mois, les scénaristes peuvent ne rien percevoir, tandis que d'autres peuvent leur rapporter des montants considérables. Toujours très pédagogue, elle leur a expliqué que cela s'explique par le fait que



«Dès que j'ai eu connaissance du dispositif Un Artiste à l'École, je me suis manifestée pour y participer. Envie de revenir sur les traces de mon adolescence, aux prémices de ma vocation. Envie aussi et surtout de partager mon expérience et mon parcours avec des enfants, des jeunes gens en devenir, qui peut-être comme moi à l'époque, ont des rêves plein la tête, mais aussi des doutes, des peurs. J'ai envie de leur transmettre l'optimisme, le courage, la confiance. Il suffit parfois d'une rencontre pour oser sauter le pas. Ce serait une grande joie pour moi d'être cette rencontre-là.»

~ Anna Fregonese

Il n'y a pas de droit chemin, nous avons le droit de nous tromper.

les scénaristes ne sont pas des salariés et sont rémunérés en fonction de l'exploitation de leurs œuvres, détaillant de manière pédagogique le principe du droit d'auteur et de rémunération selon les diffusions, concluant sur la relative instabilité de la rémunération des auteurs inhérente à leur profession.

Enfin, l'artiste a conclu les deux rencontres par de précieux conseils aux jeunes, évoquant certaines qualités indispensables, dont la persévérance. L'autrice a expliqué l'importance de s'entraîner encore et encore, rappelant que le métier de scénariste est un métier dans lequel on s'améliore tout le temps. Elle est revenue sur le fait qu'elle-même écrit et réécrit encore en permanence.

Une rencontre entre deux générations qui a mobilisé les esprits sur un sujet, celui du métier de scénariste et qui s'est conclue par une très belle surprise pour l'artiste... En amont de la rencontre, les élèves avaient écrit de petits scénarios en s'inspirant des *Quatre Saisons* de Vivaldi, l'occasion pour Anna Fregonese de lire les œuvres des artistes en herbe, de prodiguer encore une fois ses conseils, et de repartir les bras pleins d'histoires.

▶ REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

L'œuvre



**Le scénario de la série
Les randonneuses**



**AUTEUR,
COMPOSITEUR ET
INTERPRÈTE**

Nino Vella

Lycée Europe-Robert Schuman
Cholet (49), le 6 février 2024



80 élèves
2^{nde}, 1^{ère},
Terminale STMG et
quelques élèves de
l'atelier musique



1 professeure de
management,
1 professeur de français
et 2 professeures
documentalistes

«Nous avons voulu participer pour montrer à nos élèves que vivre de sa passion, c'est possible même si on est né loin de la capitale...il faut seulement y croire, travailler régulièrement et se lancer. Un artiste, c'est une personne aux multiples facettes : un touche à tout. En découvrant le parcours de Nino, nos élèves comprendront peut-être la différence entre un artiste et un influenceur ! Être curieux, comprendre l'univers de la musique à partir de son témoignage. Revoir un élève fort sympathique !»

Mme J.V., professeure documentaliste



Des fois, dans la création, c'est bien de ne pas toujours avoir le temps de remettre les choses en question, parce que ça peut être infini la création d'une œuvre !

C'est un peu "comme à la maison" que l'auteur, compositeur et interprète Nino Vella, a poussé les portes de son ancien établissement, le lycée Europe Robert Schuman à Cholet (49) pour échanger avec les élèves. Un établissement dans lequel Un Artiste à l'École était déjà intervenu par le passé, dont les enseignants sont très mobilisés. Les questions ont été nombreuses et les oreilles attentives. Nino Vella a partagé ses souvenirs de lycéen avec son frère, aujourd'hui professeur d'histoire dans l'établissement, discuté de sa carrière et raconté aux jeunes les coulisses de l'industrie musicale, un milieu fascinant et fantasmé par beaucoup.

L'artiste, de retour aux sources, a pu revisiter les lieux de son adolescence, les couloirs, salles de classes et de musique qu'il a fréquentés il y a près de 15 ans. Des sensations, des odeurs et des émotions ont refait surface pour l'artiste qui a dit avoir l'impression d'avoir quitté les lieux il y a peu. Ce fut également l'occasion pour Nino Vella de prendre quelques photos et de les partager avec ses anciens camarades de lycée, avec lesquels il a gardé contact. Après un repas à la cantine et sous les murmures admiratifs des lycéens le reconnaissant, Nino Vella a pris place dans le CDI de l'établissement où l'échange avec les élèves s'est déroulé durant deux heures.

Nino Vella a introduit la rencontre par une consigne claire, adressée aux élèves assis en face de lui : «Ne m'appellez pas monsieur». Une fois la barrière baissée et les premières mains levées, les questions des élèves se sont enchaînées. Du parcours de l'artiste, en passant par ses sources d'inspiration jusqu'à sa pratique musicale en tant que pianiste, mais aussi compositeur et interprète, les élèves étaient curieux et extrêmement investis.

Nino Vella est d'abord revenu sur son parcours scolaire. Il a raconté aux élèves avoir été à leur place de 2007 à 2010, et être sorti du lycée avec un bac littéraire. Le jeune artiste a ensuite continué pendant deux ans ses études au Conservatoire de Cholet, sa ville natale, et dans lequel certains élèves suivent aujourd'hui des

cours de musique. Néanmoins, son amour pour la musique remonte à bien plus longtemps. Le pianiste a raconté avoir commencé l'éveil musical à 5/6 ans au Conservatoire de Cholet, avant d'entamer le solfège et la pratique du piano à l'âge de 7 ans. C'est donc après presque 15 ans de conservatoire et son diplôme d'études musicales et d'orchestration en poche que sa vie d'artiste a commencé à se dessiner.



Les élèves étaient curieux de connaître la suite du parcours de Nino Vella, après avoir obtenu son diplôme. Ce dernier a évoqué ses débuts qui, comme pour de nombreux artistes, n'ont pas été faciles, évoquant ses premiers cachets d'intermittent dans le domaine musical. De manière pédagogique, il a expliqué le fonctionnement de l'intermittence, précisant qu'il avait commencé avec quelques petits concerts au sein de son ancien groupe Babel, ainsi qu'en composant des musiques pour des petits spectacles et théâtres. Parallèlement, il diffusait ses œuvres sur des plateformes comme YouTube. Les débuts étaient difficiles, avec une visibilité limitée jusqu'à ce qu'une de ses œuvres connaisse un succès inattendu, changeant le cours de sa carrière. Nino a ensuite évoqué sa signature avec des labels majeurs dont Universal, son déménagement à Paris, et comment les rencontres, expériences et créations l'ont conduit sur le chemin de la réussite professionnelle.

Les élèves ont ensuite abordé la question du stress avant les concerts. L'artiste a avoué qu'il existe toujours un peu de stress avant chaque performance (surtout celles en solo), mais que ce niveau n'équivaudra jamais celui ressenti lors de son tout premier concert dans une salle de sa ville natale, Cholet, devant ses camarades de



classe du lycée. Il a confié aux lycéens que le stress en tant qu'artiste se travaillait. Il y a des automatismes qui se créent et des rituels qui permettent de monter sur scène beaucoup plus sereinement qu'à ses débuts.

Les lycéens ont ensuite questionné l'artiste sur ses sources d'inspiration. Nino Vella a évoqué les artistes qui l'ont inspiré dans sa pratique musicale ainsi que dans ses compositions et interprétations, citant des noms comme le groupe C2C, Skrillex pour la musique électronique, ou encore de grands classiques comme les Beatles qu'il a beaucoup écoutés avec ses parents durant son enfance. S'en est suivie la question sur l'artiste avec lequel Nino Vella a préféré travailler parmi ses nombreuses collaborations. Sans trop d'hésitation, l'artiste a confié avoir une préférence pour la chanteuse Yseult dont il est le pianiste officiel, et avec qui il a participé à plus de 80 concerts. Il a également avoué aux élèves qu'il aimerait beaucoup travailler pour des artistes comme Gazo, Soolking, Angèle ou encore Ninho (la grande idole de ce jeune public).

Un élève a alors demandé si Nino Vella préférerait composer pour lui ou pour les autres. L'artiste a raconté que comme dans beaucoup de pratiques artistiques et de métiers, tout est une question d'équilibre. Pendant longtemps, il a consacré son talent à composer pour d'autres, mais à un certain moment, il a ressenti le désir de s'investir dans des projets plus personnels, où il pourrait interpréter ses compositions sans qu'elles soient impactées par d'autres artistes. Cependant, cela n'altère en rien le plaisir qu'il

éprouve toujours à écrire et composer pour les autres. Cette quête d'équilibre a ensuite ouvert la voie à des questions plus intimes sur la vie "ordinaire" de l'artiste "extraordinaire", qui a évoqué son quotidien dans les studios, à bord de son bus en tournée, ses promenades matinales à Paris ou les moments avec ses amis autour d'une bière à la sortie du studio. Nino Vella a volontiers répondu aux questions, pour le plus grand bonheur des élèves.

Si t'as pas le "kif musical", tu peux être payé 5000 euros pour faire une chanson, tu ne seras pas épanoui.

Enfin, est arrivée la fameuse question «C'était comment avant, le lycée»? Des rires se sont répandus dans la salle et l'artiste a répondu que finalement, ça n'avait pas trop changé par rapport à son époque. Nino leur a même partagé ses anciens stratagèmes pour gagner du temps dans la file de la cantine. Il a également dit aux élèves qu'il gardait de très bons souvenirs de son passage dans l'établissement et a partagé en toute sincérité la mélancolie "post lycée" qu'il a pu ressentir à la fin de sa scolarité. Son mot d'ordre a donc été le suivant : «Profitez du lycée et de ces moments, ils sont précieux!».

Pour clôturer la rencontre et afin de répondre aux nombreuses demandes d'élèves, Nino Vella a réalisé en direct une création musicale. Il a demandé aux élèves un tempo et une tonalité (sol majeur). Puis, l'artiste a commencé à improviser sur son synthé, sous l'oreille attentive des élèves. Une fois la boucle au synthé enregistrée, il y a ajouté les basses. La "prod" dans le langage commun, a alors commencé à prendre forme, sous le regard émerveillé des lycéens. Un coup de guitare, des violons, des cuivres, Nino Vella est allé dans le détail. Quelques percussions et paramétrages sur l'ordinateur plus tard, la magie a pris place. Nino Vella a partagé sur les enceintes le son créé avant de finir sous les applaudissements des élèves. Une composition réalisée en moins de 10 minutes, mais qui résonnera pour longtemps dans les oreilles des élèves. Qui sait, la prochaine sonnerie de l'établissement ?

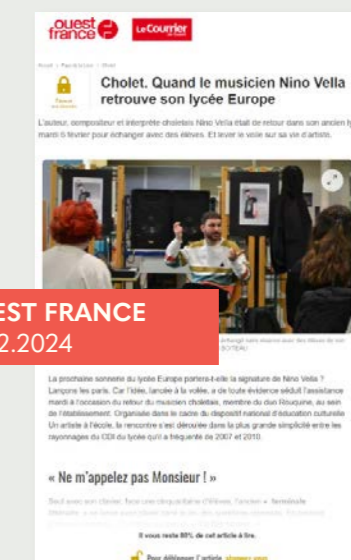
REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

L'œuvre



Répertoire musical de l'artiste notamment autour de son duo Rouquine

La presse en parle





**RÉALISATEUR, SCÉNARISTE
ET AUTEUR DE BD**

Arnaud Malherbe

Ensemble scolaire Bignon
Mortagne-au-Perche (61), le 8 février 2024



140 élèves
5^e, 4^e, 2nde, 1^{ère}
et Terminale



Je pense que réussir, c'est savoir maîtriser ses choix.



C'est avec un enthousiasme non feint que le scénariste, réalisateur et auteur de bandes dessinées Arnaud Malherbe a répondu à la demande de son ancien établissement, l'ensemble scolaire Bignon à Mortagne-au-Perche (61) de s'inscrire dans le cadre du dispositif Un Artiste à l'École et d'y revenir pour échanger avec les élèves. L'établissement a beaucoup compté pour l'auteur qui y a passé toute sa scolarité et qui, avec une émotion certaine, a pu y échanger avec 140 élèves de tous niveaux : une quarantaine d'élèves volontaires de 5ème et 4ème, ainsi qu'une centaine de lycéens de la Seconde à la Terminale.

La rencontre avait été scrupuleusement préparée en amont avec les enseignants qui avaient notamment fait visionner *Ogre*, le long métrage de l'auteur, à leurs élèves ainsi que fait découvrir sa BD *Belleville Story* ou encore sa dernière série *Rictus*. Ce fut l'occasion pour Arnaud Malherbe de partager avec eux son parcours, de discuter de son statut d'auteur et des particularités de ses différents métiers, et de revenir sur le processus de création d'une œuvre audiovisuelle.

Ce qui est intéressant, c'est de réfléchir à ce qu'est un parcours et ce que c'est de vivre sa vie.

Après une petite visite dans le village Mortagne-au-Perche, Arnaud Malherbe a revisité les lieux de son enfance, notamment l'ancien cinéma, aujourd'hui salle de conférence pour cette rencontre, dans lequel l'artiste a vu ses premiers films comme *L'empire contre-attaque* dans les années 80, ou encore les premiers *Indiana Jones* qui ont

bercé son adolescence et nourri sa créativité. Il a également poussé les portes de son ancien établissement pour une visite guidée aux côtés du directeur. Cette expérience lui a permis de se replonger dans de nombreux souvenirs, dans des lieux encore préservés du temps, où tables de ping-pong, babyfoots et salle d'arts plastiques n'ont pas bougé. Arnaud Malherbe a ensuite rencontré dans un premier temps les lycéens, suivis des collégiens volontaires, tous impatients de faire sa connaissance et de poser leurs nombreuses questions.

Arnaud Malherbe a amorcé la rencontre en évoquant son passé à Mortagne-au-Perche et est revenu sur son lien particulier avec l'école. Fils d'enseignants de l'ensemble scolaire Bignon, il y a réalisé toute sa scolarité, de la primaire jusqu'au bac. Il a également avoué avoir un attachement particulier non seulement à l'école, mais aussi à cette région, l'Orne, dans laquelle il a grandi et construit ses grandes amitiés. Revenant sur son parcours, l'artiste n'a pas eu peur d'employer les termes de « parcours chaotique » et « chemins sinueux » pour retracer son histoire. Il a expliqué aux élèves que son chemin, comme celui de nombreux autres artistes, relève d'une accumulation de choix, d'expériences, qui l'ont mené aux métiers de scénariste, réalisateur et auteur de BD. Après sa scolarité à Bignon, il hésitait entre flic et avocat, « probablement à cause de la fiction », nous a-t-il avoué. Il s'est alors dirigé vers des études de droit à Caen, qui ne l'ont pas passionné, avant de redécouvrir une ancienne envie : celle d'être journaliste. Après quelques années d'études de journalisme à Paris et une dizaine d'années passées au sein de rédactions comme Ouest France ou L'Express, Arnaud Malherbe a découvert qu'au fond, ce qu'il aimait, c'était raconter des histoires, et plus que ça : « de fausses histoires ». C'est suite à ces accumulations de choix, d'expériences et de rencontres que le déclic s'est fait. L'artiste a passé le concours de la FEMIS et a commencé à écrire ses premiers films et courts métrages, le menant plus tard sur le chemin du succès. Alors, son premier grand conseil aux jeunes – et qui est revenu régulièrement au cours



l'artiste a répondu : «oui absolument !». Il a alors expliqué aux élèves que les parcours possibles sont très différents et vont dépendre de nos désirs, mais aussi de notre manière de fonctionner. Il est possible de faire des écoles après le bac, tout comme plusieurs années après, comme ce fut le cas pour Arnaud Malherbe, voire même de se former "sur le tas". Il y a des écoles publiques, mais aussi privées. Le destin va également dépendre des rencontres et du réseau que chacun va se créer au cours de ses expériences (stages, assistantat sur des tournages, ...). Arnaud Malherbe a décrit cela comme des mécanismes qui se mettent en route, des histoires de vies qui se croisent et un peu de hasard. Néanmoins, l'artiste a insisté sur le fait qu'aujourd'hui, avec les moyens techniques, la création de films est accessible à tous. Un bon téléphone, de bons acteurs..., aujourd'hui, il n'y a pas d'excuse pour ne pas le faire. Le deuxième grand conseil de l'artiste fut alors le suivant : «Si tu veux faire un film, fais-le».

Il y a deux options dans la vie : soit la subir, soit la prendre en main.

Plusieurs questions ont également été posées concernant la "stabilité" du métier de scénariste. Et c'est en toute honnêteté que l'artiste a répondu qu'on ne peut jamais vraiment parler de stabilité dans ce métier. Arnaud Malherbe a alors expliqué aux élèves que le scénariste est lié à son désir certes, mais qu'il dépend également d'une industrie, ainsi que des autres acteurs comme les producteurs, réalisateurs, ... Il a raconté que la stabilité vit dans la manière de se battre pour faire vivre ses projets. Concernant le système de rémunération, cela dépend de l'artiste, car cela ne relève pas du système salarial classique : on parle d'intermittence

des échanges – a été le suivant : «Ne vous protégez pas de vos rêves et choisissez de ne pas subir votre vie.»

Les élèves ont vite pris le relais et posé de nombreuses questions. Toujours très pertinentes et nourries d'une certaine curiosité, les interrogations étaient variées, allant des aspects très concrets et pratiques du métier de scénariste ou réalisateur, à des questions plus abstraites, notamment sur ses sources d'inspirations, son rapport à ses œuvres, ...

Pour donner suite à cette entrée en matière, un élève a alors demandé s'il existait plusieurs chemins possibles pour mener aux métiers de la création audiovisuelle, ce à quoi

S'il y a une vérité en laquelle je crois, c'est l'idée de mouvement. La vie est faite de changements, de rencontres, d'opportunités, de défaites,...

du spectacle pour les réalisateurs, et des droits d'auteur. Arnaud Malherbe a alors expliqué que sa rémunération est différente selon ses casquettes, expliquant ainsi les subtilités de la rémunération en droits d'auteur, et le statut spécifique et mixte du réalisateur qui est un auteur et aussi un salarié intermittent.

Puis est venue la question des regrets et d'une arrivée peut-être trop tardive dans le monde du cinéma. Arnaud Malherbe a répondu avec beaucoup de bienveillance à l'égard des élèves, mais aussi de son parcours, que oui, parfois il se dit qu'il aurait dû commencer plus tôt. Cela renvoie à une petite frustration d'avoir loupé «l'âge de la créativité de la vingtaine», notamment pour les mises en scène ou l'écriture de scénarios. Mais en même temps, l'artiste n'a pas hésité à rassurer les élèves en leur expliquant qu'au fond, ses œuvres actuelles sont le fruit de sa vie d'avant et de ses expériences de journaliste. Il ne peut pas s'expliquer ou parler de lui sans revenir sur ce que ses nombreuses années de journalisme lui ont apporté, et la manière dont elles ont nourri son amour pour la fiction et ce besoin de raconter des histoires.

Sur la question de l'inspiration, Arnaud Malherbe a dit la phrase suivante : «Personne ne commence sur une page blanche». L'artiste a alors expliqué que l'inspiration se construit par et grâce à toutes les expériences que l'on a vécues, ce que l'on a vu, écrit, entendu,... Chaque histoire que l'on imagine est en réalité un morceau de vie et, d'une certaine manière, existe déjà. Elles sont le fruit de ce que nous avons déjà vécu.

Ce sur quoi il enchaîna avec son rapport à ses œuvres personnelles. «Est-ce que vos films préférés sont vos propres films ?», la réponse du scénariste et réalisateur fut rapide : «non, clairement pas». Bien qu'il y ait un attachement et une proximité affective avec ses œuvres, il a expliqué qu'il arrive que l'on ressente parfois une gêne, voire un rejet de ce que l'on a pu produire. Ses grandes œuvres favorites sont probablement





Si tu veux faire un film, fais-le !

les premiers grands films de fiction qu'il a vus petit, et qui ont nourri son monde intérieur et son amour pour les histoires.

Enfin, les échanges se sont terminés en beauté sur la question suivante : «Avez-vous un autre rêve ?». L'artiste a alors pris un moment de réflexion, a rigolé, réfléchi et s'est penché vers les élèves à l'oreille attentive, et curieux de connaître la réponse : «Mon rêve est d'arrêter de faire des films un jour et partir habiter dans une cabane dans les bois, faire du tir à l'arc et écrire des romans.»

Une rencontre passionnante et profondément humaine et dont les élèves sont sortis enchantés, avec un premier regard éclairé sur le monde du cinéma et la création audiovisuelle.



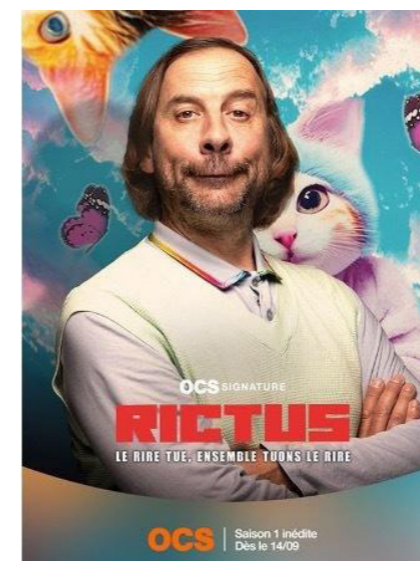
 **REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO**

Les œuvres

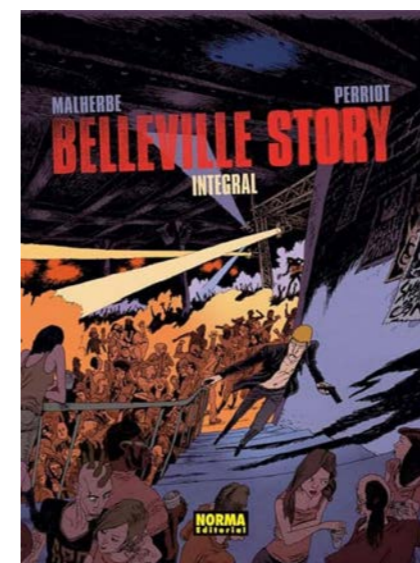
vues en classe



Ogre (long-métrage)



Rictus (série)



Belleville Story (BD)

La presse en parle

Le Perche

Le réalisateur Arnaud Malherbe revient dans son ancienne école de Mortagne-au-Perche

LE PERCHE
19.02.2024



Dans le cadre de la 12^e édition du dispositif d'éducation artistique et culturelle « Un artiste à l'école », Arnaud Malherbe était de retour jeudi 8 février 2024 dans l'ex-cité de son ancienne école de Mortagne-au-Perche.

« L'objectif du dispositif est de sensibiliser les jeunes aux métiers en lien avec la Culture et les médias, en rejoignant l'annonceur Louise Piel.

tendanceOUEST

Mortagne-au-Perche. Un réalisateur à la rencontre des collégiens et lycéens



Une journée qui sort de l'ordinaire. Une fois par an, on se retrouve avec des anciens élèves de l'école. C'est une tradition en place quelques années», présente Séver Lepoux, directeur de l'école scolaire Bignon à Mortagne-au-Perche, devant une centaine de lycéens installés dans la salle Jeanne d'Arc.

TENDANCE OUEST
09.02.2024



SCÉNARISTE

Thierry Gaudin

École primaire et Collège Robert Cellierier
Saint-Savinien (17), le 13 février 2024



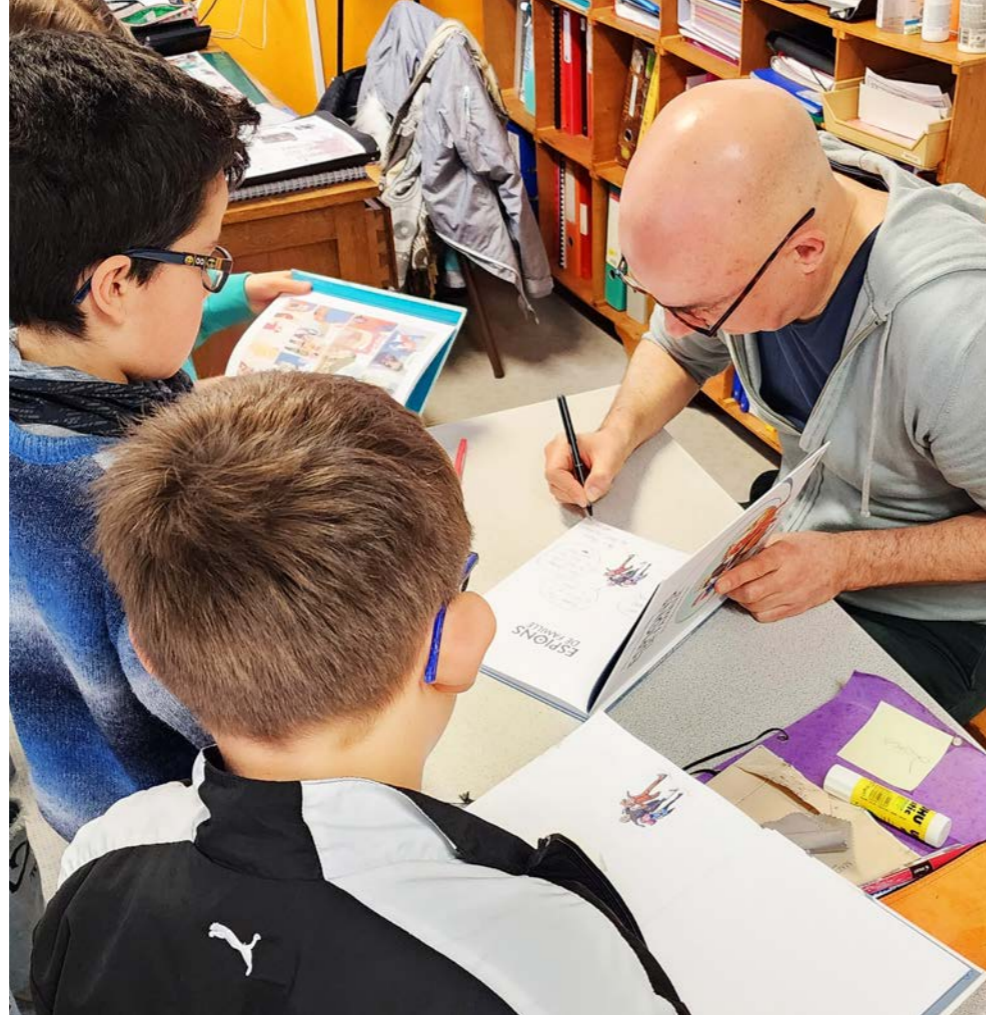
15 élèves, CM1
60 élèves
CM2, 6e
et Section IME



1 enseignante de CM1,
1 professeure
documentaliste,
1 professeur de CM2
et 1 professeure de
lettres

«Nous avons décidé de participer à cette rencontre car c'est une rencontre singulière. Ce n'est pas n'importe quel artiste que nous recevons au collège mais un ancien élève ! Et les élèves sont curieux de connaître le chemin de ce p'tit savinois qui est aujourd'hui un artiste aux multiples facettes !»

Mme R., professeure documentaliste



Ce qu'on est et ce qu'on fait, ce n'est pas la même chose : ce n'est pas parce que le premier jet n'est pas parfait que l'on est nul.

Le scénariste Thierry Gaudin était de retour dans son village d'enfance, Saint-Savinien en Charente-Maritime, à la rencontre des élèves de l'école primaire et du collège Cellerier, un ensemble scolaire, dans lequel l'auteur a effectué toute sa scolarité, il y a une trentaine d'années. C'est avec une certaine émotion qu'il a repassé les portes de ses anciens établissements pour venir échanger avec une quinzaine de CM1 le matin, et une soixantaine d'élèves l'après-midi, de niveau CM2 à 6e, ainsi qu'une classe en section IME. En amont, l'ensemble des élèves avaient studieusement préparé la rencontre avec leurs enseignants et ont eu l'occasion de se procurer et lire certaines BD de la série phare de l'artiste : *Espions de famille*. Thierry Gaudin a évoqué son parcours, discuté de son métier de scénariste, exposé la manière de concevoir un scénario, ainsi que tout le processus de création d'une BD, de l'idée en passant par sa mise en page jusqu'à sa diffusion.

avec cet humour qu'il ne lâchera pas de la rencontre. À peine arrivé, les mains des élèves ont commencé à se lever très rapidement, laissant place à une certaine impatience des élèves d'en savoir plus sur le scénariste. Les questions, pertinentes et intéressantes, allaient à la fois sur des terrains pratiques mais aussi plus subjectifs comme l'inspiration, ... «Connaissez-vous encore des professeurs à l'école ? Quel est votre livre préféré ?» Les CM1 étaient curieux d'en savoir plus sur l'auteur et les questions fusaient à toute vitesse.

Thierry Gaudin est d'abord revenu sur son enfance et son parcours de manière très pédagogique et toujours imagée. Il a notamment parlé de sa série de BD *Espions de famille* qui avait été lue par la plupart des élèves et dont certains sont déjà "fans". L'artiste leur a également montré des exemples de découpages de textes et scénarios de BD, ou encore des essais de dessins (personnages, décors,...), sous les exclamations admiratives des élèves.

La journée a commencé par un accueil chaleureux de l'établissement suivi d'une visite de l'école primaire aux côtés d'un ancien professeur de Thierry Gaudin, revenu spécialement pour l'occasion. Même 30 ans après, le scénariste a reconnu les couleurs des murs de son école, ainsi que la cour de récréation qui a survécu au passage du temps. Après une revisite des lieux, les couloirs et un coup d'œil au réfectoire et à la BCD, Thierry Gaudin s'est rendu dans la classe de CM1, pour y retrouver les élèves impatients de faire la rencontre de l'artiste. Le scénariste a fait "son entrée en scène" sous les bonjours et regards curieux des élèves, avec chacun une BD *Espions de famille* sur la table. «Très bonne lecture que vous avez là !», a introduit Thierry Gaudin

Cet échange fut un moment riche pour ces jeunes lecteurs, qui ont pu découvrir tout le processus d'écriture et de création d'une bande dessinée, les sources d'inspiration du scénariste et «pourquoi Leïla s'appelle Leïla ?». En résumé, la leçon à retenir pour cette matinée a été la suivante : tout le monde peut être artiste. Ça s'apprend et surtout, c'est possible ! Thierry Gaudin, soutenu par la professeure de CM1, est revenu sur l'importance de travailler et retravailler, écrire et réécrire qui constituent la clé du succès. Si nous avons des aspirations et des projets qui nous «mettent en joie», il faut y aller tout en étant conscient qu'on ne peut pas toujours tout réussir d'un coup, et quelle que soit la pratique, ça demande du travail.



La création d'une BD, ce n'est pas de la magie. C'est un processus.

J'ai mis 33 ans avant de me dire : pourquoi pas moi ?

Pour clôturer cette première partie de journée, les élèves étaient ravis de se faire dédicacer leur BD personnelle et sont repartis avec le sourire et l'envie de lire encore plus, et pourquoi pas écrire leur propre BD un jour...

Après un repas à la cantine aux côtés des enseignants, ce fut au tour des élèves de CM2, 6ème et des collégiens de la section IME d'échanger avec le scénariste. «La dernière fois que j'étais à votre place, c'était il y a 37 ans», a introduit Thierry Gaudin devant les jeunes élèves, pour la plupart en possession d'une BD *Espions de famille*. Avant les questions, le scénariste a entamé

directement la rencontre avec un message d'encouragement. «Pourquoi pas moi ?» était le maître mot de ce début d'échange. L'artiste a insisté sur le fait qu'il n'y a pas de génie, il y a de l'envie, de la persévérance et du travail. Et c'est tout cela, nous a expliqué Thierry Gaudin, qui permet de grandir, d'apprendre et de réussir dans l'art qu'on choisit de pratiquer.

L'auteur est également revenu sur son métier de scénariste et son parcours. Avec beaucoup de bienveillance et une petite pointe d'humour, Thierry Gaudin est remonté à son enfance et cette idée d'être artiste qui germait déjà. Il a expliqué qu'il s'était longtemps interdit de l'être et est donc parti travailler une dizaine d'années dans un établissement en Seine-Saint-Denis en tant que CPE. Un jour, il a eu la possibilité de travailler sur le projet ZAP Collège. C'est là qu'a commencé tout son processus de travail, de compréhension et d'affiliation des techniques



d'écriture et de scénarisation, qui le menèrent à ce qu'il est aujourd'hui. Comme pour les primaires, Thierry Gaudin a donc bien insisté sur le principe d'amélioration, de travail et d'acceptation des critiques afin de faire toujours mieux : «le prochain texte sera toujours meilleur que le précédent».

Il faut apprendre à travailler et retravailler, écrire et réécrire.

Ce fut ensuite au tour des élèves de prendre la parole et de poser toutes leurs questions. Les interrogations, très nombreuses, étaient diverses et perspicaces. Tout comme la rencontre durant la matinée, les sujets abordés allaient des aspects "pratiques" sur le processus et la création d'une BD, ou encore les sources d'inspirations de l'auteur, la création des personnages, à des questions plus intimes quant à la jeunesse de l'artiste, ses années passées dans l'école ou encore son rapport au métier de scénariste. Toujours dans un souci de sincérité envers le jeune public, l'artiste a partagé son

amour pour la BD depuis tout petit. Un amour qui l'a nourri et a construit sa culture littéraire et artistique pendant longtemps, expliquant son désir d'en écrire aujourd'hui et d'échanger avec de jeunes lecteurs. «J'ai écrit la BD que j'aurais aimé lire à votre âge». L'idée pour Thierry Gaudin est de ne jamais oublier l'enfant qu'il était. Il a expliqué aux élèves qu'il est son premier lecteur et qu'il y a tout le temps une part de «son enfant intérieur» qui l'accompagne dans ses projets artistiques.

Les élèves étaient aussi curieux de savoir pourquoi et comment avait émergé l'idée de la série de BD *Espions de famille*. L'artiste a alors expliqué qu'il s'agissait initialement d'une demande de Bayard Jeunesse de créer une histoire d'aventure pour les filles et les garçons. En parallèle, Thierry Gaudin avait envie d'écrire des histoires intergénérationnelles (un hommage caché à ses grands-parents), ainsi que des histoires d'amour d'adolescence compliquées, sur lesquelles il a partagé quelques anecdotes de son passé.

Suite à une question d'une élève sur "le syndrome de la page blanche", l'artiste a expliqué être plutôt atteint du syndrome inverse : il a trop d'envies et trop de choses à



«J'ai longtemps cru que les scénaristes et les artistes en général appartenait à un monde "d'heureux élus" dont je n'imaginai pas faire partie un jour. J'ai mis longtemps à comprendre que c'était un métier et que cela s'apprenait. J'aurais aimé qu'on me le dise plus tôt... à l'école notamment. Témoigner de mon parcours dans mon ancien collège est un moyen de transmettre cette expérience et, qui sait, d'ouvrir le champ des possibles à de futur.e.s artistes.»

~ Thierry Gaudin

Si je suis là, c'est pour vous montrer que tout est possible.

raconter, en profitant pour enchaîner sur la question de l'inspiration. L'inspiration, a-t-il dit, vient souvent de nos références, des films que l'on voit, des livres que l'on lit, ... Nous n'inventons rien, nous transformons seulement nos référentiels pour en faire des histoires. Et comme en primaire, les questions d'inspiration concernant *Espions de Famille* sont revenues en nombre : Pourquoi tel ou tel prénom ? Pourquoi tel ou tel décor ? Les élèves, ayant pour la plupart lu un ou plusieurs tomes de la série, étaient très curieux de connaître les coulisses de cette aventure dans laquelle ils ont pu se plonger, aux côtés de Leïla et Alex. Enfin et pour clôturer cet échange

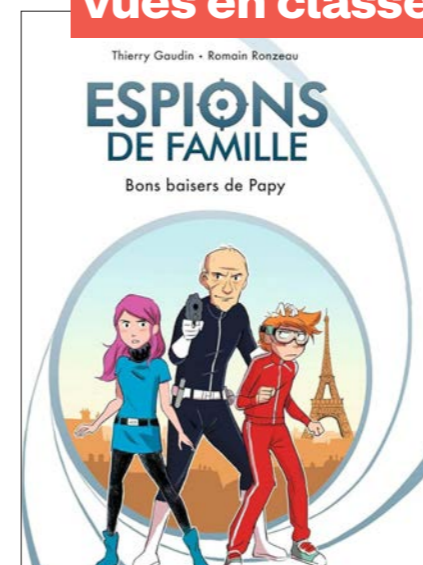
passionnant, un élève a posé la question suivante : «Si vous n'aviez pas été scénariste, qu'auriez-vous fait ?». Ce à quoi l'auteur a répondu : «Je pense que j'aurais été très malheureux, car je suis en train de réaliser mon rêve : écrire et concevoir des BD, parler devant vous !» Comme l'a exposé l'artiste plusieurs fois au cours de la journée, c'est la fête d'être ici, dans son ancien établissement, pour parler de ses œuvres, et échanger avec ce jeune public.

Toujours très généreux, Thierry Gaudin a terminé cette journée par une session de dédicaces auprès des 60 élèves, tous enchantés par la rencontre.

REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

Les œuvres

vues en classe



BD, *Espions de famille*



BD, *Les enfants de l'arbre*

La presse en parle



FRANCE BLEU
15.02.2024



L'ANGÉRIEN
15.02.2024



SUD OUEST
15.02.2024



**AUTEUR,
DOCUMENTARISTE**

Patrick Rotman

Lycée Gustave Monod
Enghien-les-Bains (95), le 29 février 2024



250 élèves
1^{ère}, Terminale et BTS



9 professeurs
lettres, philosophie,
histoire-géographie,
espagnol et documentalistes

«Lorsque nous avons été contactés par l'association Un Artiste à l'École, nous avons tout de suite été très enthousiasmés par le projet. Faire revenir au lycée un ancien élève devenu historien, scénariste et documentariste, le temps d'une rencontre, est une opportunité unique pour les enseignants comme pour les étudiants. Tout au long de la préparation de cette rencontre, nous sommes particulièrement bien accompagnés par les membres de l'association et pouvons alors faire de cette visite un véritable événement, un temps fort dans la vie de notre établissement»

Lycée Gustave Monod



Le scénariste, historien, documentariste, auteur et réalisateur Patrick Rotman était de retour dans son ancien établissement scolaire, le lycée Gustave Monod à Enghien-les-bains. C'est avec beaucoup d'émotion que l'artiste a repassé les portes de l'établissement pour venir échanger avec 250 lycéens qui avaient studieusement préparé la rencontre avec leurs enseignants. Patrick Rotman a évoqué avec eux son parcours, son métier et ses multiples casquettes, et exposé la manière de concevoir un documentaire historique et tout le processus de création d'une œuvre audiovisuelle. Ce fut également l'occasion pour Patrick Rotman de revisiter son ancien établissement, qui n'a, selon ses dires, finalement pas tant changé en un demi-siècle, a-t-il noté, ému de retrouver avec précision ses souvenirs d'adolescent.

effet, l'artiste avait initialement pour projet de faire de la recherche et de l'enseignement. Finalement et suite à l'écriture de ces fameuses mémoires, il a commencé à écrire d'autres livres d'enquêtes historiques. Il a alors fait un saut dans l'enfance et a raconté être passionné par l'histoire et également de cinéma depuis petit. Il a expliqué aux élèves avoir eu l'envie de transformer «les mots de l'histoire» en images en combinant ses deux amours. La suite de ce chemin artistique fut la réalisation de son premier film *La guerre sans nom* aux côtés de Nicolas Tavernier, qui a également eu beaucoup de succès. Patrick Rotman a alors décidé de passer d'avantage de temps sur des projets de réalisation et réalisera un grand nombre d'œuvres : documentaires et fictions historiques (une trentaine), romans, scénarios, réalisations,... devenant un artiste aux multiples casquettes.



Un documentaire d'histoire n'est pas une suite chronologique de dates : le documentaire doit donner du sens à des événements passés et cela demande une grande rigueur.

Patrick Rotman a commencé la rencontre en revenant sur son parcours. L'historien, auteur, scénariste et documentariste est très rapidement revenu sur cette sensation étrange d'être de retour dans son ancien lycée, devant les élèves d'aujourd'hui, «un demi-siècle» après en être sorti diplômé d'un bac littéraire. Après être revenu sur sa scolarité passée dans l'établissement à Enghien-les-Bains, il a évoqué ses études à Paris, où il a suivi une licence d'histoire, avant de passer une maîtrise et un doctorat. Comme tout jeune homme de son âge à l'époque («parlez-moi fort, depuis je n'entends plus grand-chose» a-t-il plaisanté en faisant référence à son âge), Patrick Rotman est ensuite parti effectuer son service militaire, dans les commandos, avant de rencontrer sa première grande opportunité professionnelle : écrire les mémoires de Leopold Tretter, ancien chef de l'orchestre rouge (réseau d'espionnage durant la Seconde Guerre mondiale). L'artiste a donc passé deux ans à réaliser cette œuvre, qui rencontra un large succès et contribua fortement au lancement de sa carrière.

Le travail d'historien documentariste requiert de la chance, beaucoup de recherches, du temps et de la persévérance.

Patrick Rotman a saisi l'anecdote pour rappeler aux élèves qu'il est possible de se réorienter, changer d'avis, essayer et se tromper. En

Les premières questions des élèves ont beaucoup porté sur la guerre d'Algérie (au programme du lycée). Concernant les archives et le travail de recherche des historiens, plusieurs élèves se sont interrogés sur la difficulté d'accès aux archives. Il n'est en effet pas toujours simple d'avoir accès aux informations et aux images, mais c'est ce qui rend le travail d'autant plus intéressant et excitant, a expliqué Patrick Rotman. Il est alors revenu sur ses découvertes incroyables d'images d'archives uniques de la guerre d'Algérie retrouvées sur de vieilles bobines dans

les archives historiques. Pour les films et la création audiovisuelle, par exemple, l'auteur a expliqué qu'il faut toujours multiplier les sources et les archives utilisées. Ce processus de recherche prend des mois et des mois et ressemble farouchement à une «chasse au trésor passionnante» nous a confié l'artiste. Patrick Rotman a également précisé qu'il arrive parfois que de nouvelles images d'archives apparaissent même pendant les montages finaux. Que ce soit à la bibliothèque, aux Archives Nationales, privées ou publiques ou via des articles, la recherche d'images est omniprésente et doit mobiliser tous les moyens disponibles. Pour conclure sur cette partie, l'artiste a partagé avec les élèves les ingrédients de la recette pour des recherches historiques réussies : du temps, de la persévérance et un peu de chance.

Vous verrez : votre vie professionnelle future sera faite de volontés, de désirs, de hasards et de chances.

Est ensuite venue la question concernant le choix de titrer le documentaire *L'ennemi intime* (visionné par les élèves en amont). Patrick Rotman a expliqué aux élèves que ce choix était principalement motivé par le désir de raconter l'engrenage de la violence et de comprendre comment de jeunes gens ont plongé dans le brasier de la guerre d'Algérie, commettant des actes réprouvés par la morale. Le titre possède en réalité deux sens : souligner la responsabilité de la France dans cette guerre, et évoquer la banalisation du mal, montrant que n'importe quel citoyen peut commettre des actes atroces lorsque la guerre fait tomber toutes les barrières morales. Un sujet également

abordé en cours par les lycéens en vue de la préparation du Bac.

Interrogé sur des rencontres marquantes lors de la réalisation du reportage, l'artiste a répondu avec émotion. Chaque rencontre avec des personnes ayant vécu ces événements historiques était un moment d'émotion intense, d'intimité profonde et parfois de larmes. Patrick Rotman a évoqué notamment une rencontre poignante qu'il a faite avec un couple déporté durant la Seconde Guerre mondiale. Séparés dans les camps, au cœur de l'horreur, ce couple a confié à l'artiste le récit de leurs retrouvailles à la fin de la guerre, à l'hôtel Lutetia dans le 7^e arrondissement parisien. Il a aussi évoqué sa longue rencontre avec un tortionnaire de la guerre d'Algérie, alors qu'il cherchait à comprendre "le mal" et les raisons qui mènent l'humain à de tels actes. L'expérience était selon ses mots, étonnante, surprenante et déroutante, lui laissant des souvenirs extrêmement forts qui étaient palpables à travers les mots de l'historien.

Des élèves ont également interrogé l'auteur sur la nécessité de prendre une certaine distance en tant qu'historien avec ces témoignages. Patrick Rotman a alors souligné la schizophrénie de ce métier, qui oscille entre la volonté de capturer l'image authentique et la nécessité d'avoir des interactions émotionnelles, reconnaissant que ce métier implique une part d'intimité et d'émotion importante. La difficulté réside, selon lui, dans la capacité à faire la part des choses entre la recherche historique de qualité et l'aspect humain. Il a évoqué ses limites, soulignant qu'il ne devait jamais dépasser les barrières de la morale lors de ses recherches et interviews.

Quant aux grandes difficultés du documentariste, l'artiste a souligné qu'elles sont présentes à toutes les étapes du processus. La précision et la rigueur sont essentielles pour ne pas trahir la réalité, a-t-il expliqué aux élèves. Le processus de



Mon objectif est de donner aux gens l'envie de se renseigner davantage après la visualisation d'un film historique.

réalisation d'un documentaire implique des mois de travail sur le sujet, la lecture de centaines, voire de milliers de pages, et la traduction de ces connaissances en film. Une fois la trame établie avec les archives, le réalisateur documentariste visualise la trame de l'histoire et ce qu'elle pourrait être en images. Puis, il passe à la phase de montage, qui demande une grande précision et de nombreux ajustements. L'artiste a alors rassuré les élèves : il ne fait pas tout cela seul. Il s'agit en réalité d'un travail d'une petite équipe qu'il dirige. Il collabore notamment avec une documentariste depuis

25 ans pour les recherches, un monteur pour la partie technique, un musicien pour la composition musicale et des techniciens en cas de besoin pour les effets spéciaux. Mais s'il y a un mot d'ordre à retenir selon Patrick Rotman c'est «la rigueur».

Ce fut un échange riche et passionnant, dont les élèves sont sortis enchantés et avec un nouveau regard sur l'histoire, et la manière de l'approcher, ainsi que sur le secteur de l'audiovisuel et de ces métiers passionnants que sont ceux de documentariste et d'auteur réalisateur.



L'ennemi intime



Été 44, la libération



La tragédie des brigades internationales sur la guerre d'Espagne

Les œuvres

«J'ai toujours pensé qu'il était bon que les établissements scolaires s'ouvrent à des intervenants extérieurs. A chaque fois qu'on me l'a demandé dans le cadre d'expériences pédagogiques, j'ai accepté avec plaisir. Revenir au lycée d'Enghien, c'est pour moi, dans un travelling-arrière de plusieurs décennies, replonger dans les années de jeunesse, celles de l'apprentissage et de l'insouciance, des copains et des profs marquants dont on se souvient toute sa vie.»

~ Patrick Rotman

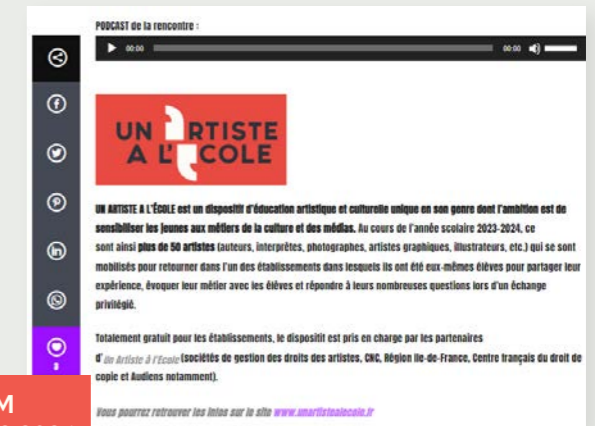
vues en classe



L'ennemi intime, violence dans la guerre d'Algérie

REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

La presse en parle



IDFM
01.03.2024



LE PARISIEN
01.03.2024

Collège
Charles Péguy

SCÉNARISTE
CÉSAR 2023 DU MEILLEUR
SCÉNARIO ORIGINAL

Naïla Guiguet

Collège Charles Péguy
Verneuil-l'Étang (77), le 5 mars 2024

CÉSAR 2023
Un César à l'École



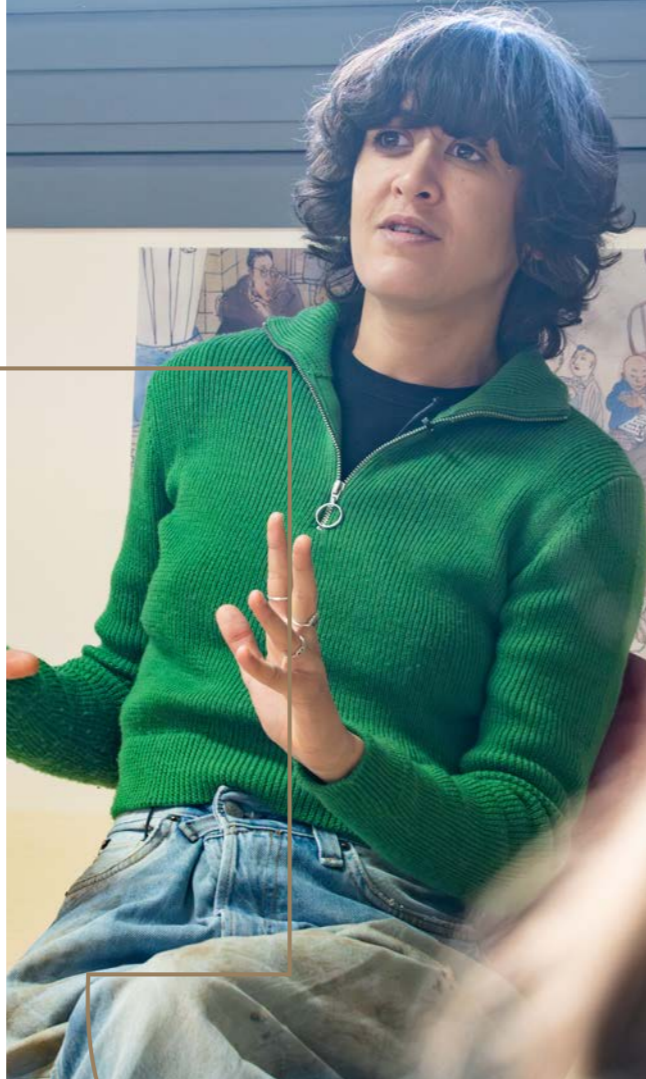
60 élèves
3^{ème}



1 professeur de mathématiques,
1 professeur de physique-chimie,
2 professeures de français et 1
professeure documentaliste

«La venue de Naïla Guiguet dans notre établissement est un projet de transmission des plus enthousiasmants. Ce partage permettra sans doute à nos actuels élèves de faire évoluer leur vision du cinéma, de l'art en général, et d'ouvrir pour certains des possibles pour leur propre avenir. Ayant connu Naïla comme élève, je suis heureuse de la voir revenir au collège en femme talentueuse césarisée, passeuse de son expérience et de son savoir dans le cadre de cet évènement éducatif et artistique unique.»

Mme S., professeure documentaliste



Comme j'avais l'impression qu'il ne se passait pas grand-chose dans ma vie ici, il y avait une envie d'évasion. J'avais envie de faire rêver les gens.

Naïla Guiguet, scénariste et DJ, est retournée avec un enthousiasme palpable dans son ancien collège de Verneuil-l'Étang en Seine-et-Marne, le collègue Charles Péguy. Dès la sortie du RER, une vague de souvenirs a submergé l'artiste et Naïla Guiguet a décidé de faire un détour pour revoir la maison de son adolescence, reparcourant ainsi par la suite le trajet exact qu'elle faisait à l'époque.

Sportive et plutôt bonne élève, Naïla Guiguet garde un bon souvenir de son passage au collège, même si elle a rapidement avoué s'être beaucoup, beaucoup, ennuyée à Verneuil-l'Étang. Elle a souligné que c'est aussi une des raisons qui l'ont poussée à participer au dispositif et à revenir sur les lieux de son adolescence, pour expliquer qu'il est possible de s'ouvrir au-delà de cette banlieue «où il ne se passe pas grand-chose», mais aussi pour finalement se réconcilier avec ce sentiment car – a-t-elle insisté – c'est aussi ce qui l'a poussée à développer une passion pour les histoires, fréquentant alors assidûment les salles de cinéma pour assouvir son besoin d'évasion. C'est ensuite en fin de 3e que Naïla Guiguet a découvert par hasard, en bas d'une fiche d'orientation qu'on lui avait demandé de remplir, l'option cinéma-audiovisuel. Elle a ensuite poursuivi ses études au lycée de Chelles, où son intérêt pour le cinéma s'est consolidé avant de la conduire à intégrer La Fémis.

Durant deux heures, les élèves ont posé leurs questions à Naïla Guiguet, avides de ses précieux conseils en matière d'orientation mais aussi curieux de découvrir les coulisses du métier de scénariste, ainsi que ses projets.

Naïla Guiguet a commencé à travailler dans une société de production, en stage d'abord, puis en tant que chargée de développement (un poste qui permet de suivre les projets de films depuis l'écriture du scénario). C'est suite à une expérience délicate avec «un réalisateur d'une

cinquantaine d'années» qui ne lui faisait pas confiance – question d'âge et de genre, a-t-elle supposé – et qui a demandé son CV qu'elle s'est décidée à s'inscrire à La Fémis. Initialement attirée par la réalisation, c'est grâce à la recommandation d'une connaissance de l'époque qu'elle a choisi de passer le concours de La Fémis en scénario, car supposé moins compétitif à l'entrée. Elle y trouvera sa voie. Elle a alors décrit aux collégiens le cursus comme très complet mais aussi particulièrement utile humainement : c'est là-bas que commence à se créer le réseau et c'est aussi un lieu de rencontre entre auteurs ; elle y a finalement rencontré des personnes avec lesquelles elle avait envie d'écrire ou qui voulaient écrire avec elle, donnant naissance à de futures collaborations.

Dans le cinéma, ce ne sont pas des métiers où on compte ses heures.

Les élèves ont été aussi très curieux de ses inspirations et de la façon dont elle travaille. Naïla Guiguet a pris le temps de leur décrire ses propres processus de création, tout en précisant que chacun fonctionne différemment. Elle, par exemple, prend beaucoup de notes et ne s'interdit jamais lorsqu'elle a une idée d'interrompre ce qu'elle est en train de faire pour la noter, voire la développer. Elle a cité l'exemple d'une après-midi de collaboration avec Louis Garel, sur *L'Innocent*, lors de laquelle leur discussion lui a inspiré une idée pour un projet personnel. Un projet peut en nourrir un autre ! Elle a également précisé que pour elle, le plus dur ce n'est finalement pas d'avoir des idées, mais de se dire qu'elles peuvent valoir le coup d'y travailler !



En général quand on fait un film il y a un message qu'on veut faire passer au monde qui vient le voir.

Pédagogue, Naïla Guiguet a d'ailleurs profité de la discussion autour des procédés d'écriture et des inspirations pour aborder avec les élèves les différentes manières de travailler d'un scénariste : en écriture seul, en co-écriture, en atelier (principalement pour la télévision, milieu qu'elle reconnaît peu connaître) ou en consultation (en intervenant de manière plus ou moins ponctuelle sur le scénario d'un autre). A chaque explication Naïla Guiguet a essayé de joindre des exemples plus concrets, notamment en s'appuyant sur le film *L'Innocent*, pour lequel elle a reçu le César 2023 du Meilleur Scénario Original et qu'elle sait que les élèves ont eu la chance de découvrir en salle dans le cadre du dispositif, avant sa venue.

Enfin, au détour d'une question d'un élève qui se demandait qui était crédité quand on parle d'un "film de" Untel, Naïla Guiguet en a profité pour parler du réalisateur et aborder avec les jeunes les différents

métiers impliqués dans la création d'un film, soulignant qu'il y a énormément de métiers techniques, des métiers de l'ombre que l'on connaît moins mais qui sont essentiels à la fabrication d'un film, citant notamment les chefs opérateurs, les cadreurs, les électros, ingénieurs son, les monteurs, etc.

Enfin, au détour d'une question d'un élève qui se demandait qui était crédité quand on parle d'un "film de" Untel, Naïla Guiguet en a profité pour parler du réalisateur et aborder avec les jeunes les différents métiers impliqués dans la création d'un film, soulignant qu'il y a énormément de métiers techniques, des métiers de l'ombre que l'on connaît moins mais qui sont essentiels à la fabrication d'un film, citant notamment les chefs opérateurs, les cadreurs, les électros, ingénieurs son, les monteurs, etc.

Enfin, au détour d'une question d'un élève qui se demandait qui était crédité quand on parle d'un "film de" Untel, Naïla Guiguet en a profité pour parler du réalisateur et aborder avec les jeunes les différents

«Je trouve important d'apporter mon témoignage et de parler de mon parcours à des jeunes qui pour la plupart pensent le milieu du cinéma inaccessible. Je viens de ce village. Personne de ma famille ne travaillait dans le cinéma et pourtant j'ai réussi à en faire mon métier. Je pourrais peut-être donner envie à certains.»

~ Naïla Guiguet



L'œuvre

vue en salle

IRRÉSISTIBLE HILARANT
JUBILATOIRE JOUISSIF RÉJOUISSANT



ROSCHDY ZÉM ANOUK GRINBERG NOÉMIE MERLANT LOUIS GARREL
L'INNOCENT
UN FILM DE LOUIS GARREL

L'innocent

La presse en parle



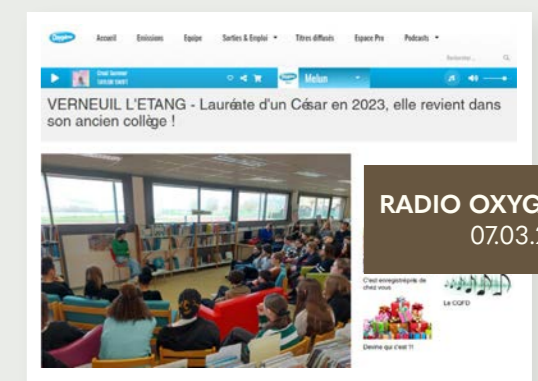
LE PAYS BRIARD
18.03.2024



BFM
07.03.2024



LE PARISIEN
06.03.2024



RADIO OXYGÈNE
07.03.2024



**SCÉNARISTE ET
SHOWRUNNER**

Anne Landois

Collège Émile Zola
Igny (91), le 7 mars 2024



60 élèves
4^{ème} et 3^{ème}



1 professeur
d'histoire-géographie
et 2 professeurs de
français



La scénariste et showrunner Anne Landois était de retour dans son ancien collège, Emile Zola à Igny dans l'Essonne, pour y rencontrer les élèves et évoquer avec eux son métier et son parcours. Ayant grandi dans cette petite ville d'Île-de-France, l'artiste a passé toute sa scolarité de collégienne au sein de l'établissement, de la 6ème à la 3ème. C'est donc avec une certaine émotion qu'elle y est revenue pour venir échanger avec une soixantaine d'élèves de niveau 4ème et 3ème. En amont de la rencontre, les élèves s'étaient préparés et familiarisés avec l'univers de l'autrice, visionnant la série *La Promesse* et étudiant le scénario fourni par l'association avec leurs enseignants. Anne Landois a évoqué avec les jeunes son parcours, discuté de son métier de scénariste, exposé la manière de concevoir un scénario, ainsi que tout le processus de création d'une série, de l'idée à sa diffusion, en passant par sa réalisation.

C'est sous le soleil qu'Anne Landois a commencé cette journée spéciale par une visite du collège. Malgré les constructions qui l'entourent désormais et les nouveaux coups de peinture sur les murs, les lieux lui sont encore très familiers. Après avoir parcouru les couloirs de son enfance et un repas au self, «comme au bon vieux temps», l'artiste est allée à la rencontre des élèves de 4ème et de 3ème, curieux d'en connaître plus sur l'ancienne élève, et sur sa série *La Promesse* qui a rencontré un grand succès auprès des jeunes si l'on en croit leur enthousiasme à l'interroger.

«C'est votre moment à vous, je suis là pour répondre à vos questions», a commencé Anne Landois. «Qui connaît bien le métier de scénariste ?» a-t-elle demandé en guise de préambule. Peu de mains se sont levées et ça tombe bien ; Anne Landois était justement venue pour présenter son métier partant d'une évidence : «aujourd'hui tout le monde regarde des séries, vous êtes vous-mêmes de gros consommateurs de séries». Elle a alors expliqué aux collégiens que le métier de scénariste est la première petite pierre d'un édifice beaucoup plus large, puis présenté le scénario comme un objet qui sert à fabriquer un film ou une série,

mais qui n'a pas vocation à rester un objet, car il s'agit d'une étape dans le processus de création d'une œuvre audiovisuelle. Et c'est pour cela que c'est un métier passionnant «mais pas simple» s'est confiée la scénariste, et qui mérite d'être valorisé auprès du public et notamment auprès de la jeune génération et des futurs artistes.

Suite à de nombreuses questions d'élèves concernant son parcours, Anne Landois a fait un petit retour en arrière. Elle a raconté avoir grandi à Igny où elle a fait toute sa scolarité de la primaire au collège (il y a une quarantaine d'années maintenant). Et dès la 3ème, sans vraiment trop savoir pourquoi, elle avait déjà envie de devenir scénariste. Elle se souvient aimer raconter des histoires, avec une imagination nourrie par de nombreux films et œuvres audiovisuelles qu'elle voyait à la télé, notamment du genre policier. Scénariste était donc le métier rêvé pour cette petite fille déjà plongée dans cet univers, sans avoir par ailleurs de contact dans ce milieu. «Je parlais de zéro». C'est avec honnêteté qu'elle a dit aux élèves ne pas savoir à l'époque s'il s'agissait d'un vrai métier ou d'un «don du ciel». Mais elle a vite rassuré les élèves en leur expliquant que le talent n'est pas quelque chose d'inné. Il se travaille et va se chercher. Cette idée de devenir scénariste l'a suivie jusqu'en terminale, et elle a donc décidé de s'inscrire à l'université pour apprendre l'écriture et ses techniques. C'est à ce moment de sa vie qu'elle a fait la rencontre d'un enseignant en technique d'écriture de scénarios, qui l'a formée de A à Z, et surtout, qui lui a donné envie de croire en elle et en son rêve de devenir scénariste.

On ne naît pas avec du talent. Le talent se travaille, il va se chercher.

«Mais alors, que se passe-t-il après la fac?», l'ont interrogée les élèves ... La scénariste a raconté que c'était à la fin de ses études qu'elle a commencé à écrire des fictions pour M6 sur

C'est parce que la série est devenue un art, qu'on a commencé à s'intéresser aux scénaristes et au métier d'écriture.



Le métier de scénariste est la première petite pierre d'un édifice beaucoup plus large.

des formats de films de 90 minutes. Et puis peu à peu, avec les années 2000 et l'arrivée massive des séries américaines, le format série a vraiment pris le dessus dans le paysage audiovisuel français, un milieu qui l'a vite captivée et passionnée, au point d'en faire son métier.

C'est de manière pédagogue et toujours dans un échange réciproque que la rencontre s'est poursuivie. Anne Landois n'a pas hésité pas à solliciter les élèves pour interagir avec eux sur les sujets qu'elle a abordés, les questionnant sur leur niveau de connaissances liées à l'écriture, le milieu audiovisuel, la fabrication des oeuvres et leur perception de sa série *La Promesse* qu'ils avaient visionnée. Les collégiens n'ont eu aucun mal à répondre et ont même soulevé des points très pertinents. L'artiste est donc revenue sur une partie plus théorique comme sur les termes scénographiques propres à la série, les mécanismes de "manipulation des téléspectateurs" ou encore les techniques de narration dans les séries "policières", ... Pour illustrer cette partie plus théorique, la scénariste a utilisé sa série *La Promesse*, et avait apporté beaucoup d'éléments d'illustration, des plans de travail et éléments de production, renforçant encore l'engagement des élèves.

Sont ensuite venues les questions plus subjectives, tournées sur les inspirations de la scénariste. Pourquoi écrire sur des sujets comme l'enlèvement ? Pourquoi raconter des enquêtes policières et judiciaires ? Anne Landois est revenue sur les figures, élèves et camarades de classe de son collègue qui l'ont marquée et l'ont inspirée pour ses séries. L'artiste n'a pas hésité à confier son émotion de revenir sur les bancs de son collège, qui l'ont beaucoup inspirée et dont on retrouve quelques clins d'œil dans ses œuvres. Pour continuer sur les sources d'inspiration, elle a raconté aux élèves qu'être scénariste, c'est avoir sans cesse «les écouteilles ouvertes». C'est se nourrir constamment de ce qui nous entoure pour le retranscrire en histoires, à travers des mots. C'est aussi sortir, explorer, rencontrer et discuter avec des personnes qui vont nous nourrir d'histoires, de conseils et faire fleurir notre imagination. La scénariste a raconté qu'elle était (et continue toujours d'être) en contact avec des policiers, gendarmes, procureurs et acteurs de la justice pour l'accompagner dans son écriture notamment sur les enquêtes criminelles et policières. «Pour moi, l'imagination ne pourra jamais venir assise dans ma chambre, j'ai besoin de bouger, d'aller à la rencontre d'histoires».

«Combien de temps ai-je mis pour écrire les 6 épisodes de la série *La promesse* à votre avis ?» a demandé Anne Landois. «3 semaines», «6 mois», «1 an», les réponses ont fusé et la consternation fut grande quand l'artiste a expliqué aux élèves qu'elle avait mis deux ans à écrire la série. Elle est alors revenue sur tout le processus d'écriture d'une série et les étapes à traverser. De l'écriture du pitch pour vendre son scénario à une chaîne de télévision, en passant par toute la phase de recherche des éléments de la série, la création des personnages et de l'intrigue jusqu'à l'écriture du scénario final, l'artiste a déroulé le fil conducteur d'un scénario et par extension, du quotidien d'un scénariste.

L'échange s'est conclu sous un tonnerre d'applaudissements des élèves conquis par cette rencontre aussi riche qu'inspirante, et ce fut même l'occasion pour certains de se faire dédicacer un petit mot par la scénariste.

REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

L'œuvre

vue en classe



**La série *La Promesse*
(affiche, série et scénario)**

La presse en parle

actuEssonne

« On s'inspire de ce que l'on vit », cette scénariste revient dans son ancien collège de l'Essonne

La scénariste Anne Landois est venue échanger avec des élèves du collège Emile Zola, à Igny, dans le cadre du dispositif « Un artiste à l'école », ce jeudi 7 mars 2024.



ACTU ESSONNE
08.03.2024

La scénariste Anne Landois est venue échanger avec des élèves du collège Emile Zola, à Igny, dans le cadre du dispositif « Un artiste à l'école », ce jeudi 7 mars 2024. (©Collège Bonnavent - Actu Essonne)

Par Coline Bernabé



COMÉDIENNE

Marie Dompnier

Collège international Victor Hugo
Colomiers (31), le 11 mars 2024



130 élèves
4^{ème} et 3^{ème}



1 professeure
documentaliste,
1 professeure de
technologie, 1 professeure
d'histoire-géographie
et 1 professeure d'anglais



Pour faire les choses qui nous plaisent et vivre nos rêves, il ne faut jamais lâcher.



C'est avec beaucoup d'émotion que la comédienne et autrice Marie Dompnier a poussé les portes de son ancien établissement, le collège Victor Hugo de Colomiers, pour échanger avec les élèves. Collégienne puis lycéenne dans l'établissement Victor Hugo, elle en est sortie bachelière en 1998. L'artiste a rencontré 130 élèves de 4^e et de 3^e, aux nombreuses questions et à l'oreille attentive. La comédienne a partagé ses souvenirs d'enfance au sein de cet établissement, il y a plus d'une vingtaine d'années, discuté de son parcours et de sa carrière, et raconté aux jeunes les coulisses d'un tournage, derrière les caméras. Un milieu fascinant et fantasmé par beaucoup d'entre eux.

Ce retour aux sources fut également l'occasion pour Marie Dompnier, de revisiter les lieux toujours très familiers de son enfance, les couloirs, salles de classes et l'amphithéâtre dans lequel elle a joué sa première représentation de théâtre. L'artiste en a également profité pour prendre quelques photos et les partager avec ses anciens camarades du collège, avec lesquels elle a gardé contact. Une petite nostalgie dont Marie Dompnier n'a pas hésité à nous faire part avant l'heure des rencontres, face aux élèves impatients de découvrir la comédienne.

En guise d'introduction, l'artiste a fait un rappel aux élèves : «Je suis là pour partager des expériences. Le but n'est pas de vous prendre en otage, mais bien que cette rencontre soit un échange et vous en sortiez avec tout ce qui vous intéresse». C'est donc sur ces paroles enthousiasmantes que l'échange a débuté par une présentation rapide de l'artiste. Comédienne, mais également scénariste, metteuse en scène et depuis peu réalisatrice, Marie Dompnier est une artiste aux multiples facettes qui fait carrière aussi bien au théâtre qu'au cinéma ou à la télévision (qui est d'ailleurs le support que les élèves ont pu appréhender le plus facilement en amont, la série *Coeurs*

Noirs qui est l'un de ses derniers rôles étant accessible sur france.tv).

Il ne fallut pas longtemps après l'introduction de Marie Dompnier pour que les premières mains commencent à se lever. Les collégiens étaient curieux d'en savoir plus sur le métier de comédien et la manière dont se déroule le tournage d'une série, l'organisation du quotidien de l'artiste, ses sources d'inspiration ou encore son parcours, de Colomiers jusqu'aux plateaux de tournage.

Le métier de comédien, c'est de l'artisanat.

Les premières interrogations concernaient son parcours et ses études après le bac. Marie Dompnier a alors expliqué aux élèves qu'elle a suivi des cours de théâtre à Toulouse durant sa période de lycée, avant d'intégrer sur concours l'école ERACM (établissement de formation supérieure au métier d'acteur). Elle s'est également formée il y a peu à la FEMIS, afin de pouvoir écrire ses propres scénarios. Ce fut l'occasion pour l'artiste de faire un point sur les écoles actuelles qui forment aux métiers de l'audiovisuel, les modalités d'entrée ainsi que quelques conseils pour les intégrer, afin de rendre plus visibles ses filières qui peuvent être souvent méconnues.

Est ensuite arrivée la question «Pourquoi vouloir faire du cinéma ?». La comédienne a donc fait un petit saut dans le passé en revenant sur ses débuts, notamment à Victor Hugo où elle découvrit le monde du théâtre, le jeu. Suite à cet intérêt croissant pour la scène, elle s'est très vite rendu compte qu'elle ne pourrait pas vivre sans et a décidé dès la fin du lycée d'en faire un métier. En parallèle, l'artiste a confié aux élèves qu'elle adorait, et était passionnée d'histoires en tout genre, depuis toute petite, ce qui

Quand on fait ce qu'on aime, on trouve les ressources pour se lever le matin.

explique son envie de les incarner, mais aussi, plus tard, d'en raconter. Comédienne, elle a dès ses débuts beaucoup investi les scènes théâtrales, puis décroché des rôles au cinéma et à la télévision. Aimant la fiction, elle a plus récemment décidé de ne plus seulement dépendre du désir des autres en tant qu'actrice, et l'écriture s'est alors imposée comme une solution. En suivant une formation au scénario à la Femis, elle a ainsi ajouté une nouvelle corde à son arc. Elle a d'ailleurs réalisé son premier court métrage *Le Tapis*.

Un élève a questionné l'artiste sur le rôle de l'établissement dans ses choix professionnels. Marie Dompnier a confié que c'était en partie grâce à deux professeures de français et d'allemand qui ont amené la culture dans l'école, favorisant son ouverture d'esprit, qu'elle s'est ensuite intéressée au théâtre et a décidé de suivre des cours.

Le moment est alors venu d'aborder des aspects plus pratiques comme les modalités et le processus de tournage d'une série, que la comédienne a illustré avec sa série *Cœurs Noirs*, dont le tournage de la saison 2 va bientôt commencer. Elle a raconté aux élèves qu'un tournage, c'est avant tout une longue préparation qui requiert de nombreux corps de métiers, notamment techniques, «les personnes derrière la scène». Il s'agit de préparer les décors, le son, les lumières, les costumes, l'organisation générale des prises de vue et la gestion du personnel. Toute cette machine peut durer plusieurs mois. Une fois le tournage prêt, c'est au tour des acteurs de rejoindre la grande équipe afin de tourner les scènes, avant que l'œuvre soit montée et ensuite diffusée au public.

Les collégiens se sont aussi demandé comment trouver des séries ou films dans

lesquels jouer en tant que comédiens. Marie Dompnier leur a donc expliqué qu'en réalité et pour beaucoup, il s'agit du travail de l'agent de l'artiste. Son métier consiste à trouver des castings, des contrats au comédien et lui présenter divers projets. C'est ensuite le comédien qui va passer ce qu'on appelle la phase de casting, de sélection, à l'issue de laquelle l'artiste obtient le rôle. «Cela signifie qu'il faut faire ses preuves à chaque fois» a rappelé l'artiste. En effet, c'est avec honnêteté que Marie Dompnier a rappelé aux élèves que les comédiens connaissent tous de nombreux échecs et refus au cours de leur carrière. Bien entendu, il arrive parfois que les artistes soient contactés par un réalisateur et aient directement le rôle, tout cela dépend de la notoriété et des relations avec les réalisateurs.

Je pense que pour commencer en tant qu'acteur ou actrice, il faut passer avant tout par le théâtre.

Est ensuite venue la fameuse question de la rémunération. C'est avec beaucoup de pédagogie que la comédienne leur a expliqué que ce chiffre pouvait être très fluctuant et qu'elle ne pouvait pas vraiment donner une somme précise par mois. Néanmoins, par journée de tournage, Marie Dompnier a expliqué que l'acteur qui a un rôle parlant ne peut pas gagner moins de 400 euros. Cependant, ce chiffre varie en fonction de la société de production, des moyens investis dans l'œuvre audiovisuelle ou

encore de la renommée de l'artiste, pouvant gagner jusqu'à 10 000 euros la journée. La rémunération dépend de l'ampleur de l'œuvre et de la notoriété de l'artiste, qui ne tourne pas toute l'année et dont le travail de préparation pour les rôles n'est en général pas rémunéré.



Comme dans tous métiers, l'actrice est confrontée à des moments plus difficiles que d'autres. C'est notamment le cas lorsqu'il n'y a pas de travail (proposition de tournage) en tant que comédienne. Aujourd'hui, l'artiste leur a raconté que cela n'arrive plus étant donné qu'elle a élargi ses horizons en se lançant dans l'écriture et la réalisation de ses projets personnels. Elle n'a pas hésité non plus à dire qu'il arrive aussi que l'ambiance et l'entente entre les membres d'une équipe de tournage ne soient pas toujours faciles. Dans ce cas-là, il faut faire preuve de résilience, leur a dit la comédienne, et trouver des solutions pour coopérer et travailler sur les trois ou quatre mois de tournage. À l'inverse, quand ça se passe bien, «c'est comme faire partie d'une colonie de vacances».

La qualité nécessaire pour ce métier est la ténacité.

Enfin et pour conclure cette riche rencontre, les élèves ont interrogé la comédienne sur ses choix et son regard sur son parcours : «Si vous aviez la possibilité de remonter le temps, que changeriez-vous dans votre vie de collégienne à Victor Hugo ?» Marie Dompnier a réfléchi, hésité... Puis elle s'est adressée aux élèves : «Quand je suis arrivée ici tout à l'heure, je me suis souvenue des émotions et des grands questionnements que je traversais à votre âge. Je pense que si je devais remonter le temps, je parlerais à l'adolescente que j'étais et lui dirais de se faire confiance et de persévérer».



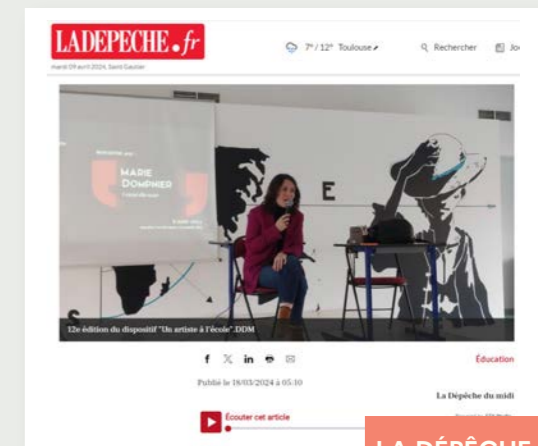
Si je devais parler à l'adolescente que j'étais, je lui dirais de se faire confiance et de persévérer. Si tu n'y crois pas, personne n'y croira pour toi.



«J'ai grandi dans un collège de banlieue, certes très stimulant avec une équipe pédagogique géniale, mais qui à l'époque était loin des propositions artistiques, contrairement à ceux qui se trouvaient au cœur des centres ville, plus favorisés en ce qui concernait les offres culturelles. Je serais ravie de partager mon expérience si ça peut ouvrir des portes ou l'imaginaire de certains élèves qui n'oseraient pas se lancer dans une carrière, si ce n'est artistique, en tout cas où la culture et les arts sont au centre. Et puis revenir dans ce collège pour voir comment les choses ont évolué en 25/30 ans c'est pour moi sociologiquement très intéressant, et humainement très émouvant. Comment est aujourd'hui cette ville dans laquelle j'ai grandi dans les années 80/90, quel est son visage actuel ? Qu'ont ces jeunes élèves, plein de questionnements et de doutes, à m'apprendre et à me raconter ? Parler avec eux c'est me reconnecter à ce moment de vie où tout est possible : c'est aussi merveilleux qu'angoissant. Les rencontres sont essentielles à ce moment-là. Merci à ce dispositif d'un artiste à l'école de le permettre.»

~ Marie Dompnier

La presse en parle



LA DÉPÊCHE
18.03.2024

L'œuvre

vue en classe



La série Coeurs noirs



**SCÉNARISTE ET
RÉALISATEUR**

Vincent Hazard

Lycée Les Fontenelles
Louviers (27), le 14 mars 2024



65 élèves
2^{nde}, 1^{ère} et des élèves
de l'atelier de cinéma



1 professeure
d'histoire-géographie
et 1 professeure de
lettres

«J'avais envie d'une rencontre humaine enrichissante ; de découvrir et de faire découvrir à mes élèves un métier peu connu et enfin de leur montrer que «même» en venant de Louviers on peut accéder à des formations exigeantes et exercer le métier que l'on veut si on s'en donne les moyens.»

Mme D., professeure d'histoire-géographie



Scénariste n'est pas un métier où on t'attend, il faut être prêt à te battre.

C'est avec joie et une certaine émotion que le scénariste et réalisateur Vincent Hazard a répondu à notre invitation à venir échanger avec plus d'une soixantaine d'élèves dans son ancien établissement, au lycée des Fontenelles à Louviers en Normandie. Des élèves de 2nd, de 1ère ainsi que certains lycéens de l'atelier cinéma ont participé à cet échange unique, dynamisé par un travail approfondi réalisé en amont par les élèves, encadrés par leurs professeurs. Ce fut l'occasion d'explorer le parcours de l'artiste, ainsi que certaines de ses œuvres, notamment son podcast Strange Fruit (sur l'histoire de la fameuse chanson de Billie Holiday). Vincent Hazard a évoqué avec les élèves son quotidien en tant que scénariste et réalisateur, et développé les différentes facettes de ses métiers et le statut d'auteur, qui ont grandement intéressé le jeune public, curieux d'en apprendre plus sur l'artiste.

Ce retour aux sources a aussi permis à Vincent Hazard de revisiter les lieux de son enfance, dans lesquels, malgré les années écoulées depuis son départ, il n'a pas perdu ses repères. L'artiste a également pris son repas à la cantine scolaire, de quoi réveiller tous les sens et raviver des souvenirs dans l'enceinte de ces murs – pour une majorité – assez heureux. Après un passage dans son ancienne classe de français, un détour dans les couloirs du lycée et quelques anecdotes plus tard, la rencontre a eu lieu avec les lycéens impatients d'échanger et de poser leurs questions à l'auteur.

Vincent Hazard a introduit la rencontre par un rapide retour sur son parcours et son enfance dans ce petit village de Basse-Normandie, Louviers, où il est né. Il a expliqué aux élèves qu'il a été à leur place il y a bien longtemps maintenant, dans les années 90, de son collège au lycée. C'est avec honnêteté qu'il a partagé son émotion de revenir sur les lieux de sa jeunesse, marqués par des rencontres, des amitiés, des projets et des questionnements. Après un Bac scientifique, il s'est orienté vers une prépa scientifique, mais s'est vite rendu compte qu'il n'aimait pas la physique et ne voulait absolument pas devenir ingénieur.

Il a raconté s'être alors réorienté pour suivre un cursus à Valenciennes dans les métiers techniques de l'audiovisuel et a débuté sa carrière en tant qu'ingénieur du son. En parallèle, il écrivait des scénarios de courts métrages, une activité qu'il a poursuivie jusqu'à vivre uniquement de l'écriture.

Puis ce fut au tour des élèves de prendre la parole sous les conseils bienveillants de l'artiste «Lancez-vous, il n'y a pas de question bête». Les questionnements étaient variés, allant des sources d'inspiration de l'auteur, aux manières d'intégrer le monde de l'audiovisuel, en passant par les difficultés pour devenir scénariste puis dans l'exercice de son art. Les questions étaient toujours très pertinentes rendant cet échange très instructif.

Il n'y a pas un chemin de vie type qui mène à l'audiovisuel.

Vincent Hazard a ensuite saisi la question «Qu'est-ce qui vous passionne dans ce métier ?» pour revenir sur les différents corps de métiers du secteur audiovisuel et les diverses formes qu'ils peuvent prendre. Il a expliqué aux élèves qu'il existe des métiers techniques et des métiers artistiques. Il y a des professions avec des horaires et des rémunérations fixes, tandis que d'autres métiers comme scénariste sont beaucoup moins stables, fluctuant selon les projets en cours, les rencontres ou encore les opportunités professionnelles. Ce qui plaît avant tout à l'artiste, c'est de raconter des histoires, même si cela n'a pas été tout de suite évident. S'ajoute à cela son amour pour ce milieu artistique «passionnant» et très stimulant. Il a décrit son environnement professionnel avec des personnes aux univers très différents, des rencontres incroyables et une certaine forme de liberté qui lui est chère : «tu peux prendre ta caméra aller faire des reportages à l'autre bout du monde comme bosser dans une chaîne locale toute ta vie et ça, c'est génial !».

Utilisez les contraintes comme des forces.

Les élèves ont ensuite questionné l'artiste sur les difficultés pour intégrer le milieu de l'audiovisuel, quand on a «aucun contact et qu'on part de rien». Vincent Hazard a alors prodigué ses conseils aux élèves, notamment sur l'importance de se construire un réseau. C'est avec sincérité que Vincent Hazard a confié que cela nécessitait du temps, de la patience et de la persévérance. «On commence souvent à galérer, on a des jobs en parallèle, on est l'assistant de quelqu'un, on fait plein de rencontres marquantes et importantes, avant de s'établir à son compte et pouvoir en vivre pleinement et plus confortablement». L'artiste a illustré son propos en prenant la métaphore de l'artisanat. Les métiers de l'audiovisuel requièrent un apprentissage sur le long terme et s'apprennent en grande partie sur le terrain. Il a tout de même rassuré les lycéens en leur affirmant qu'il n'existe pas un parcours de vie type qui mène à cet univers. Il a notamment partagé l'anecdote d'un homme qui s'est reconverti en tant que scénariste suite à sa libération d'incarcération.

Les élèves ont ensuite interrogé l'auteur sur le processus d'écriture d'un scénario. Ce à quoi

l'artiste a répondu : «raconter une histoire, tout le monde sait faire, c'est quasiment naturel mais concernant l'écriture, ce n'est pas une science exacte». Vincent Hazard a alors fait un point théorique rapide sur les grandes bases pour écrire un scénario. Il a expliqué, qu'il y a certes, une structure précise et générale du scénario avec des outils et des clés indispensables à l'écriture (les différentes manières de retranscrire des émotions, l'utilisation agile des clichés dans la construction des personnages, les archétypes d'histoire, ...) - MAIS - le jeu du scénariste est de réinventer ces schémas en se demandant «Qu'est-ce que moi, j'y ajoute pour que ce soit intéressant ?». En dehors de la théorie et de la technique relatives à la structuration du scénario et de l'histoire, une partie très importante du travail se fait autour de la créativité et de l'intention artistique de l'auteur. Et cette partie est propre à chacun et dépend de son histoire, son parcours et ses sources d'inspiration. Il n'existe donc pas UNE seule manière de faire. Vincent Hazard a conclu sur le fait que l'expérience et le travail restent tout de même les meilleurs leviers de progression et d'excellence.

Le scénariste et réalisateur a ensuite lancé sur le rétroprojecteur de la salle son court métrage *Match*, né à la suite d'un appel d'offres d'une fondation oeuvrant pour la réinsertion de personnes en situation de handicap et/ou victimes de gros accident au cours de leur vie. Il est revenu sur cette création audiovisuelle assez unique, notamment sur les contraintes qui lui ont été imposées. Il s'agissait d'une création particulière pour Vincent Hazard, car il était question d'un milieu spécifique avec des parcours de vies qui engageaient une dimension émotionnelle forte, et il n'était pas simple pour le scénariste et réalisateur de mettre cet univers en images. L'artiste a confié aux lycéens que ce court métrage, son écriture et sa mise en images étaient le fruit d'une longue réflexion. Mais c'est cette difficulté et la dimension émotionnelle du projet qui ont été de vrais facteurs stimulants pour Vincent Hazard.

Quand on écrit un scénario, il faut toujours se poser la question de la pertinence de ce que l'on y inscrit.

«À chaque fois que l'on travaille sur un projet, on en ressort quelque chose». Il en a profité pour évoquer la contrainte dans certains processus créatifs, notamment en tant que scénariste. «Utilisez les contraintes comme des forces» leur a-t-il dit. En tant que scénariste et artiste de manière plus générale, nous n'avons pas toujours "carte blanche", ni même un budget illimité. Il a expliqué que souvent, l'artiste répond à des attentes précises et doit satisfaire toutes les parties prenantes de la création. Pour illustrer ses paroles, Vincent Hazard a repris des exemples de son court métrage qui venait d'être visionné, rendant très concrètes ses paroles auprès des élèves, intéressés d'en savoir plus sur les coulisses de l'écriture.





L'échange s'est poursuivi autour de son podcast *Strange Fruit*, qui a pour sujet la chanson de Billy Holiday, écouté par les élèves en amont. Ce fut l'occasion pour Vincent Hazard de présenter les différentes formes qu'un scénario peut prendre. En effet, l'auteur a expliqué aux élèves les spécificités de la création pour l'audio et les différences entre un scénario de podcast et celui d'un film ou d'une série. Dans le podcast, on ne travaille qu'avec du son, les clés de compréhension pour les auditeurs ne sont donc pas tout à fait les mêmes que pour une œuvre audiovisuelle. Comme il l'avait fait pour son court métrage *Match*, Vincent Hazard a repris et détaillé les différentes étapes de l'écriture d'un scénario de podcast, une par une, en les illustrant à travers l'exemple de *Strange Fruit*. De l'idée à la conception du scénario jusqu'à l'enregistrement en studio, les élèves ont ainsi pu découvrir les arcanes et particularités de la création sonore et du podcast, un média de plus en plus en vogue.

L'échange s'est conclu sous les applaudissements des élèves, conquis par cette rencontre et désormais plus conscients et informés sur les métiers du secteur audiovisuel, et dont certains peut-être en envisageront les métiers.

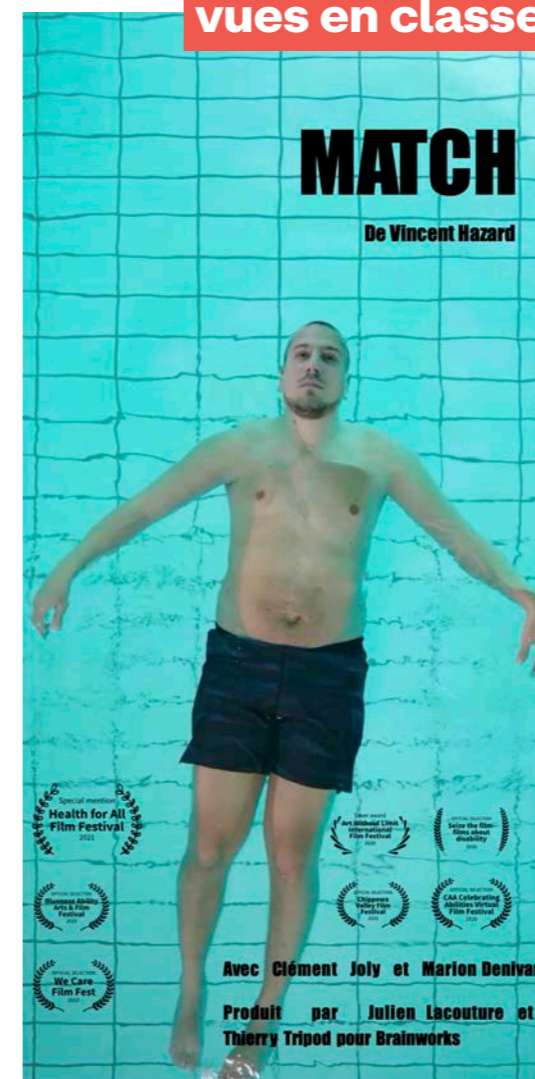
«J'ai accepté de participer à Un Artiste à l'École parce que j'ai un attachement fort à l'école et la transmission du savoir en général. À quoi sert d'acquérir des connaissances dans la vie si ce n'est pour les partager ? J'ai bénéficié d'aide de professeurs et de mentors et je crois qu'il est temps pour moi de partager à mon tour l'expérience que j'ai pu acquérir dans ma carrière.»

~ Vincent Hazard

▶ REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

Les œuvres

vues en classe



Court métrage *Match*



Podcast *Strange Fruit*

La presse en parle

La Dépêche Louviers
Les passions professionnelles de Vincent Hazard

Vincent Hazard est né à Louviers. Écrivain, scénariste et réalisateur reconnu, il est venu, jeudi 14 mars, à la rencontre de jeunes du lycée des Fontenelles de Louviers pour parler de son métier et dialoguer avec eux.

Gérard Depardieu · Billie Holiday
20 mars 2024 · www.vincenthazard.com

LA DÉPÊCHE DE LOUVIERS
20.03.2024

Vincent Hazard était un peu dans son jardin, ce jeudi 14 mars au lycée Les Fontenelles. Lovérien de naissance, il était invité par les professeurs Zoé Loiez et Martine Domagné dans le cadre ...

PARIS **NORMANDIE**

Le réalisateur Vincent Hazard de retour dans son ancien lycée de Louviers

Jeudi 14 mars 2024, les lycéens des Fontenelles à Louviers ont eu le plaisir de rencontrer un ancien élève : Vincent Hazard, réalisateur et scénariste. Il a échangé avec les jeunes pendant deux heures.

PARIS NORMANDIE (WEB)
18.03.2024

Le réalisateur Vincent Hazard de retour dans son ancien lycée de Louviers

Jeudi 14 mars 2024, les lycéens des Fontenelles à Louviers ont eu le plaisir de rencontrer un ancien élève : Vincent Hazard, réalisateur et scénariste. Il a échangé avec les jeunes pendant deux heures.



PARIS NORMANDIE (PAPIER)
18.03.2024



**AUTEUR,
COMPOSITEUR ET
INTERPRÈTE**

Bénabar

Lycée du Parc des Loges
Évry-Courcouronnes (91), 15 mars 2024



70 élèves
2^{de}



1 professeure de français

«Faire revenir un artiste sur les chemins de l'école, c'est offrir un partage entre des souvenirs, un parcours et un monde d'inspirations multiples. C'est raconter le Passé pour mieux imaginer l'Avenir.»

Mme C., professeure de lettres



Pouvoir écrire et avoir le privilège d'écrire ses états d'âme et de les partager, c'est magnifique. C'est ça qui est vraiment super dans ce métier !



Accompagné de deux de ses amis, également anciens élèves au lycée du Parc des Loges, l'auteur, compositeur et interprète Bénabar a fait son retour dans son ancien lycée d'Évry-Courcouronnes (91). L'artiste a accepté notre invitation et est revenu pousser les portes de l'établissement afin d'échanger avec soixante-dix élèves. Au cours de cette rencontre, Bénabar a partagé ses souvenirs, discuté de sa carrière dans le secteur de la musique, et évoqué certaines de ces œuvres, ainsi que son quotidien entrecoupé de concerts, de phases d'écriture et d'enregistrements. Ce fut également l'occasion pour l'artiste de répondre aux nombreuses questions des élèves, sur le milieu de la musique qui fascine, interroge et suscite la curiosité du jeune public.

Avant la rencontre dans le grand amphithéâtre du lycée, Bénabar a, en compagnie de ses amis d'enfance, revisité les lieux de son adolescence qui ont depuis bien changé. Entre deux photos avec des élèves et un autographe sur une pochette d'album de l'un des professeurs – revendiqué fan n°1 de Bénabar – l'artiste a pu déambuler dans les couloirs aux murs repeints, et raviver de vieux souvenirs partagés avec ses amis. Puis vint l'heure de la rencontre avec les lycéens qui accueillirent Bénabar sous les applaudissements et avec une "standing ovation", déjà tous impatients d'échanger avec cet artiste populaire.

C'est sur un très beau texte rédigé par la professeure de français mobilisée autour du dispositif que la rencontre a été lancée. Sur un ton poétique et humoristique, l'enseignante a fait un tour d'horizon du parcours de l'artiste, de ses œuvres emblématiques et de ses grands succès avant de laisser la parole à Bénabar, sous les applaudissements des élèves. «La jeunesse est devant vous, prête à échanger avec vous». C'est donc dans la continuité du ton humoristique employé par l'enseignante, très en ligne avec la tonalité de ses chansons et de son propre état d'esprit, que l'artiste a pris le relais en s'adressant aux élèves. Les mains se levèrent très vite et les questions se sont enchaînées durant toute la rencontre. L'intérêt et la curiosité étaient

palpables, les interrogations étaient diverses et variées, allant du passé de l'ancien élève au sein du lycée jusqu'au fonctionnement de l'industrie musicale, en passant par le processus créatif d'un auteur-compositeur.

«Est-ce que vous avez apprécié le lycée ? parce que moi non ...» a demandé le premier élève. Bénabar a répondu qu'il n'avait pas spécialement gardé un souvenir mémorable de cette partie de sa scolarité, mais qu'elle n'a pas pour autant «été une torture». L'artiste a confié aux jeunes qu'il avait eu son Bac en étant un élève dit "moyen", ne se considérant pas comme un travailleur acharné, mais qui n'a pas vécu sa scolarité dans la douleur. Il a également répondu que personnellement, le cadre scolaire lui avait apporté beaucoup de choses positives notamment sur l'aspect relationnel qualifiant la période riche en rencontres, par les liens d'amitiés et les premiers amours qui s'y sont noués.

Le pire, ce n'est pas de se tromper. C'est de ne pas prendre de décision.

La question de la réussite dans le milieu musical lorsque «l'on sort de nulle part», est très vite arrivée chez les élèves. Tout d'abord, Bénabar a insisté sur le fait que tous les parcours se valent, qu'il n'y a pas un chemin de vie qui mène vers la réussite professionnelle. L'artiste est alors retourné quelques années en arrière, en expliquant que son envie d'être compositeur et interprète s'est faite de manière assez empirique et progressive. Initialement, il souhaitait être scénariste, car il voulait raconter des histoires. Puis un jour, il s'est mis à écrire des musiques, et personne ne voulant chanter ses compositions, il a décidé de le faire lui-même. Il a donc commencé à faire ses premières représentations dans les bistros, «un peu à l'ancienne». Avant de donner sa première interview, il a raconté avoir fait plus de 300 concerts dans des bars.



Je ne suis pas fier de mon parcours, mais plutôt ému et reconnaissant, notamment envers le public, car c'est aussi grâce à lui que je suis là où je suis. Et ça, il ne faut pas l'oublier.

Son succès, il le doit donc à son public : «pour être un artiste reconnu, il faut mériter l'écoute du public». Enfin, Bénabar a insisté sur l'importance de désacraliser ce milieu et de ne jamais se trahir en tant que personne, ni même trahir ses valeurs, «le fait de ne pas avoir eu de fantasme par rapport à tout ça, ça m'a grandement facilité la vie».

«Quelle chanson, que vous avez composée, compte le plus pour vous ?» a demandé une élève pour donner suite à la thématique autour de la réussite. Bénabar a marqué un temps de pause, et après une légère hésitation, a répondu qu'il était assez difficile de choisir, précisant que ce sont toujours les dernières chansons qui lui occupent le plus l'esprit. Selon l'artiste, c'est plutôt le répertoire qui importe. Ce qui compte pour lui, c'est de pouvoir écrire et d'avoir le privilège de mettre en musique ses états d'âme. «C'est une chance de pouvoir dire en musique ce qu'on a sur le cœur». Il en a également profité pour rappeler aux élèves qu'un succès – du moins, une composition réussie – n'est pas le fruit du hasard et d'un déclic soudain. Il a pris l'exemple de son travail

en expliquant que quand on compose un album, on part d'une vingtaine de musiques qui vont ensuite être triées, réécrites, corrigées, ou encore remixées. Une chanson qui devient un succès est donc le résultat d'un long processus de composition et ne résulte jamais d'un ingrédient magique, si ce n'est le travail et la persévérance.

Les élèves ont également questionné l'artiste sur le processus créatif et de composition, lui demandant s'il y avait des moments plus compliqués que d'autres. Comme dans n'importe quel métier, ce n'est jamais facile, a confié Bénabar. L'artiste a expliqué aux élèves qu'il s'agit d'un travail permanent qui demande beaucoup de temps. Il a illustré son propos en indiquant que le métier d'auteur-compositeur est une profession que l'on peut qualifier d'artisanale : «on se met à son bureau, on s'assoit, on réfléchit, on essaye, on rate, on apprend,...». Comme il le confiait plus tôt lors de son intervention, l'artiste a précisé que l'écriture d'une chanson ne se fait jamais dès le premier jet, le créateur doit constamment revenir sur ses compositions.

Un élève a également posé la question de la célébrité et des difficultés potentielles rencontrées lorsque l'on est une personne médiatisée. Bénabar a répondu que la célébrité n'était pas un aspect de sa vie qu'il trouvait compliqué, étant donné qu'il ne l'avait jamais fantasmée. Il a tout de même donné quelques conseils comme par exemple, savoir prendre de la distance avec cette médiatisation et faire en sorte qu'elle ne prenne pas trop de place dans son quotidien. «La célébrité ne doit jamais trahir qui nous sommes, nous faire changer d'amis, de personnalité ou de nature». L'artiste a précisé qu'il y avait tout de même beaucoup d'aspects positifs quant à la célébrité. Elle amène avec elle beaucoup de privilèges dans la vie de tous les jours, et le fait d'avoir un public actif qui soutient les projets et qui est présent aux concerts, est un vrai moteur, un élément de motivation pour l'artiste. Bénabar a enchaîné en répondant à la question autour de l'entourage, face à la célébrité d'un proche. «La célébrité, ça bouscule pas mal l'entourage, car c'est une nouveauté qui fait partie de la vie de l'artiste, mais aussi de celle des proches et de la famille», a déclaré l'artiste. Il s'est confié sur l'inquiétude légitime de ses proches, car comme dans beaucoup de carrières, il arrive de se tromper ou à l'inverse, d'avoir des moments de grand succès. Dans tous les cas, il faut savoir prendre du recul, a-t-il conclu.

Enfin, les amis de Bénabar à la demande des élèves, ont clos l'échange avec les propos suivants : «Bruno, il a toujours fait marrer tout le monde au lycée», «C'était un jeune homme plein d'esprit, plein de mots toujours bien choisis. Il a toujours eu cet amour pour les mots». Pour le clap de fin, l'artiste s'est adressé aux élèves en leur disant qu'il existe des possibilités pour tous, et que chacun peut aller sur le chemin de ses rêves. Il faut juste savoir écouter et surtout, persévérer. C'est donc avec une émotion partagée que la rencontre a pris fin, sur les mots toujours bienveillants de Bénabar : «peut-être que demain, ce sera vous».

La presse en parle



REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

«L'envie de partager mon expérience pour les aider à faire la leur.»

~ Bénabar

Les œuvres

vues en classe



Parcours de l'artiste, écoute de certaines chansons



**RÉALISATRICE ET
DOCUMENTARISTE**

Nina Barbier

Lycée Alexandre Dumas
Saint-Cloud (92), le 20 mars 2024



60 élèves
Terminale



1 professeure
documentaliste
et 1 professeure
d'histoire-géographie

«Nous avons la chance de participer pour la 3^{ème} fois au dispositif Un Artiste à l'École. C'est chaque fois une grande joie de voir l'émotion de l'artiste qui revient sur les traces de son adolescence et de voir la curiosité des élèves. C'est toujours une belle rencontre et un échange riche autour de la création et de l'art. Si la rencontre peut susciter des vocations dans le monde de l'art, c'est merveilleux mais ce qui compte aussi c'est de rencontrer un.e ancien élève de son lycée, rire avec elle/lui de ses souvenirs d'adolescent.e, découvrir sa trajectoire personnelle et professionnelle et sentir se créer une connivence autour de cette école qu'ils ont en commun.»

Mme C., professeure documentaliste



L'écrivaine, réalisatrice et documentariste Nina Barbier était de retour dans son ancien établissement scolaire, le lycée Alexandre Dumas à Saint-Cloud (92) pour échanger avec des élèves de terminale, qui avaient studieusement préparé la rencontre avec leurs enseignants. En effet, les lycéens avaient en amont visionné le documentaire *Malgré-elles* écrit et réalisé par Nina Barbier, tout en le mettant en perspective avec leur programme d'histoire. Nina Barbier a évoqué avec eux son parcours, ses différents métiers et partagé ses conseils sur la conception d'un reportage historique ainsi que tout le processus créatif.

Cette rencontre fut l'occasion pour l'autrice de revisiter les lieux de son enfance qui n'ont, selon elle, finalement pas tant changé. Nina Barbier a très vite retrouvé ses repères, les couleurs des salles de classes, des odeurs et cette même cour de récréation avec sa vue imprenable sur Paris. Seul le CDI a depuis été rénové et refait à neuf. Lieu qui, par ailleurs, a accueilli la rencontre avec les 60 élèves, tous impatients de faire la rencontre de l'écrivaine et réalisatrice.

L'échange fut lancé par la professeure de français soulignant la «chance» qu'avaient les élèves de pouvoir rencontrer une ancienne élève telle que Nina Barbier. L'artiste fut ensuite accueillie sous les applaudissements des élèves, dans le CDI, permettant une certaine forme de proximité entre l'artiste et les lycéens. La proviseure-adjointe s'est également jointe à la rencontre avec un petit mot pour Nina Barbier et l'assemblée, rappelant le caractère «formidable de cette initiative» et l'importance de l'exploration de soi. C'est avec un vrai message d'espoir qu'elle a rappelé aux élèves qu'un jour, peut-être, ce seront eux qui se tiendront debout devant leurs «successeurs», pour parler de leur métier, comme le fait aujourd'hui Nina Barbier.

Quand on est documentariste, il faut créer un vrai lien avec les gens que l'on interviewe. Il faut que les gens se sentent en confiance pour se livrer. La qualité d'écoute et l'empathie sont essentielles quand on fait ce métier.

La première question, peu conventionnelle, a porté sur l'allemand, une langue largement étudiée par les lycéens, pour beaucoup en section euro-allemand : «Quand vous étiez au lycée, avez-vous étudié l'allemand ?». En réalité, cette question fut l'opportunité pour l'autrice de faire un retour en arrière et évoquer son histoire et ses racines qui l'ont conduite à la réalisation de son documentaire *Malgré-elles*. L'artiste a répondu qu'en effet, à l'époque, elle avait suivi des cours d'allemand. Initialement peu amatrice de cette langue, elle a raconté avoir vite appris à l'aimer et à la pratiquer plus sérieusement. En effet, fille d'une mère alsacienne et de grands-parents allemands qui ne parlaient pas français, l'apprentissage de cette langue est rapidement apparu comme «obligatoire». Nina Barbier a également profité de cette parenthèse sur



Quand on veut faire un documentaire, on y va à fond, on accumule les informations et on produit une œuvre.

l'apprentissage de l'allemand pour rappeler aux élèves, l'importance des langues étrangères : «Parler des langues étrangères, ça ouvre des portes». L'artiste a raconté avoir eu ce déclic au lycée, lorsqu'elle avait leur âge ; que ce soit pour comprendre



le monde, renouer avec son histoire - parfois familiale - ou agrandir le champ des possibles, l'apprentissage de nouvelles langues offre assurément de grandes et belles opportunités.

La jeune génération s'est aussi questionnée sur la jeune fille qu'était Nina Barbier, durant la période du lycée et la manière dont elle se projetait dans l'âge adulte. Cette question a

ramené l'autrice à ses débuts difficiles dans l'établissement, marqués par le décès de son père. Sa relation avec cette période de vie, ainsi que son rapport au monde, n'ont donc pas été des plus simples, mais ce fut aussi une période riche en découvertes. Le lycée est l'endroit où Nina Barbier s'est initiée au théâtre avec des amis. Ce fut le début d'une aventure qui l'a grandement libérée, mais surtout, qui l'a ouverte et connectée avec le milieu artistique via le théâtre. Le lycée - notamment les enseignements littéraires et une excellente professeure de français - a également permis à l'artiste de développer et d'approfondir son amour pour la littérature. En résumé, Nina Barbier a défini ses années lycée comme le lieu de naissance de son «expression artistique». Après le lycée, elle a tenté Sciences Po dont elle n'a pas réussi le concours d'admission, et s'est retrouvée à l'université de Nanterre, en sciences économiques. Malgré une certaine déception à l'entrée de cette université, Nina Barbier a confié avoir adoré ses années d'études supérieures. À 20 ans, elle est partie à Bruxelles faire une école de cinéma. C'est en grande partie grâce à cette formation qu'elle a confirmé son envie de raconter des histoires, travailler l'image et surtout, développé l'idée de réaliser une œuvre sur l'histoire de sa famille, marquée par la Seconde Guerre mondiale.

Les questions des élèves ont ensuite beaucoup tourné autour de l'histoire et des œuvres de Nina Barbier, dont certaines ont été scrupuleusement étudiées par les lycéens. Les élèves se sont notamment demandé comment était né le documentaire *Malgré-elles*, et la manière dont elle s'était documentée pour le réaliser. Nina Barbier a retissé le fil de son histoire en remontant à ses 17 ans, lorsqu'elle trouva une photo de sa mère sous un drapeau nazi. Elle a raconté avoir demandé une explication à cette dernière, qui est restée complètement fermée sur le sujet. Ce n'est que plus tard, après un certain bagage



culturel acquis et suite à ses études de cinéma, que l'artiste est revenue auprès de sa mère pour dérouler le fil de l'histoire et la mettre en images. L'artiste en a profité pour rappeler l'importance de réaliser et diffuser des documentaires : «Il y a tellement de choses à apprendre sur la Deuxième Guerre mondiale ! C'est notre rôle, en tant que documentariste, de s'engouffrer dans une faille pour mettre en lumière des événements de l'histoire peu connus».

Elle est également revenue sur l'impact de *Malgré-elles* qui a largement libéré la parole des femmes. À la suite de la sortie de son documentaire, l'autrice a dit avoir reçu un grand nombre de témoignages de femmes, qui l'ont poussée à continuer son œuvre et faire la résonner davantage. C'est ainsi qu'est né son livre - du même titre - *Malgré-elles*.

Concernant la manière d'investiguer et de mener ses recherches, Nina a expliqué qu'elle s'était rapidement tournée vers

des associations qui œuvraient pour la reconnaissance des femmes, forcées de travailler pour le parti nazi. Son projet l'a également amenée à se déplacer beaucoup, notamment dans la région de ses ancêtres en Alsace, ainsi qu'aux archives de Berlin, qui ont permis de prouver le statut et la reconnaissance de ces femmes, et donc nourrir le travail de recherche de l'écrivaine et réalisatrice. Pour les témoignages, ce ne fut pas simple, confia Nina Barbier. Certaines femmes - notamment au sein des associations - ont revendiqué leur droit de parole et ont saisi cette opportunité de témoigner. Pour d'autres, c'était beaucoup plus compliqué. Certaines ne voulaient pas s'exprimer, d'autres avaient du mal à se livrer devant la caméra : «Initialement, j'avais un panel de 30 femmes et au final, il n'en est resté que 10».

Enfin et suite à une question concernant sa vision des moments marquants de son documentaire, c'est sans hésitation que



C'est notre rôle en tant que documentariste de s'engouffrer dans une faille pour mettre en lumière des événements de l'histoire peu connus.

Nina Barbier a répondu qu'il s'agissait des témoignages et de la violence des récits. Ils comportent inévitablement une dimension émotionnelle très forte. L'artiste a raconté avoir souvent échangé avec des femmes en larmes, témoins des atrocités de la guerre. Ce fut alors l'occasion pour l'artiste de donner de précieux conseils aux élèves : «Quand on est documentariste, il faut créer un vrai lien avec les gens que l'on interviewe. Il faut que les témoins se sentent en confiance pour se livrer. Et c'est aussi là, tout le travail du documentariste : développer sa qualité d'écoute et son empathie.».

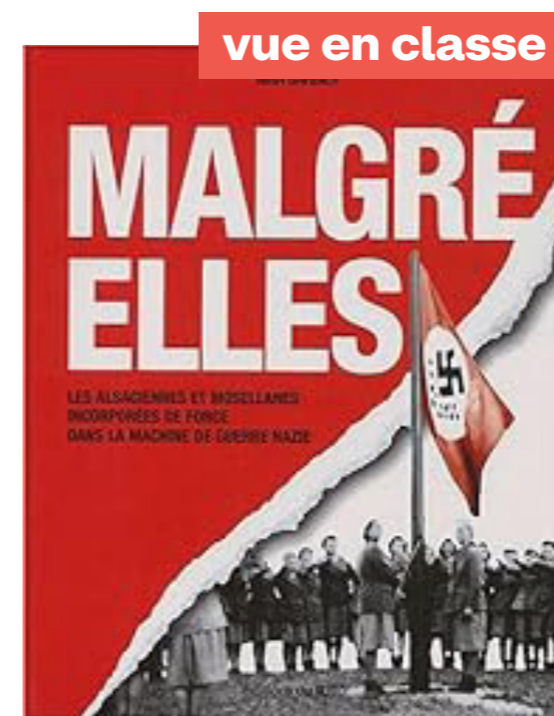
Pour clore cet échange dynamique et qui a marqué l'intérêt des élèves, Nina Barbier a évoqué ses derniers projets en cours, tout à fait différents des précédents. En effet, l'artiste a confié travailler sur un projet de réalité virtuelle en lien avec le Musée d'Histoire Naturelle de Paris. Un projet qui a su attiser la curiosité des élèves, pour certains déjà impatients de se rendre sur les lieux, découvrir l'art de Nina Barbier sous un nouvel angle.



«Quelle plus belle opportunité que celle de pouvoir présenter son travail dans le lycée qui vous a accueillie et vous a vue grandir !? J'ai passé des années formidables à «Florent Schmitt» - son nom à l'époque - développé de belles amitiés avec des "profs" passionnants. Voilà pourquoi j'ai accepté de montrer mon travail ; à la fois pour transmettre et remercier ces enseignants dont je me souviens encore les noms, qui m'ont donné envie d'apprendre, ont suscité la passion des mots et l'amour des images...Merci à eux !»

~ Nina Barbier

L'œuvre



Documentaire Malgré-elles



**SCÉNARISTE
ET NARRATIVE
DESIGNER**

Sarah Beaulieu

Collège Jean-Philippe Rameau
Champagne-au-Mont-d'Or (69), le 21 mars 2024



60 élèves
4^{ème}



2 professeurs
de français
et 1 professeure
documentaliste

« Cette opportunité d'échanger sur le métier de Sarah Beaulieu permet aux élèves de comprendre un parcours d'orientation et de formation en lien avec la création artistique et le jeu vidéo de manière plutôt concrète. Ce moment de partage et de transmission est également un vecteur favorable pour les enseignants afin de sensibiliser les adolescents au monde de l'art et de la culture. »

Mme Q., Professeure documentaliste



Je n'ai pas eu l'idée de mon métier. J'ai eu l'envie.

La scénariste et narrative designer Sarah Beaulieu a répondu à notre invitation à revenir sur les bancs de son ancien collège, Jean-Philippe Rameau, à Champagne-au-Mont-d'Or dans le Rhône. Cette rencontre fut l'occasion pour l'artiste de venir à la rencontre de la jeune génération pour échanger avec elle sur son parcours, ses œuvres et son métier de scénariste et narrative designer, peu connu du public. L'artiste a pu échanger avec une soixantaine d'élèves de quatrième, tous impatients et curieux de faire la rencontre de cette ancienne élève, aujourd'hui figure incontournable du jeu vidéo français. Les collégiens avaient rigoureusement préparé l'échange en amont avec les enseignants, notamment le parcours de la scénariste ainsi que le métier de narrative designer. La rencontre était d'autant plus attendue qu'il y avait parmi l'assemblée de jeunes joueuses et joueurs du jeu *Assassin's creed mirage*, dont Sarah Beaulieu est la directrice de narration.

Chaleureusement accueillie par l'équipe pédagogique de l'établissement, Sarah Beaulieu a pu arpenter les couloirs de son ancien collège aux murs repeints de couleurs primaires, donnant une ambiance « beaucoup moins triste qu'à l'époque », selon les dires de l'artiste. De la salle de technologie au matériel flambant neuf, en passant par le CDI et la cantine, l'artiste s'est remémoré des souvenirs d'enfance et en a profité pour prendre des photos pour ses anciens camarades de classe. Le principal du collège lui a même remis sa « carte d'étudiante » réalisée lors de son entrée au collège il y a près de 25 ans. Un moment riche en émotion que l'artiste n'est pas prête d'oublier. Sarah Beaulieu a été accueillie dans la salle polyvalente du collège par un « bonjour » collectif des élèves déjà installés, questions en mains et prêts à échanger avec l'artiste. Très rapidement, les collégiens lui ont demandé de se présenter et de revenir sur son parcours, notamment scolaire. L'artiste a donc remonté le fil de son histoire jusqu'en 1994, date de son entrée au collège, où elle est restée jusqu'en 98. Elle a d'ailleurs avoué aux élèves que revenir sur

ce lieu de son enfance après tant d'années, lui « faisait vraiment bizarre » et l'émouvait particulièrement. Elle a raconté vouloir initialement être écrivaine. Son enfance et sa scolarité furent marquées par la lecture. Elle a raconté avoir passé beaucoup de temps dans le CDI de l'établissement (qui a depuis bien changé). En parallèle, elle jouait beaucoup aux jeux vidéo, ce qui contribua également à nourrir son monde intérieur et son imagination de jeune fille et artiste en devenir. Après le lycée, Sarah Beaulieu est partie à Paris faire des études de cinéma, mais s'est très vite rendue compte que la ville ne lui plaisait pas et rentra dans sa région d'enfance, la région lyonnaise. Suite à des questions concernant son parcours professionnel, l'artiste a expliqué qu'elle a alors commencé à travailler en tant que consultante sur des scénarios, notamment pour le cinéma. Elle a également écrit pour le théâtre avant de suivre ses rêves d'enfant et de s'orienter dans des études plus spécifiquement dans le secteur du jeu vidéo afin de devenir scénariste, et par la suite, narrative designer. L'autrice s'est prise en exemple pour rappeler aux collégiens qu'il est possible de se réorienter et qu'un parcours de vie n'est pas forcément linéaire. « Parfois nous nous trompons, nous essayons, recommençons, dévions, mais tout cela fait partie de l'apprentissage et nous permet de voir et comprendre ce qui nous plaît et ce que nous avons envie de faire et devenir ».

Les élèves étaient extrêmement investis et leurs questions se sont enchaînées, pertinentes et variées, que ce soit sur l'univers du jeu vidéo, l'écriture d'*Assassin's Creed Mirage*, mais aussi la conception des décors du jeu, ou encore les sources d'inspiration de l'autrice.

« Comment avez-vous eu l'idée de faire ce métier ? » s'est demandé une élève. C'est sans aucune hésitation que l'artiste a répondu : « Je n'ai pas eu l'idée, mais j'ai toujours eu l'envie ». Elle a raconté qu'à l'époque, sa mère était professeure de français et l'a donc bercée dans l'amour des mots. Au collège, c'était sa matière préférée et elle a notamment mentionné une professeure qui l'a grandement marquée et qui corrigeait les histoires de la jeune écrivaine en herbe en dehors des heures de classe.

Sarah Beaulieu a affirmé avoir toujours aimé la littérature, les histoires, les écrire, mais aussi les transmettre. Couplés à son intérêt pour les jeux vidéo et avec du recul, les métiers de scénariste et de narrative designer se sont présentés comme une évidence.

Les élèves avaient également beaucoup de questions sur Ubisoft – entreprise pour laquelle travaille Sarah Beaulieu, notamment sur le jeu *Assassin's Creed Mirage* – sur l'organisation de l'entreprise, sa rémunération, sa place dans la hiérarchie des postes ou encore sur les projets de jeux vidéo futurs (qu'elle n'a malheureusement pas pu partager en raison du secret professionnel). C'est avec beaucoup de pédagogie que l'artiste est revenue sur les différents aspects de son métier en tant que narrative designer, ainsi que sur son statut de "directrice de la narration". Elle a expliqué qu'aucune journée de travail ne se ressemblait. Il y a ce qu'elle a appelé "les journées d'écriture" qui se passent généralement derrière un ordinateur, des journées avec plus de contacts et de réunions avec des collègues, rythmées par des discussions et des "brainstormings", ou encore les journées d'enregistrement en studio. Il s'agit des enregistrements pour le jeu vidéo avec les comédiens (dialogues, voix off, mouvements en "caption motion"). En résumé, il n'existe pas vraiment de journée type. Elle a aussi confié aux élèves que son travail lui permettait de voyager afin de rencontrer des personnes pour discuter de projets, donner des interviews..., ce qui est une partie très plaisante de son quotidien en tant qu'artiste : Sydney, Montréal ou encore Los Angeles, Sarah Beaulieu conte les récits de ses derniers voyages sous les exclamations des élèves, impressionnés et curieux d'en savoir plus sur les expéditions de notre artiste.

C'est avec sincérité que l'artiste a dit aux élèves avoir mis près de huit ans pour vivre pleinement de sa passion. Comme beaucoup de métiers, et notamment dans la sphère artistique, en vivre demande du temps, de l'expertise et de la persévérance. Sarah Beaulieu a travaillé dur pour construire sa carrière actuelle, et a raconté avoir enchaîné plein de petits boulots qui ne la stimulaient

pas spécialement intellectuellement. Mais elle a rassuré les collégiens en leur expliquant qu'aujourd'hui, grâce à son statut d'employée dans une maison de jeux vidéos, ainsi que quelques contrats individuels sur des projets divers, elle menait une vie tout à fait confortable, loin des péripéties de son début de carrière.

Un élève lui a également demandé si ses études de cinéma à Paris avaient eu un impact sur son métier et sa manière de procéder dans l'écriture des scénarios. Dans le jeu vidéo comme dans le film, a commenté l'artiste, on doit structurer une histoire, créer des personnages, une intrigue. Les études de scénario l'ont donc énormément aidée sur ce point-là. D'ailleurs, beaucoup de personnes dans le secteur du jeu vidéo viennent du cinéma. En revanche, il existe des différences par rapport à un scénario de film, a expliqué la scénariste et narrative designer. L'histoire d'un jeu vidéo doit pouvoir se tenir par rapport à une logique de jeu et des réactions potentielles des joueurs. C'est un tout autre exercice et c'est la définition même du travail de narrative designer.

Enfin et pour clôturer cette rencontre en beauté, Sarah Beaulieu a projeté au tableau certaines images et vidéos du jeu *Assassin's Creed Mirage*, afin d'illustrer ses propos. Elle a notamment partagé des "concepts art" - images-clés censées rendre compte de l'atmosphère visuelle du jeu – ou encore un certain nombre de croquis et dessins de personnages en construction. L'artiste a également projeté des simulations de mouvements lors de combats ou encore un extrait d'un reportage réalisé sur son jeu vidéo, retraçant le processus de création (construction des décors, histoire de Bagdad au 9ème siècle, choix des personnages etc).

Les élèves ont été visiblement fascinés par la rencontre avec l'autrice et ont grandement remercié Sarah Beaulieu qui a conclu cet échange sous les applaudissements. Une rencontre réussie, placée sous le signe du partage et de la transmission dans un univers fascinant pour les jeunes.

«J'ai choisi de participer au dispositif car, au-delà de la nostalgie de retourner dans les murs de mon ancien collège, je trouve l'initiative aussi belle qu'indispensable ; offrir une perspective concrète aux élèves, leur dire que s'ils le souhaitent, ils peuvent faire le métier dont ils rêvent, cela me touche particulièrement.»

~ Sarah Beaulieu



**Scénario du jeu vidéo
Assassin's Creed Mirage**

La presse en parle





PRODUCTEUR
CÉSAR 2023 DU MEILLEUR
COURT-MÉTRAGE DE FICTION

Robin Robles

Lycée Sainte-Geneviève
Asnières-sur-Seine (92), le 26 mars 2024

CÉSAR 2023
Un César à l'École



35 élèves
1ère



1 professeure
d'histoire-géographie
et 1 référente culture

«Dans le cadre de l'étude de la thématique sur l'analyse des puissances internationales en géopolitique, il nous apparaît intéressant et tout à fait pertinent d'évoquer le soft-power français. Celui-ci est présent sur la scène mondiale et s'y impose de plus en plus. La rencontre de Robin Robles nous permettra donc de mettre en lumière cette notion et d'échanger avec une équipe qui contribue à la diffusion de ce soft-power.»

Mme B., professeure d'histoire-géographie



Robin Robles a entamé son intervention dans son ancien lycée d'Asnières-sur-Seine, le lycée de l'Institution Sainte-Geneviève, en avouant n'avoir pas su, en se levant, s'il se réjouissait de ce retour ou s'il l'appréhendait. Profondément timide mais aussi sincèrement passionné, le producteur - lauréat du César 2023 du Meilleur Court-Métrage de Fiction - a finalement mis sa pudeur de côté pour se livrer avec une grande sincérité, deux heures durant, sur son parcours et ses expériences, mais aussi ses doutes et les obstacles qu'il a pu rencontrer, auprès des élèves de 1ère venus échanger avec lui.

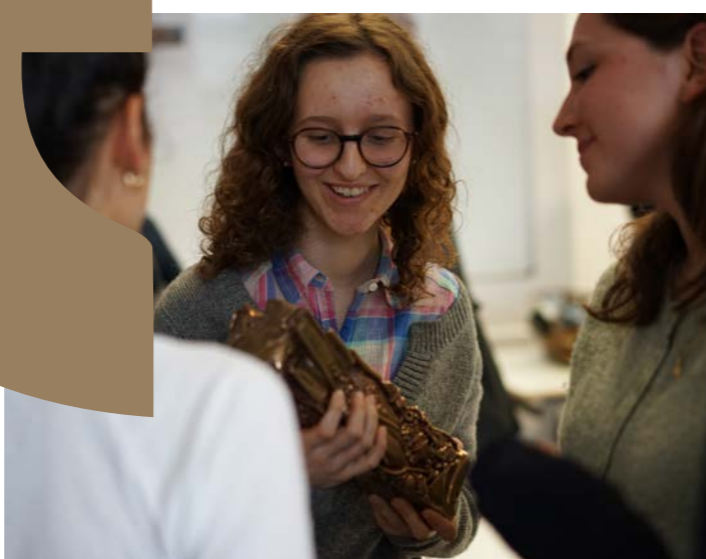
Le producteur a tout d'abord tenu à aborder avec les élèves son parcours car celui-ci est loin d'être linéaire et il lui a semblé important de préciser qu'il n'a trouvé sa voie qu'assez tardivement. Après avoir suivi des classes préparatoires littéraires, Khâgne et Hypokhâgne, puis fait des études de philosophie, il s'est finalement tourné vers les relations internationales, ce qui l'a mené à pouvoir faire un stage dans une ONG à New-York, lui permettant ainsi de suivre sa compagne de l'époque qui y faisait des études de cinéma.

Aussi, et contrairement à certains de ses pairs, Robin Robles n'était pas un passionné de cinéma depuis sa plus tendre enfance. C'est même beaucoup plus tard, pendant ses études supérieures, justement, à New York, qu'il s'est finalement découvert cinéophile. Il a alors commencé à fréquenter les plateaux de tournage des films d'école de ses connaissances, à fréquenter des étudiants en cinéma et à donner des "coups de main" là où il le pouvait. Malgré un parcours loin d'être linéaire, le producteur précise tout de même qu'une fois qu'il a trouvé sa voie, il a pu tracer sa route, même si ce n'a pas toujours été simple. En effet, avant de se lancer dans la production de longs métrages, Robin Robles et ses collaborateurs de TopShot Films ont produit des courts métrages, pendant une dizaine d'années, ce qui leur a permis de se faire connaître mais se révèle assez peu

rentable pour une société de production. Ces expériences leur ont tout de même permis d'acquérir les compétences et l'expertise nécessaires pour gérer des projets de plus grande envergure et ils comptent désormais deux longs métrages à leur actif, *Avant que les flammes ne s'éteignent* et *Bis repetita*.

Ce n'est pas une science précise, et c'est aussi ça que j'aime. Vous pouvez rencontrer 10 producteurs.trices, vous aurez autant de parcours différents, de manières de faire différentes et de goûts qui varient.

Robin Robles a continué l'échange en interrogeant les élèves sur leur connaissance du rôle de producteur. La réponse a été immédiate mais incomplète : pour les jeunes, c'est la personne qui finance un film. Le producteur s'est amusé du fait qu'il aimerait beaucoup avoir assez d'argent pour financer lui-même ses films, avant de se lancer dans des explications plus précises sur le rôle crucial d'un producteur dans la création et la vie d'une œuvre cinématographique. Il a commencé par mettre en lumière non seulement la recherche de financements, en détaillant les différents acteurs impliqués sur un film, mais aussi l'importance de l'accompagnement des réalisatrices et réalisateurs tout au long du processus



Le message que j'ai envie de passer c'est qu'il faut aussi suivre vos envies et pas vous interdire de rêver.



Le cinéma c'est un art mais c'est aussi une industrie. C'est un art collectif.

«Je n'avais aucune idée de ce que je voulais faire de ma vie lorsque j'étais lycéen. Je ne rêvais pas de cinéma à l'époque, et je ne sais pas ce que j'aurais pensé si on m'avait dit que je deviendrais un jour producteur. Je ne l'aurais sans doute pas cru. Je crois d'ailleurs que je ne savais pas du tout en quoi consistait la production. J'imaginai éventuellement de vieux monsieurs le cigare aux lèvres. Alors quand on m'a proposé de revenir dans mon ancien lycée pour présenter mon métier, je me suis dit que ce serait peut être l'occasion de tordre le cou à mes anciennes idées reçues. Et pourquoi pas donner envie à d'autres de rêver à ce métier qui me passionne tant.»

~ Robin Robles

Il n'est jamais trop tard pour commencer ou se passionner pour quelque chose.

d'écriture et de production, qui peut prendre des années. Il a d'ailleurs précisé que c'est ce qu'il préfère dans son travail, justement, l'accompagnement des auteurs avec lesquels il travaille.

En tant que producteur, Robin Robles a insisté sur l'importance de faire preuve d'adaptabilité et de créativité pour résoudre les défis budgétaires et techniques auxquels sont confrontés certaines productions cinématographiques, et notamment dans l'économie du court métrage. Il a partagé des exemples concrets de situations où des contraintes budgétaires ont nécessité des ajustements créatifs dans le processus de production, s'aidant par exemple du cas très concret de *Partir un jour*, le court métrage réalisé par Amélie Bonnin que les élèves avaient pu découvrir en classe avant la rencontre. Il a donné l'exemple de la scène d'ouverture, qui devait avoir lieu dans un train mais dont le coût tel quel aurait été trop élevé pour le budget restreint du film -

représentant près d'un quart de celui-ci - et qui a dû être réécrite par l'autrice. Cette contrainte s'est révélée bénéfique puisque le résultat final raconte finalement mieux ce que la réalisatrice avait envie de mettre en lumière.

Accessible et engageant avec les élèves, Robin Robles semble avoir conquis son audience, impressionnée par son parcours et son engagement dans la création et l'industrie cinématographique... mais aussi par le précieux César, que le producteur leur avait apporté et qu'ils ont pu découvrir en fin de rencontre. Tous se sont pressés pour soupeser le précieux trophée avant de remercier Robin Robles pour cet échange de 2 heures qui fut aussi dynamique qu'instructif, pour tous !

 **REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO**

L'œuvre



Court-Métrage Partir un jour



PRODUCTRICE
CÉSAR 2023 DU MEILLEUR FILM
DE COURT MÉTRAGE D'ANIMATION

Edwina Liard

Collège Adolphe Thiers
Marseille (13), le 29 mars 2024

CÉSAR 2023
Un César à l'École



50 élèves
3^{ème}



2 professeurs
de français
et 1 professeur
documentaliste



Ma famille ne travaille pas dans le cinéma alors j'ai commencé par faire des stages. Je n'ai pas l'impression que ce soit si difficile d'entrer dans le cinéma de cette manière.

La productrice Edwina Liard a reçu le César du Meilleur Court-Métrage d'Animation en 2023 et a ainsi été invitée à retourner dans son ancien collège marseillais, Adolphe Thiers, dans le cadre de l'opération Un César à l'École. Une invitation qu'elle a acceptée avec enthousiasme. En effet, elle n'a peut-être pas passé beaucoup de temps à Marseille, mais son passage au collège Thiers – du milieu de la 5e au milieu de la 4e – a laissé de très bons souvenirs à la productrice, qui était ravie de pouvoir y retourner pour échanger avec la nouvelle génération d'élèves.

Edwina Liard est d'abord revenue avec eux sur son parcours : après avoir passé un Bac S, elle a intégré une prépa éco, puis une école de commerce, avec une spécialisation en management des industries culturelles. Mais c'est une expérience particulière qui lui a mis la puce à l'oreille sur le métier de productrice : une amie à elle faisait un stage au sein d'une société de production et à la description de son quotidien, Edwina Liard a pensé que ce métier pouvait être fait pour elle. Elle s'est donc trouvé un stage dans le domaine, qui ne sera finalement pas l'expérience qu'elle souhaitait et la conduira à s'envoler pour l'Espagne, où elle travaillera pour un festival de moyens-métrages pendant deux ans. A son retour en France, une opportunité unique s'est alors présentée, qu'elle saisit : une amie - également convaincue qu'il s'agit d'un métier fait pour Edwina Liard - lui a proposé de créer avec elle leur propre société de production. Ikki Films voit alors le jour. La société est toujours active aujourd'hui et compte désormais à son actif une vingtaine de courts métrages, sélectionnés dans plus de 1000 festivals à travers le monde. Les productrices ont même eu le privilège d'assister à la cérémonie des Oscars grâce à l'un de leurs projets.

Pendant la rencontre et au fur et à mesure des questions des élèves, Edwina Liard a détaillé avec une passion palpable son

métier de productrice : un rôle qui consiste à accompagner un film de l'écriture à sa sortie sur grand écran, en trouvant les financements nécessaires. Elle a précisé que la production est un domaine où les projets se multiplient et se croisent, où l'on travaille sur plusieurs œuvres en même temps, à des stades de développement divers, et c'est bien cela qu'elle aime dans son métier !



Actuellement, la productrice travaille sur une vingtaine de projets à différents stades de développement, ainsi que sur le premier long métrage de la société.

Les élèves se sont montrés très curieux et ont posé de nombreuses questions à Edwina Liard, sur son parcours, d'abord, mais aussi sur la différence entre une productrice et une directrice de production – l'intervenante n'a d'ailleurs pas hésité à exprimer sa surprise quant à cette question particulièrement pointue pour une élève de 3e – sur le coût de la réalisation d'un film, le procédé (notamment en animation), et sur l'impact des financements (ou de leur manque) sur les projets. Edwina Liard a répondu avec



«Je serais ravie de participer parce que je pense que pour savoir quel métier on pourrait avoir envie de faire, il faut déjà savoir qu'il existe ! Je suis intervenue dans une classe de 4e dans un collège de Montreuil dans ce but. L'idée pour moi est d'ouvrir des perspectives à des enfants. De plus, le métier de la production est un métier qu'on apprend sur le tas, qui ne demande pas de savoirs particuliers en amont, qu'on peut envisager de faire avec un bac pro comme avec un bac général. Je trouve donc votre dispositif tout à fait pertinent parce qu'en partant d'un événement bien connu en France, les César, vous permettez à des élèves d'élargir leurs perspectives, et de rêver, j'espère.»

~ Edwina Liard

sincérité et pédagogie aux questions des élèves, se prêtant avec joie à cet échange à bâtons rompus avec les jeunes, touchants d'honnêteté et de candeur, parfois, comme lorsque l'un d'entre eux a essayé de résumer la différence entre le rôle de réalisateur et celui de producteur : «le réalisateur réalise et le producteur produit...» ; déclenchant un sourire chez la productrice qui a admis qu'il n'a pas tout à fait tort, avant de détailler un peu plus ces rôles cruciaux mais souvent flous pour les élèves, évoquant notamment l'accompagnement artistique, et les rôles précis de l'un et de l'autre.

Enfin, la productrice a également évoqué les coulisses de la création du court métrage pour lequel elle a reçu la précieuse statuette en février 2023 ; *La Vie Sexuelle de Mamie*, expliquant la genèse du projet et la collaboration entre les deux réalisatrices, les aléas qu'a connu la production (le tournage devait avoir lieu en plein période COVID)

et la façon dont le film en a été impacté, ainsi que les choix de narration et artistiques qui ont été faits. En réponse à la question d'un élève, Edwina Liard s'est aussi posée la question du choix des projets qu'elle accompagne, supposant qu'elle avait un intérêt certain pour les histoires centrées autour de la transmission et les récits générationnels.

En fin de rencontre les élèves ont pu approcher avec surprise et enthousiasme le César, qu'Edwina Liard avait apporté pour eux. Un échange vertueux entre une ancienne élève et la nouvelle génération du collège Thiers, désormais convaincue qu'avec détermination et passion, tout est envisageable, même une carrière dans le monde exigeant du cinéma.



**Court-métrage
La Vie Sexuelle de Mamie**

La presse en parle





Conseil régional
Lycée Rosa Parks



**AUTEUR, COMÉDIEN ET
METTEUR EN SCÈNE**

Emmanuel Suarez

Lycée Rosa Parks
Montgeron (91), le 2 avril 2024



90 élèves
1^{ère} et Terminale



2 professeures
documentalistes,
1 professeure de français
et de cinéma audiovisuel,
1 professeure de français
et de théâtre

«Nous n'avons pas hésité lorsque nous avons eu connaissance du dispositif Un Artiste à l'École : pour nos élèves de théâtre et de cinéma, la venue d'un artiste professionnel est une formidable occasion de transmission d'expérience et d'ouverture de perspectives dans un domaine que l'on dit difficile d'accès. Le fait que l'artiste ait fait une partie de sa scolarité dans le même établissement que les élèves rend les choses plus concrètes et la transmission d'expérience plus vive. De plus, cet événement mobilise notre engagement pluridisciplinaire.»

Les équipes de Cinéma-Audiovisuel et de Théâtre du Lycée Rosa Parks



Cela faisait 25 ans qu'Emmanuel Suarez, comédien et scénariste, n'était pas retourné à Montgeron, sur les traces de son adolescence. C'est désormais chose faite, dans le cadre du dispositif Un Artiste à l'École, et ce retour dans son ancien lycée, Rosa Parks, à la rencontre d'élèves de 1ère et Terminale. L'auteur et interprète a répondu aux questions des élèves et est revenu avec eux sur son parcours atypique et sa passion pour l'écriture. L'artiste est d'ailleurs arrivé en ville un peu plus tôt, pour redécouvrir son ancien quartier et revoir les maisons de son enfance, arpentant la ville comme lors d'un «voyage spatio-temporel», s'est-il amusé.

Élève en bac artistique, il avait déjà à l'époque perçu dans cette ville un attrait artistique unique, notamment à travers les parcours et filières artistiques déjà proposés par l'établissement, ce qui était beaucoup plus rare à son époque que maintenant. Il a également expliqué que son intérêt pour l'écriture et pour la culture ne lui était pas venu de sa famille mais bien de l'environnement géographique, des sorties scolaires et des structures culturelles des environs, nombreuses, qui permettaient un accès facilité à la culture.

Après avoir fait ses classes en prépa littéraire à Henri IV et une très brève incursion à Normal Sup – 1 mois – Emmanuel Suarez a décidé de quitter cette voie pourtant rassurante et prestigieuse pour se consacrer à sa véritable passion, ce qui l'animait vraiment : le théâtre. Sans formation spécifique, il n'a pas fait d'école et a décidé de jouer "directement", il s'est alors formé "sur le tas" et a entamé une carrière de comédien, notamment en intégrant des compagnies de théâtre, avec lesquelles il a joué par la suite. Cependant, le manque de possibilités de création pure qu'implique le métier de comédien a fini par provoquer chez lui une certaine frustration. Il a en effet expliqué aux élèves que le propre d'un acteur c'est finalement d'attendre et de jouer les textes que d'autres ont écrits et, vite, lui est venue l'envie de créer lui-même, d'écrire. Il s'est ainsi progressivement tourné, d'abord vers l'enseignement, ce qui lui a permis de se lancer

dans l'écriture et d'explorer cette voie, tout en gardant une certaine sécurité. Finalement, et toujours progressivement, il a commencé à écrire de plus en plus, jusqu'à pouvoir le faire à plein temps. De la radio à la BD en passant par le podcast, il a finalement trouvé sa voie dans l'écriture sous toutes ses formes. Il a même révélé aux élèves travailler en ce moment sur une série télévisée, dernier médium qu'il ne semble pas encore avoir exploré.

Dès le collège et le lycée, des choses se sont déjà passées dans ma tête et j'ai eu des envies artistiques. En revanche, en faire un métier n'était pas vraiment une option. C'était un rêve, mais pas une option.

Les élèves se sont montrés curieux et avides des conseils d'Emmanuel Suarez qui semblait ravi de renfiler sa casquette de professeur le temps d'une rencontre avec la nouvelle génération d'élèves en ces lieux qu'il connaît si bien. Beaucoup ont voulu savoir la meilleure manière de se former et les parcours à emprunter, les écoles vers lesquelles se tourner et l'attitude à adopter pour réussir dans le métier – se référant tantôt au métier de comédien, tantôt à celui d'auteur et de scénariste. L'auteur les a d'abord encouragés à suivre des cours au sein d'une école pour développer leurs compétences, soulignant l'importance de l'expérimentation et de la multidisciplinarité. Il a également insisté sur



Vous pouvez tous écrire ou faire ou raconter des choses différentes. Ne pensez pas que vous n'êtes pas aptes à créer.



Le travail d'écriture est très particulier car à la fois il s'apprend et il ne s'apprend pas vraiment...c'est mon point de vue !

le fait que l'écriture est nourrie par les expériences de vie et les observations, et qu'il n'existe pas de processus unique pour écrire, chacun ayant sa propre méthode. Il a ensuite mentionné plusieurs noms d'écoles, précisant que beaucoup de bonnes écoles se trouvaient aussi en dehors de Paris et qu'il ne fallait pas avoir peur de s'expatrier, même temporairement, de la région parisienne !

Enfin, au fil des questions des jeunes – qui avaient pu découvrir en classe deux œuvres d'Emmanuel Suarez, à la fois en podcast et en BD – est venue la question de la différence entre écrire pour la bande dessinée ou pour la radio notamment. L'auteur a tenu à souligner avant tout l'importance cruciale des personnages, et ceci dans toute œuvre narrative.

Interrogé sur ses projets futurs, Emmanuel Suarez a annoncé aux élèves qu'il travaillait sur la suite des aventures de Corentin Tréguier, en précisant «C'est l'essence

même de la BD, de faire une série autour d'un personnage !». Puis, avec amusement, il a ajouté que suite à la commande d'un tome 2 de la BD par la maison d'édition, Radio France a également décidé de lui demander une seconde saison du podcast. C'est la première fois qu'il écrit l'histoire pour deux médias différents en même temps, a-t-il précisé, et cela lui pose quelques défis car ce qui est intéressant en radio ne l'est pas forcément en BD, et inversement, a-t-il précisé aux élèves.

Pédagogue, Emmanuel Suarez a échangé pendant 2 heures sans interruption avec les élèves, répondant avec entrain et honnêteté à leur nombreuses questions et leur partageant avec passion et de manière communicative l'amour de son métier et de précieux conseils pour leur avenir.



Les œuvres



L'incroyable expédition de Corentin Tréguier au Congo

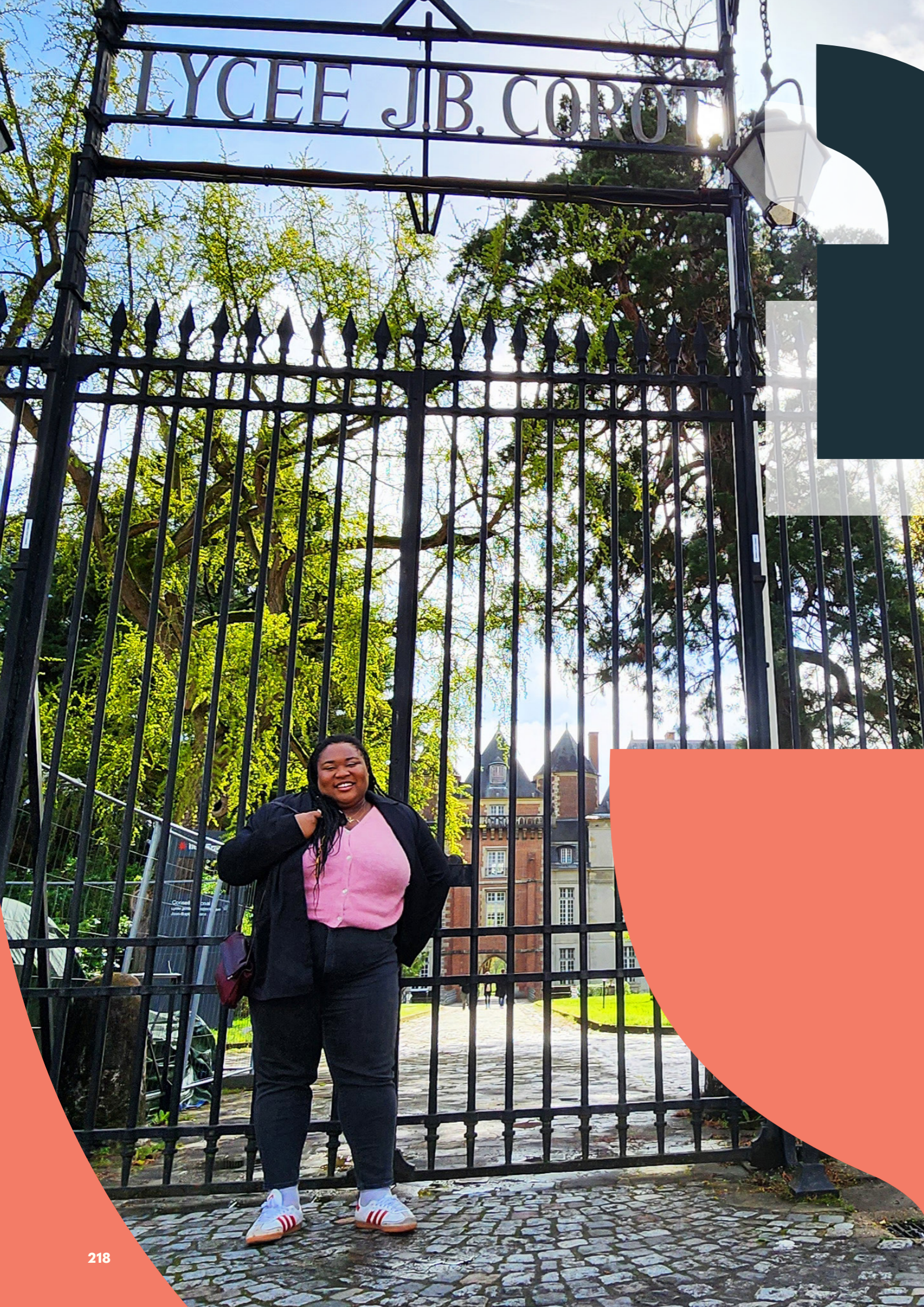


La Division, Podcast et BD

«Quand j'étais en terminale au lycée de Montgeron, il y a bien longtemps maintenant, Bertrand Tavernier est venu nous présenter son film, La Guerre sans nom. Rencontrer un tel artiste, lui poser des questions sur son travail, l'entendre nous interroger sur nos projets, tout cela a été déterminant pour la suite de mon chemin vers le théâtre, la radio et le cinéma. Les parcours artistiques semblent souvent inaccessibles à celles et ceux qui en rêvent à dix-sept ans, alors qu'ils sont pour la plupart faits de petits jalons, de bonnes rencontres et de chemins de traverse. Un Artiste à l'École est un moyen unique de rendre concret aux yeux des jeunes le "travail" des artistes, qui ont tous été collégiens et lycéens avant de trouver, parfois au gré de mille détours, leur voie.

Je suis très heureux de retourner dans mon lycée pour la première fois depuis tant d'années et d'échanger avec les adolescents d'aujourd'hui autour de ce que j'écris et du chemin qui m'a mené à créer ces textes. Peut-être que je retrouverai, au détour d'un couloir, une trace du lycéen que j'y ai été.»

~ Emmanuel Suarez



**COMÉDIENNE ET
PENSIONNAIRE DE LA
COMÉDIE FRANÇAISE**

Séphora Pondi

Lycée Jean-Baptiste Corot
Savigny-sur-Orge (91), le 4 avril 2024



160 élèves
2nde, 1^{ère} et Terminale



5 professeurs
de français

«C'est important pour nous que les élèves se rendent compte qu'avec du travail et un peu de chance, ils peuvent y arriver.»

Mme B., professeure de Français



Ce dont nous avons honte, nos défauts, c'est souvent tout cela qui fait notre force en tant qu'artiste.

C'est avec une émotion non dissimulée et une certaine excitation que la comédienne et pensionnaire de la Comédie Française, Séphora Pondi, est revenue pousser les grilles de l'ancien château, également ancien établissement de l'artiste, le lycée Jean-Baptiste Corot à Savigny-sur-Orge (91). Ce moment unique fut l'occasion pour la comédienne de revenir sur les lieux de son adolescence pour échanger avec les élèves. L'établissement a joué un rôle clé pour Séphora Pondi qui en a gardé un souvenir merveilleux, marquant le début d'une longue histoire d'amour avec le théâtre. Avec une joie non dissimulée, elle a pu y échanger avec 160 lycéens, autour de son parcours, des bancs de l'école à la scène, ainsi que sur ses différents rôles et son quotidien en tant que pensionnaire de la Comédie Française.

Après une visite du somptueux lycée entouré de ses douves et fort d'un terrain de plusieurs hectares, Séphora Pondi n'a pas perdu ses repères. De la cantine en passant par la salle des professeurs, jusqu'à la salle de théâtre, les lieux semblent avoir gardé toute leur authenticité. La salle de théâtre, également salle de conférence pour cette rencontre, est le lieu dans lequel la comédienne a fait ses premières représentations sur scène, il y a maintenant 15 ans. Ce saut dans le temps ne manqua pas d'émouvoir Séphora Pondi, qui, les larmes aux yeux, ne put s'empêcher de monter sur scène pour faire face à la salle, une forme d'hommage à la lycéenne qu'elle a été.

Comédienne et pensionnaire de la Comédie Française, l'artiste est aujourd'hui âgée de 31 ans. Séphora Pondi a amorcé la rencontre avec cette rapide présentation avant de laisser rapidement la parole aux lycéens : «je n'en dis pas plus, histoire de vous laisser me poser les questions qui vous intéressent». Dès le début de la rencontre, de nombreuses mains se sont levées, témoignant de l'intérêt suscité par le parcours de Séphora.

Interrogée sur ses études, l'artiste a révélé qu'elle n'avait pas toujours eu pour ambition de devenir comédienne. Bien qu'aimant la lecture, ce n'est qu'au lycée qu'elle a découvert sa passion pour le théâtre. Après le baccalauréat,

elle a intégré une école publique de théâtre à Évry, avant de passer les concours nationaux et de rejoindre l'école ERACM (École Régionale D'acteurs de Cannes et Marseille). Ce n'est que plus tard, après quelques années en tant qu'intermittente du spectacle, que la comédienne est repérée par la Comédie Française. Elle a souligné que l'entrée dans cette prestigieuse institution prend parfois beaucoup de temps. La comédienne a raconté aux élèves qu'il a fallu près de deux ans entre le moment du repérage et son intégration en tant que pensionnaire.

Puis les élèves se sont interrogés sur la manière dont Séphora Pondi travaillait ses différents rôles, les textes, ainsi que le processus artistique pour se mettre dans la peau d'un personnage (caractère, manière de se mouvoir, d'interagir avec son environnement, l'histoire ou encore les autres comédiens...). Pour rendre ses personnages "vivants", Séphora Pondi a expliqué miser grandement sur l'apprentissage théorique du rôle et des textes, tout en les imbibant de sa propre existence. Elle considère que l'essence d'une bonne interprétation réside dans la capacité du comédien à insuffler une partie de lui-même dans le rôle. Quant à la question de savoir quand elle a trouvé le juste ton pour un personnage, Séphora a souligné l'importance du dialogue avec le metteur en scène, qui apporte un regard extérieur et guide l'interprétation. En effet, d'un metteur en scène à l'autre, ce ne sont pas les mêmes demandes. Elle a donc conclu en rappelant qu'évidemment, le métier même du comédien est de donner vie aux personnages, via sa propre interprétation, sa compréhension du personnage et sa sensibilité, mais il travaille toujours en collaboration avec les metteurs en scène.

S'exprimant sur les difficultés du métier de comédienne, Séphora a évoqué le sentiment d'isolement social et d'éloignement culturel qu'elle a pu ressentir, notamment lors de son entrée à la Comédie Française, institution souvent associée à une certaine bourgeoisie. Elle a expliqué avoir ressenti beaucoup de colère au départ, et s'était mise énormément de côté se créant sa propre prison. Prison qu'elle a progressivement quittée, le temps d'approprier son environnement professionnel.



Quand je travaille mes rôles, j'essaie de les mettre en parallèle avec ma propre existence.

Malgré ces défis, elle a souligné l'importance de dépasser les obstacles et de cultiver l'ouverture d'esprit.

Suite à des questions de lycéens concernant son passé au sein du lycée, Séphora Pondi a évoqué avec nostalgie la découverte du théâtre et ses grandes amitiés qui ont perduré depuis. Elle s'est souvenue avec émotion de ses anciens professeurs, dont l'une – professeure de littérature - était présente dans le public ce jour-là. Elle a d'ailleurs confié que son déclic pour devenir comédienne est survenu lorsqu'elle a découvert le théâtre en seconde, grâce à une surveillante qui avait lancé un atelier théâtre. Elle a alors réalisé sa passion pour cet art et n'a plus jamais regardé en arrière.

Une élève lui a ensuite demandé : «quels conseils donneriez-vous à une jeune personne qui souhaite devenir comédienne ?». Pour celles et ceux qui aspirent à suivre ses pas, Séphora Pondi a conseillé de prendre des cours, de voir un maximum de spectacles et de lire beaucoup. Elle a également insisté sur l'importance de ne pas craindre ses propres défauts, car ce sont souvent eux qui font la force des artistes : «Ce dont nous avons honte, nos défauts, c'est souvent tout cela qui fait notre force en tant qu'artiste.». Elle en a profité pour rappeler que ce métier est aussi là pour faire vivre des expériences, des émotions aux spectateurs. Interrogée sur ce qui la pousse à se dépasser sur scène, Séphora Pondi a évoqué le risque

et le vertige inhérents à cet exercice, ainsi que l'obligation de remplir son rôle vis-à-vis du public. C'est tout cela qui constitue le carburant de la comédienne, et qui la pousse chaque jour à se lever et mettre du sens dans sa pratique artistique.

Enfin, la comédienne a évoqué l'impact de la crise Covid sur sa carrière, expliquant avoir vécu cette pandémie en deux temps. Elle a avoué avoir trouvé un certain réconfort lors du premier confinement, qui lui a permis de se reposer et faire une pause dans le rythme intense qui était celui de sa vie d'artiste. Mais lors du deuxième confinement, elle a reconnu avoir éprouvé beaucoup de craintes quant à l'avenir des salles de théâtre ainsi que la survie de son métier. Heureusement, la Covid n'aura pas eu raison de son art et ni entaché l'amour des Français pour la culture et notamment le théâtre.

En conclusion de cette riche rencontre, une élève a demandé à Séphora Pondi ce qu'elle dirait à la lycéenne qu'elle a été il y a 15 ans : «je lui dirais de ne rien changer. Vraiment rien !!!». Et c'est sur ce témoignage de son amour et de sa passion indéfectible pour son métier de comédienne que Séphora Pondi a conclu l'échange sous un tonnerre d'applaudissements.



«Sans avoir été une élève zélée ou exemplaire j'ai adoré être à l'école. Contre toute attente, ça a été un espace d'invention, de liberté et de ludisme quasi total pour moi. C'est là que j'ai rencontré le jeu, c'est là que j'ai rencontré mes amis. Qui sont restés les mêmes à travers les années. J'étais dans un lycée où il y avait souvent du passage, où les cours de théâtre étaient tenus par des gens qui étaient comédiens, qui s'y frottaient tous les jours. Qui avaient pris ce grand risque là. Ça m'a évidemment nourrie. Et quand je songe à tous ceux qui se sont ennuyés ferme en cours, qui avaient du mal à y trouver leur place, j'ai envie d'être présente. Et peut-être faire partie des passages éphémères qui s'avèrent un jour inspirants.»

~ Séphora Pondi

Les œuvres



Culottées



Pièce de théâtre Culottées



ÉCRIVAIN

Delphine de Vigan

Lycée Napoléon
L'Aigle (61), le 16 avril 2024



80 élèves
2^{nde}, 1^{ère} et et Bac pro



2 professeures
de lettres modernes

«Enseignante en lycée pro avec des élèves pour qui un livre c'est forcément une punition, je trouvais intéressant qu'ils puissent rencontrer un écrivain : cet être de chair et de sang (et non pas un extraterrestre ou un tortionnaire) qui s'entoure de livres et pour qui lire et écrire, est une activité professionnelle mais surtout un plaisir, un besoin, une source d'échange et d'ouverture aux autres. C'est un peu grandiloquent mais il y a quand même beaucoup de ça ! À L'Aigle et pour nos élèves de LP, les occasions culturelles sont rares et tout ce qui touche aux livres, c'est comme l'Amazonie !»

Mme L., professeure de français



L'écrivaine Delphine de Vigan a accepté avec émotion notre invitation à venir échanger avec plus de 80 lycéens dans son ancien établissement, le lycée Napoléon à L'Aigle dans l'Orne. Des élèves de différents niveaux, notamment de Seconde, de Première et des filières professionnelles, ont pris part à cette rencontre, préparée en amont par les jeunes sous la supervision de leurs professeurs, autour de plusieurs œuvres comme «No et Moi» ou «D'après une histoire vraie». Delphine de Vigan a évoqué avec les élèves son expérience d'écrivaine et son métier de manière concrète, et permis aux jeunes de se plonger dans les coulisses de la conception d'un livre, de ses prémices à sa diffusion.

Ce retour aux sources a offert à Delphine de Vigan l'occasion de redécouvrir les lieux de son adolescence dans lesquels elle a retrouvé certains repères, malgré les changements significatifs dans l'établissement. Après avoir déjeuné à la cantine, inchangée contrairement au reste du lycée, et revisité les lieux, l'autrice a été reçue dans le grand CDI, où les lycéens l'attendaient avec impatience.

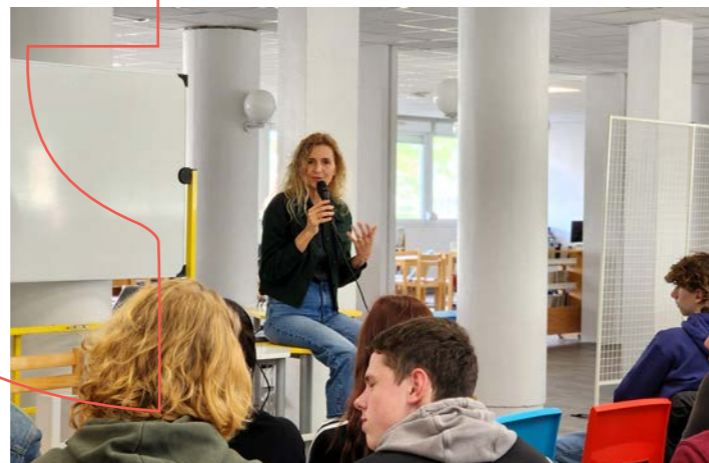
Delphine de Vigan a commencé la rencontre en se remémorant son passage au lycée et est rapidement revenue sur son parcours avant de laisser la parole aux élèves, curieux d'en savoir plus sur l'écrivaine. En premier lieu, l'autrice est revenue sur la dimension émotionnelle forte de ce retour dans les couloirs de son ancien lycée, dans lequel elle a forgé son identité adolescente et passé son baccalauréat en 1983. Ce retour était d'autant plus imprégné de nostalgie que les visites dans cette ville symbole de ses jeunes années sont rares, la dernière remontant à une dédicace dans la librairie de son amie d'enfance.

Très vite, les mains ont commencé à se lever et les questions se sont enchaînées, sur le parcours de l'écrivaine, ses sources d'inspiration, le processus de création d'un livre, ou encore le rapport de l'autrice à ses œuvres. Et c'est dans la suite logique de sa présentation que les premières interrogations concernèrent ses études et la période post lycée.

Après ses années de lycée, Delphine de Vigan a raconté avoir pris la route de Paris pour poursuivre ses études. Après avoir suivi une classe préparatoire littéraire khâgne hypokhâgne, elle est partie en DUT publicité avant de plonger dans le monde de l'entreprise. Ce n'est qu'après avoir travaillé pendant presque 20 ans en entreprise qu'elle a finalement embrassé pleinement sa vocation d'écrivaine. Elle a d'ailleurs confié aux élèves que ses premiers romans ont été écrits dans les interstices de son emploi du temps chargé, jonglant entre le travail de jour et l'écriture la nuit. Ce n'est qu'à partir de son quatrième ouvrage qu'elle a pu se consacrer exclusivement à l'écriture et quitter le milieu "traditionnel" de l'emploi, et par conséquent, son statut d'employée. Depuis ce tournant majeur, Delphine de Vigan a publié une dizaine de romans et écrit plusieurs scénarios pour des oeuvres audiovisuelles.

L'écriture a réussi à donner du sens à mon hypersensibilité.

«Comment devient-on écrivain ?» a ensuite demandé une élève. Delphine de Vigan a partagé son propre parcours en soulignant le défi principal de l'auteur : celui de se faire publier et de vivre pleinement de ce métier. Pour répondre à la question, l'artiste a remonté le fil de sa vie afin d'illustrer un des parcours possibles pour devenir écrivain. Malgré une passion de longue date pour l'écriture, elle n'avait jamais envisagé sérieusement une carrière dans ce domaine. Jusqu'au jour où une impulsion soudaine l'a poussée à envoyer son premier manuscrit par la poste à plusieurs éditeurs, avec des résultats mitigés. Parmi les réponses négatives, quelques encouragements ont émergé, l'incitant à explorer davantage ses écrits et son talent pour raconter des histoires. C'est ainsi qu'elle se lança très rapidement dans l'écriture de son deuxième manuscrit, «*Jour sans fin*», qu'elle a envoyé aux éditions dont elle avait reçu le soutien précédemment. Ce deuxième essai a été



Les écrivaines et les écrivains ont ce pouvoir de capter les choses qu'on ne voit pas à première vue.



On n'écrit pas pour faire fortune, on écrit par passion et par nécessité.

accueilli avec enthousiasme par plusieurs maisons d'édition, marquant le début de son aventure artistique.

L'autrice en a profité pour rebondir sur les différentes voies qui peuvent mener à la publication d'un roman, sans cacher aux élèves qu'il ne s'agit pas toujours d'une tâche simple. Lors de l'envoi d'un manuscrit, celui-ci doit passer la première étape cruciale des services de lecture. Une fois cette première étape franchie avec succès, vient alors tout le travail de réécriture en fonction des retours des éditeurs, puis la mise en page du livre, son impression et plus tard, sa diffusion. C'est également avec une grande honnêteté qu'elle a souligné l'importance des réseaux professionnels dans un milieu où les contacts peuvent parfois faciliter le circuit, l'acceptation d'une œuvre et sa publication dans une maison d'édition.

«Vivre de sa plume est-il simple ?» a demandé un élève. Delphine de Vigan a reconnu que bien qu'elle puisse vivre de son écriture, le statut d'écrivain est tout sauf stable. Ce statut d'auteur n'octroie ni salaire fixe, ni sécurité de l'emploi, avouant que la vie d'écrivain est souvent précaire.

Elle a rappelé que seuls quelques auteurs parviennent à vivre entièrement de leur passion, soulignant que l'écriture est avant tout une question de passion et de nécessité plutôt qu'une question d'argent.

A ensuite été posée une question concernant ses sources d'inspiration pour l'écriture de ses livres. L'autrice a alors expliqué aux lycéens qu'elle puise dans ses propres expériences ainsi que dans les histoires de son entourage. Par exemple, son célèbre roman «No et moi» tire son essence des observations de la vie quotidienne à Paris, notamment d'un regard échangé avec deux femmes ayant passé la nuit dans la rue. Cette expérience poussa alors l'artiste à se questionner sur les chemins de vies qui pouvaient mener des femmes dans de telles situations de précarité. Elle a également partagé sa vision de l'inspiration, soulignant que ce sont souvent les images les plus percutantes qui suscitent son désir d'écrire : «Souvent pour l'inspiration, je ne fais pas de choix. Ce sont des images qui me heurtent».

Enfin, l'artiste a été questionnée sur la manière dont naît un livre, de l'idéation à la proposition du manuscrit auprès des

maisons d'édition. Delphine de Vigan a dévoilé les coulisses de son processus créatif, qui commence par une période d'incubation - période intense de recherches et d'apprentissages sur les thématiques et sujets que l'artiste souhaite aborder dans ses livres - suivie d'une discipline stricte d'écriture. Elle a insisté sur l'importance de trouver son propre rythme biologique pour écrire et palier aux défis quotidiens : «Écrire, c'est une activité qui est très solitaire, c'est à moi de me discipliner pour me mettre au travail tous les jours». En moyenne, un livre prend environ deux ans à voir le jour, de l'idée initiale à la publication finale.

Pour conclure ce riche échange, Delphine de Vigan est revenue sur ses succès et ses échecs, soulignant les hauts et les bas de sa carrière d'écrivaine, moments inévitables pour tous artistes, quel que soit le domaine. L'écrivaine a donc insisté sur l'importance de la résilience et de la persévérance dans la pratique de son art face aux obstacles rencontrés sur son chemin. Une conclusion pleine d'espoir, à l'image de cette rencontre profondément humaine, et dont les élèves sont sortis ravis.

REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

«J'ai accepté parce que je serai heureuse de revenir dans ce lycée qui a été très important pour moi et de rencontrer les élèves et les professeurs d'aujourd'hui. C'est au lycée Napoléon que j'ai étudié avec un professeur (Mr Derivry) qui a, sans aucun doute, joué un rôle déterminant dans ma passion pour la littérature.»

~ Delphine de Vigan

La presse en parle



Les œuvres

vues en classe



No et Moi

D'après une histoire vraie



COMÉDIEN

Pascal Demolon

Collège Pierre Brossolette
Reims (51), le 18 avril 2024



110 élèves
3^{ème}



3 professeures de lettres

«Nos élèves ont souvent tendance à se dévaloriser et à ne pas se projeter dans l'avenir, leur faire rencontrer un artiste qui a déambulé dans les mêmes couloirs qu'eux, avec les mêmes questionnements, peut-être, c'est l'occasion de leur permettre de rêver»

Mme J., professeure de français



Il n'était pas revenu dans son collège depuis 45 ans. Le comédien Pascal Demolon était de retour mi-avril au collège Pierre Brossolette à Reims (51) avec beaucoup d'émotion. Ce fut l'occasion pour l'artiste d'évoquer son parcours et son métier avec plus de 110 élèves de 3ème, qui avaient studieusement préparé la rencontre avec leurs enseignants, suscitant passion et curiosité. Pour Pascal Demolon, cette visite a également été une opportunité de redécouvrir son ancien collège, qui, selon ses propres mots, est presque inchangé, ravivant ainsi ses souvenirs d'adolescence.

«J'ai été élève ici, il y a fort longtemps», d'emblée, Pascal Demolon a évoqué l'émotion que ce retour aux sources lui a suscité et avant de plonger dans le cœur du sujet, l'artiste a invité son audience à apprécier sa chance d'être scolarisée ici, au collège Pierre Brossolette. Il a souligné dès le départ l'importance de cette période de sa vie, expliquant que sans son passage au collège, redouté par beaucoup, il n'aurait jamais atteint sa carrière actuelle. Le collège, selon lui, contribue à la construction et au passage obligatoire de son futur professionnel, mais aussi et grandement personnel. Pascal Demolon a rappelé aux collégiens qu'il s'agissait d'un des lieux primaires de notre enfance qui établit des relations et offre des expériences qui façonnent l'adulte à venir. Après quelques mots de présentation rapide, l'artiste a vite laissé la parole aux élèves en concluant son introduction par la phrase suivante : «Parlez-moi de vous».

A la question : «À quel âge avez-vous su que vous vouliez devenir acteur ?» Pascal Demolon a répondu en remontant le fil de sa vie jusqu'à son plus jeune âge, période charnière dans sa découverte du cinéma et la naissance d'un rêve qui ne le quittera jamais. Il a alors confié aux élèves que le premier déclic est survenu lorsqu'à l'âge de 11 ans, l'amie de sa mère l'emmena au cinéma pour la première fois. L'image de toute une salle riant simultanément devant un film le fascina complètement. De là est née une question essentielle : comment parvient-on à rassembler autant de personnes pour rire ensemble ? Cette question demeura présente au fil des années, sans jamais vraiment quitter le jeune Pascal Demolon et sans vraiment trouver de réponse précise. Le deuxième déclic est arrivé au collège, à l'âge de 14 ans. En tombant sur un article consacré à la mort de Jacques Brel sur le mur de sa classe de mathématiques, il fut intrigué et commença à se renseigner sur cet artiste. C'est à partir de ce moment-là qu'il se passionna pour cet interprète, à tel point qu'il ne cessa de se demander : Comment devenir artiste ? Comment exprimer artistiquement ce qu'il ressentait ? Animé par un sentiment d'urgence, il est alors parti à Paris après le lycée, tenter sa chance, marquant ainsi le début de sa carrière de comédien.

N'ayant pas poursuivi ses études, Pascal Demolon a tenu à insister auprès des élèves sur l'importance de l'éducation, soulignant qu'elle ouvre les premières portes sur le chemin de la vie. Dès le collège, il est essentiel de commencer à croire en soi et cultiver ses rêves, bien que le chemin soit encore long. «ous êtes à un moment de votre vie où vous avez le droit de choisir. N'ayez pas peur de croire», a-t-il déclaré. Il a également profité de ce moment de parenthèse pour rendre hommage aux professeurs, soulignant leur rôle clé dans la vie des élèves et les encourageant à les voir comme des alliés dans la réalisation de leurs rêves et objectifs. Encourageant les élèves à se libérer pour rêver, il a insisté sur l'importance de se laisser cette liberté pour façonner la personne qu'ils aspirent à devenir. Toujours dans l'échange avec les élèves, doté d'un humour généreux et d'un récit captivant,



Vous êtes à moment de votre vie où vous avez le droit de choisir. N'ayez pas peur de croire. Plus tu vas croire, plus tu vas voir les changements positifs dans ta vie.

L'école est très importante dans une vie.

En réalité, les élèves avaient beaucoup plus envie de parler de l'acteur que de leur vie de collégiens. Les interrogations étaient nombreuses et variées, portant sur ses débuts dans le cinéma, ses sources d'inspiration et son rapport à son art notamment.



Ce que vous méritez, c'est ce que vous décidez d'avoir.

l'acteur n'a eu aucun mal à tenir son public en haleine. Les questions fusaiant, et les élèves se montraient particulièrement curieux.

«Comment entretient-on son désir quand on est seul à y croire ?», a demandé l'un d'entre eux. Pascal Demolon a avoué avoir vécu 25 ans de persévérance, d'amour, de croyance et de désir pour le cinéma avant de pouvoir vivre de son rêve. «C'est un travail immense». Il a alors expliqué aux élèves qu'il avait travaillé dur pour deux raisons : la première était par respect pour le métier auquel il aspirait, et la deuxième était pour acquérir les outils nécessaires pour intéresser les professionnels du milieu. «Travailler, c'est se préparer au moment où la rencontre décisive lancera la carrière, où tout décollera».

Concernant la question sur le premier film qu'il a tourné, Pascal Demolon avec un storytelling fascinant, a raconté avoir obtenu son premier rôle dans un épisode de la célèbre série télévisée *Navarro*. Il a raconté l'anecdote de ce tout premier casting, lors duquel le directeur de casting, avant même que Pascal Demolon ne commence sa démonstration, lui a dit qu'il n'obtiendrait pas le rôle principal, mais pourrait jouer

celui du "méchant". Totalemment déconcerté et un peu attristé de la situation, l'artiste s'est finalement résolu à accepter ce rôle inattendu qu'il n'avait absolument pas envisagé. Ce refus initial se transforma en succès, marquant le début d'une longue aventure qui l'a ensuite conduit à des rôles auxquels il n'aurait peut-être jamais pensé accéder. Ce fut une belle leçon adressée aux collégiens, leur rappelant qu'il est nécessaire de saisir les opportunités que la vie met sur leur chemin, même si ce n'est pas ce qu'ils avaient imaginé au départ.

«Avez-vous déjà voulu tout arrêter ?» Oui, a-t-il répondu sans hésitation. Il a souvent douté, notamment dans la quarantaine, lorsque sa carrière était encore instable et que son entourage s'inquiétait pour son avenir. Un jour, prêt à tout abandonner, il a raconté avoir reçu un appel d'un ami lui proposant d'être figurant. Par fierté, il refusa d'abord, considérant cela comme le coup de grâce. Mais après réflexion, il accepta. «Et c'est là que la vie tient sur un fil», a-t-il dit aux élèves. Sur ce tournage, il rencontra un grand acteur dont il était fan, qui lui proposa un rôle de deux jours. Ces deux jours s'avérèrent être une expérience si positive qu'elle se transforma en 17 jours, le conduisant finalement à «*Radiostars*», un

film à succès qui lança véritablement sa carrière. «Que serait ma vie si je n'avais pas accepté ce rôle de figurant ? Encore une fois, il faut croire en vous, et saisir les opportunités !»

En fin de rencontre, une question audacieuse lui fut posée : «Pouvez-vous résumer votre carrière en trois mots ?». Après quelques secondes de réflexion, Pascal Demolon a répondu : «Longue, belle et pleine de désir». Une réponse qui a parfaitement résumé le message que l'artiste était venu faire passer aux élèves, dans ce lieu qui a marqué sa jeunesse et qui fut l'une des premières étapes, le menant à la belle carrière qu'il connaît aujourd'hui.

La rencontre s'est terminée par la remise à l'artiste de croquis dessinés par des élèves, geste qui le toucha profondément, lui permettant de repartir avec de jolis cadeaux et des souvenirs plein la tête.



L'œuvre



Le rire de ma mère

La presse en parle





**AUTEUR, SCÉNARISTE DE
ROMANS GRAPHIQUES**

Romain Dutter

Ensemble scolaire Sainte-Elisabeth
Paris 15e (75), le 23 avril 2024



205 élèves
CM2, 3^{ème} et 2^{nde}, 1^{ère}
et Terminale en option
théâtre



1 professeure
documentaliste et
référente culture,
1 professeure d'arts-
plastiques et 1 professeure
de français

«C'est enrichissant pour les élèves de rencontrer un artiste qui a fait sa scolarité à Saint-Elisabeth. C'est un point d'ancrage et un point en commun pour eux. Cela peut faciliter le dialogue mais également la projection et une ouverture vers les métiers artistiques.»

Mme H., professeure documentaliste



«Toujours en travaux depuis mes 27 ans d'absence», c'est sur cette pointe d'humour que l'auteur et scénariste de romans graphiques, Romain Dutter, est revenu sur les lieux de son enfance, dans son ancien établissement, l'ensemble scolaire Sainte-Elisabeth à Paris 15e (75). Ce retour aux sources est un très bel hommage à l'enfant que Romain Dutter a été, car l'artiste y a passé toute sa scolarité, de l'école primaire à la terminale. Les souvenirs sont presque intacts malgré un établissement qui, avec le temps, a bien changé. L'artiste a pu redécouvrir les couloirs et les murs de son enfance, parfois complètement rénovés et parfois fidèles au passé. L'artiste n'a pas perdu ses repères et a mené la visite d'un pas confiant, passant d'un espace à l'autre sans jamais se perdre. Après un repas à la cantine scolaire et un petit tour dans la cour de récréation, il était l'heure pour Romain Dutter de rencontrer près de 200 élèves, du CM2 à la terminale, pour une rencontre riche et humaine autour de son parcours, de ses œuvres et de son quotidien en tant qu'artiste, et ancien élève de cette institution.

C'est dans une atmosphère chaleureuse et animée que l'artiste a été accueilli par une salve de «bonjour» collectifs de la part des élèves. Avant de se présenter, Romain Dutter leur a proposé de le tutoyer, instaurant directement une ambiance décontractée et intimiste. Il a ensuite introduit la rencontre par une présentation de son parcours, de son métier ainsi que sur son passé au sein de l'établissement scolaire, soulignant qu'il avait, lui aussi, été sur les mêmes bancs d'école. De ses premiers pas à Sainte-Elisabeth dès l'âge de trois ans jusqu'à sa Terminale, l'artiste a partagé avec les élèves sa joie de retrouver cet environnement familial.

Donnant une place importante à l'échange et à l'interaction avec les élèves, il les a encouragés à participer, posant des questions stimulantes sur la différence entre scénariste et illustrateur, sur la spécificité d'un roman graphique, ou encore sur le processus de réalisation d'une œuvre. L'artiste a donc insisté

sur sa fonction de scénariste, la distinguant de celle d'un illustrateur. C'est avec passion et de manière tout à fait pédagogique que l'auteur a expliqué au jeune public le rôle du scénariste afin de mettre tout le monde d'accord : le scénariste est la personne qui imagine et écrit les histoires, crée les personnages et imagine les situations à travers les mots et l'écriture, notamment de projets audiovisuels, mais aussi de romans, de bandes dessinées ou encore de romans graphiques.

L'argent pour moi ce n'est pas important. Ce qui compte, c'est la liberté. La liberté de se lever chaque matin en faisant ce qu'on aime et comme on le désire.

Avant de parler plus spécifiquement de ses œuvres et toujours dans l'échange avec les élèves, Romain Dutter leur a demandé s'ils connaissaient la différence entre une bande dessinée et un roman graphique. Les mains se levèrent rapidement, les réponses étaient pertinentes et se complétaient. L'auteur leur a alors expliqué que l'important est de savoir que le roman graphique est une bande dessinée, mais que toute bande dessinée n'est pas un roman graphique. Le roman graphique désigne une bande dessinée longue et avec souvent plus de textes, contenant des personnages aux psychologies complexes, des visuels de bulles et de cases moins définis, il est généralement – mais pas toujours – destiné à un lectorat adulte.

Les élèves étaient alors curieux d'en savoir plus sur ses romans graphiques, qui étaient pour l'occasion exposés sur la scène de l'amphithéâtre qui accueillait la rencontre. À travers la présentation de ses œuvres, notamment «Symphonie Carcérale», Romain Dutter a offert aux élèves un aperçu de son



Si vous avez quelque chose qui vous tient fort à cœur, essayez de garder cette petite part de rêve que vous avez, car on peut y arriver.

travail et de ses inspirations. Il a raconté avec émotion ses expériences dans les milieux carcéraux qui ont nourri son art, soulignant l'importance des petits rayons de soleil apportés par la musique dans les prisons, illustrés par la couleur orange dans l'ouvrage.

Poursuivant son récit sur ses sources d'inspiration et la source de ses œuvres, Romain Dutter a évoqué son deuxième roman graphique «*Goodbye Ceausescu*», une œuvre qui retrace ses multiples voyages en Roumanie, ses rencontres avec les habitants partageant leur histoire et leurs visions du pays. L'artiste en a alors profité pour décrire tout le processus de création d'un roman graphique, mettant en lumière l'importance de chaque élément visuel, du scénario aux couleurs en passant par les personnages, ainsi que les différents acteurs qui participent à sa construction, son impression et sa diffusion.

Puis, c'est les élèves, grands privilégiés, ont pu avoir un avant-goût de sa prochaine création «*Le jour d'avant*», une adaptation d'un roman de Sorj Chalandon. Tout droit sortie de l'imprimerie, le public a pu découvrir en avant-première son dernier roman graphique qui sortira le 16 mai, et qui retrace l'histoire d'un homme en quête de justice pour son frère, mort dans l'explosion d'une mine. Expliquant son choix d'adaptation, Romain Dutter a partagé son coup de cœur pour ce roman dont il a découvert l'existence il y a trois ans et son désir de le porter en roman graphique, un projet qui a pris trois ans d'engagement et de dévouement.

C'est avec honnêteté que l'artiste a insisté sur la longue gestation d'un roman graphique, nécessitant plusieurs années : plus de deux ans entre l'écriture, la réalisation des dessins et les échanges entre l'auteur et l'illustrateur pour

parfaire chaque détail. Il a également abordé la réalité financière du métier, expliquant que les auteurs ne touchent qu'une petite part des ventes, préférant souligner la valeur de la liberté et de la passion plutôt que celle de l'argent.

Interpellé par une élève sur ses débuts dans le domaine, l'artiste a évoqué sa passion précoce pour la lecture et l'écriture, avouant tout de même que devenir auteur n'était pas son rêve d'enfant. Il n'avait, à vrai dire, jamais envisagé cette possibilité avant d'avoir la trentaine. C'est à travers ses expériences à l'étranger, ainsi que dans les prisons en tant que coordinateur des activités culturelles, qu'il a ressenti le besoin de partager les histoires qu'il vivait et les destins qu'il croisait, aboutissant à la réalisation de sa première œuvre «*Symphonie Carcérale*» et au début de sa carrière d'auteur.

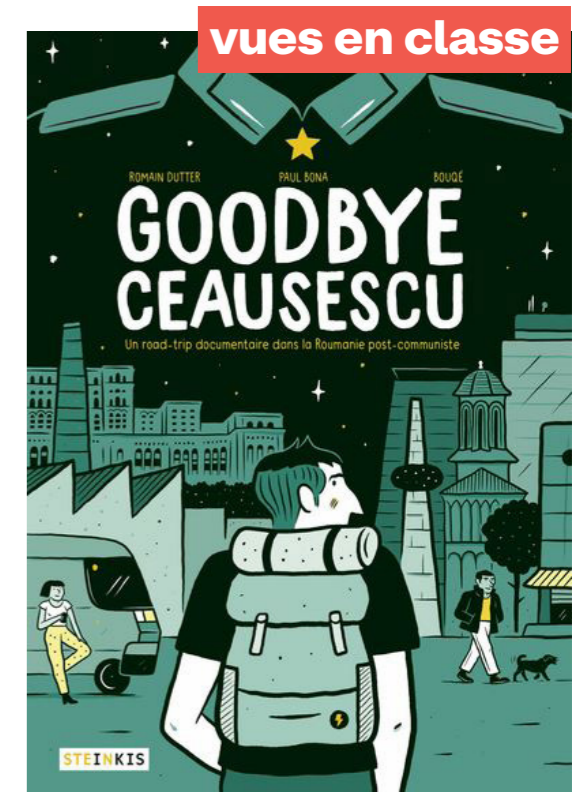
En conclusion, Romain Dutter a encouragé les élèves à croire en leurs rêves malgré les obstacles, rappelant l'importance de persévérer et de suivre leur passion. La rencontre s'est terminée sur la projection de photos de ses voyages, de ses expériences en prison et des sources d'inspirations pour ses œuvres, laissant les élèves admiratifs devant cet artiste du monde.

▶ REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

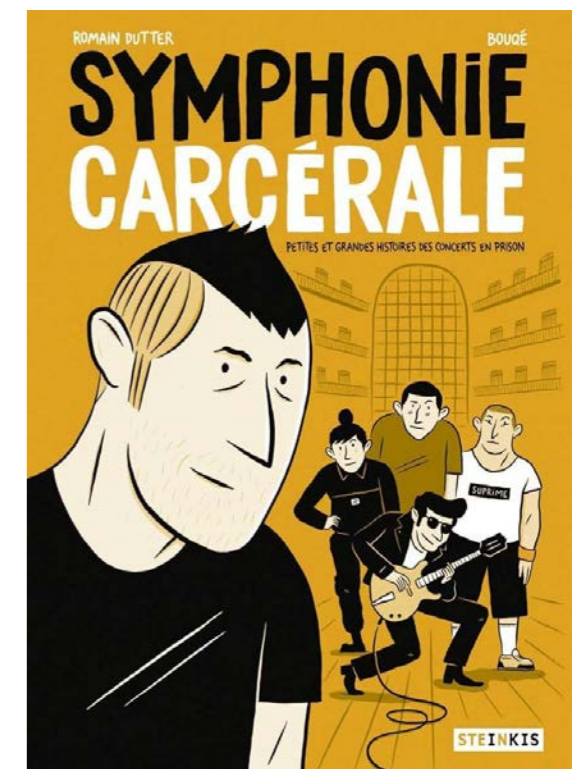
«Intervenir au sein du dispositif Un Artiste à l'École et revenir au sein de mon ancien établissement afin de parler aux élèves de mon parcours, notamment de mon expérience de coordinateur culturel au sein du Centre Pénitentiaire de Fresnes pendant dix années mais aussi de ma nouvelle profession d'auteur, de mon travail de scénariste, de mes projets en cours, de ma passion pour la BD, est une proposition qui m'enchant. J'espère évidemment qu'elle ravira aussi les élèves participants.»

~ Romain Dutter

Les œuvres



Goodbye Ceausescu



Symphonie carcérale



COMÉDIEN

Kamel Isker

Collège Les Pyramides
Évry-Courcouronnes (91), le 29 avril 2024



75 élèves
3^{ème}



2 professeurs de
lettres et 1 professeure
d'espagnol

«Nous avons accepté de participer car il s'agit d'une intervention qui permet de lier le parcours avenir et le parcours artistique et culturel, et nous souhaitons montrer la réussite professionnelle d'anciens élèves de l'établissement. Nous avons aussi l'ambition d'ouvrir encore davantage les élèves à la culture cinématographique et théâtrale. C'est un dispositif qu'il faudrait généraliser et qui apporte autant à l'intervenant qu'aux jeunes.»

Mme G., référente culture



Ayant grandi dans le quartier des Pyramides, scolarisé de 1994 à 98 au collège Les Pyramides d'Évry-Courcouronnes, Kamel Isker n'y était pas revenu depuis près de 30 ans, donnant à cette journée une signification particulière pour lui, mais aussi pour l'établissement. C'est une grande émotion qui n'a pas quitté le comédien, de retour dans son ancien collège pour y rencontrer les élèves et évoquer avec eux son métier et son parcours. Malgré les transformations et les fresques réalisées par les élèves qui ornent maintenant les murs, Kamel Isker n'a rien oublié de son enfance et de son passage au sein de l'établissement. Après avoir arpenté les couloirs qu'il connaissait si bien et partagé un repas avec plusieurs enseignantes, dont certaines l'avaient eu en classe, l'artiste est allé à la rencontre des élèves de 3ème impatientes de le rencontrer et d'en apprendre davantage sur l'ancien collégien.

et ce quartier où j'ai grandi», a-t-il partagé. Il a raconté l'anecdote du moment où il avait présenté ses amis d'Évry-Courcouronnes à son nouvel entourage parisien. Et c'est avec beaucoup de tendresse que Kamel Isker a évoqué le décalage entre ses deux mondes et a réalisé la chance qu'il avait eue de grandir et de faire sa scolarité dans un milieu social varié et multiculturel, témoin de grands moments de joie.

Être comédien, c'est aussi beaucoup de passion et de connaissance de soi. Il faut savoir qui on est et d'où on vient.



Le comédien a entamé la discussion en se présentant et en évoquant l'émotion intense que lui a procuré ce retour aux sources, et sa fierté à l'égard de son parcours et de ses origines dans le quartier des Pyramides. Une émotion non feinte, renforcée par l'identification quasi immédiate aux élèves présents ce jour-là. Même si 30 ans les séparent, il a évoqué le lien, cette culture et ce lieu si emblématique qui relie chacun d'eux dans cette salle.

Quand on vient du quartier, notamment dans le théâtre, on doit mettre les bouchées doubles. Et j'en suis d'autant plus fier.

Après les quelques mots d'introduction, les premières questions des collégiens sont arrivées rapidement : «Quelle était votre matière préférée au collège ? Etiez-vous bon élève ?». Kamel Isker a avoué qu'il n'était pas très doué dans les matières scientifiques et préférait les matières littéraires : le français, l'histoire-géographie. Il a raconté avoir été dans la moyenne, pas excellent élève mais avec des notes "convenables" selon ses termes. Puis la question sur le meilleur souvenir au collège a été posée, plongeant l'artiste dans ses pensées pendant quelques instants. «Je n'ai que des souvenirs de fous rires dans ce collège

Le comédien en a profité pour rappeler aux élèves de mesurer la chance qu'ils avaient d'être dans ce collège proposant une multitude d'options et de projets artistiques encadrés par des équipes pédagogiques dynamiques et engagées. Il a exprimé sa fierté de voir l'évolution de cet établissement depuis son époque jusqu'à aujourd'hui, une évolution plus que positive, et qui lui donnait envie de revenir sur les bancs de l'école en tant qu'élève. La fameuse question de l'âge auquel l'artiste avait trouvé sa vocation a alors été posée. Kamel Isker a raconté qu'à l'époque, il avait commencé le théâtre dans la maison de quartier des Pyramides vers l'âge de 13 ans, un quartier peu sûr selon les dires de l'artiste. C'était là qu'il avait commencé les improvisations théâtrales, et ce fut aussi l'endroit où il se sentit extrêmement bien. Issu d'une famille aimante l'ayant profondément soutenu dans ses rêves d'artiste, Kamel Isker s'est alors inscrit dans un club de théâtre en



Quand tu assumes un rôle et que tu y crois, c'est à ce moment-là que tu convaincs tout le monde.

arrivant à Paris à l'âge de 17 ans. C'est à ce moment-là que l'idée d'en faire son métier a germé, un joli clin d'œil à la carrière de son frère Akim Isker, réalisateur. Concernant les grandes qualités pour devenir un comédien, l'artiste a insisté sur le fait d'être curieux et sur le travail conséquent que ce métier nécessite. Être comédien, c'est pouvoir transmettre des émotions pendant parfois 1h40 sur scène. C'est aussi s'informer sur le personnage que l'on doit incarner. Cela rejoint la curiosité : il faut beaucoup lire, se documenter, poser des questions, apprendre, essayer... Le métier de comédien requiert également beaucoup de passion et de connaissance de soi. «Il fallait savoir qui on était et d'où on venait».

«Quelle a été votre réaction lorsque vous avez reçu le Molière ?» a également demandé une élève. Cette question a énormément ému l'artiste. Il a alors confié que ce fut une belle victoire pour lui, mais aussi pour sa

maman qui l'avait toujours soutenu. Ce fut aussi une belle récompense pour le travail acharné qu'il avait fourni, mais aussi un très bel hommage à ses racines kabyles et à son passé à Évry-Courcouronnes. Venant du quartier, notamment dans le théâtre, Kamel Isker a dû mettre les "bouchées doubles", et il en était d'autant plus fier. Il est d'ailleurs revenu sur les sensations incroyables et inexplicables qui l'avaient traversé quand son nom a été annoncé lors de la cérémonie au moment de monter sur scène.

Les élèves l'ont aussi questionné sur l'aspect répétitif du théâtre, lui demandant si ce n'était pas lassant de jouer de nombreuses fois la même pièce. «Chaque représentation est différente», a-t-il expliqué aux collégiens, et c'est d'ailleurs pour cela qu'on appelle ça du spectacle vivant, les rires ne résonnent jamais au même moment d'une représentation à l'autre. «On ne s'ennuie jamais». L'artiste en a profité pour revenir sur un point très

important, rappelant qu'il ne faut jamais oublier que c'est son métier, c'est pour cela qu'il est comédien. Les personnes payent, réservent leur temps libre pour aller au théâtre. Le comédien, même s'il est fatigué, doit toujours donner le meilleur de lui-même sur scène.

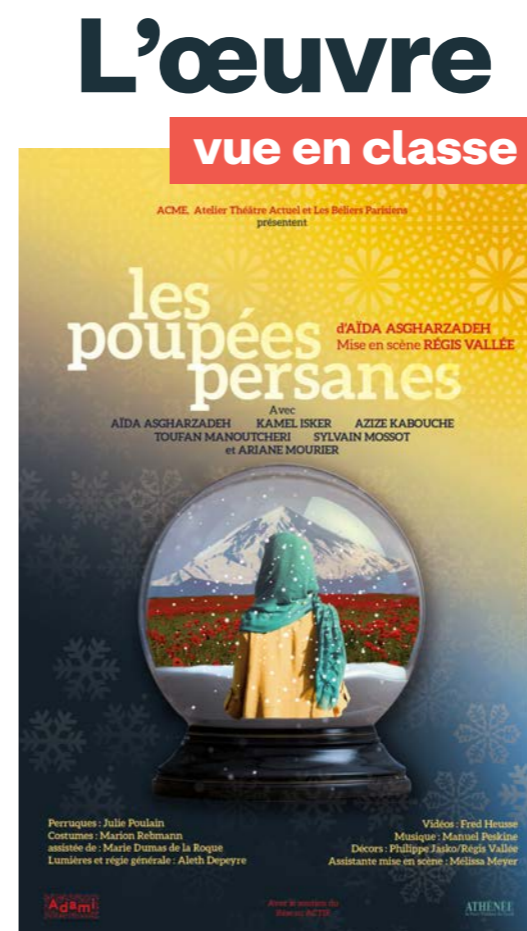
La fameuse question de la rémunération a été posée à l'artiste. Il a admis qu'il n'avait pas les mêmes cachets que les acteurs de cinéma ou de télévision. Il a évoqué alors le statut d'intermittent du spectacle qui offre une sécurité financière non négligeable. Mais Kamel Isker a tout de même rappelé qu'on ne faisait pas ce métier pour l'argent, mais plutôt par passion.

Une rencontre aussi enrichissante qu'émouvante pour l'artiste et pour les élèves, leur offrant l'opportunité de percevoir en Kamel Isker un exemple inspirant de réussite et de ténacité. Une illustration du fait que quel que soit notre parcours, notre origine ou notre passé, il est possible de réussir et de s'épanouir dans ce qui nous passionne.



«J'ai accepté cette invitation avec joie. Revenir aux Pyramides, là où tout a commencé. Je suis impatient de pouvoir échanger avec ces adolescents d'aujourd'hui, les écouter, leur transmettre et leur partager un peu de ma passion, leur dire que tout est possible.»

~ Kamel Isker



Les poupées persanes
Pièce de théâtre





PRODUCTEUR
CÉSAR 2023 DU MEILLEUR
COURT-MÉTRAGE DE FICTION

Arthur Goisset

Collège Georges Brassens
Brie-Comte-Robert (77), le 30 avril 2024

 **CÉSAR** 2023
Un César à l'École



50 élèves
5^{ème} et 3^{ème}



1 professeure
documentaliste, 2
professeurs de lettre

«Je suis particulièrement intéressée par la rencontre proposée par votre Association. Convaincue depuis longtemps par la nécessité de faire découvrir le monde professionnel à nos élèves de la façon la plus concrète possible, j'ai participé 3 fois au Concours Je filme le métier qui me plaît et je suis référente Découverte des Métiers dans notre collège. Rencontrer un ancien élève qui a réussi dans le monde du cinéma est une véritable chance pour nos élèves, c'est un message porteur d'espoir.»

Mme B., professeure documentaliste



Il y a bien longtemps qu'Arthur Goisset n'avait pas poussé les portes du collège. C'est avec joie que le producteur et César 2023 du Meilleur Film de Court-Métrage de Fiction, est revenu le mardi 30 avril sur les bancs du collège Georges Brassens de Brie-Comte-Robert en Seine-et-Marne, dans lequel il était élève à l'adolescence. Sans aucune difficulté, l'artiste a très rapidement retrouvé ses repères au sein des murs d'un collège qui n'a pas changé avec le temps. Arthur Goisset a retrouvé des odeurs et des couleurs, faisant remonter beaucoup de souvenirs d'enfance. Après une visite des lieux guidée par les enseignants et un tour dans la cour de récréation, l'artiste a rencontré les élèves, impatients de lui poser toutes leurs questions.

Arthur Goisset a entamé la rencontre en se présentant et est revenu sur son enfance dans cette petite ville d'Île-de-France. Il a raconté avoir été scolarisé dans l'école primaire Moulin Fleuri – à deux pas du collège - que certains élèves connaissent bien, et avoir passé toute sa scolarité de collégien, de la 6ème à la 3ème, à Georges Brassens. Après le bac, le futur producteur est parti à Paris faire ses études dans la célèbre école de cinéma La FEMIS. Arthur Goisset a confié aux élèves que ces débuts à Paris furent un moment fondateur de sa vie d'artiste, témoin de ses premiers pas dans la formation des métiers de l'image et du cinéma. Un moment d'autant plus marquant qu'il y a rencontré des amis avec qui il a développé certains projets et travaille encore aujourd'hui.

Les élèves se sont demandé pourquoi et comment il était entré dans la production. L'artiste a raconté qu'il était entré en production, car il savait déjà qu'il voulait faire du cinéma et qu'il était "débrouillard". Conscient d'avoir des compétences pour réaliser des films, mais n'ayant pas spécialement de talents artistiques comme écrire des histoires, imaginer des structures narratives, créer des images, il a alors cherché une profession plus technique et faisant appel à des capacités organisationnelles, de gestion. L'école de cinéma était selon lui un

choix intéressant pour explorer les différents corps de métiers du secteur, une opportunité de rencontrer des profils variés, mais tous unis par une même passion, permettant de commencer la création de son réseau. C'est ainsi qu'Arthur Goisset a découvert ce métier de producteur dans lequel il s'épanouit maintenant depuis de nombreuses années.

L'artiste a ensuite profité de l'échange pour évoquer de manière plus concrète le métier de producteur, expliquant aux élèves que son rôle est d'identifier, de se rapprocher de personnes qui ont des histoires à raconter (les auteurs), et de les accompagner dans l'écriture puis la mise en images de ces histoires – «ce qui prend beaucoup de temps». En quelque sorte, le producteur de cinéma est comme un chef d'équipe. Il décide de quels films il va accompagner en vue de leur concrétisation et s'occupe de trouver les ressources, notamment financières, pour le faire. Il est également le médiateur entre toutes les personnes investies dans la création audiovisuelle (scénaristes, réalisateur, acteurs, équipes techniques) - pour s'assurer que le film se fasse dans les meilleures conditions possibles.

Je dois beaucoup, à beaucoup de gens. C'est aussi grâce à toutes ces rencontres que j'en suis là aujourd'hui.

En abordant le rôle du producteur, Arthur Goisset est également revenu sur le processus de réalisation d'une œuvre audiovisuelle ainsi que les différents rôles et corps de métiers qui s'assemblent pour donner vie à une histoire. De l'idéation de l'histoire, à l'écriture, au montage de la structure narrative de l'intrigue, en passant par la création et le développement des personnages.



Quand on fait des films, il y aura toujours des problèmes. Notre rôle est de trouver des solutions en permanence.



Il a évidemment évoqué le rôle central du scénariste, point de départ de l'existence d'un film. Pour un long métrage, la phase d'écriture, de développement peut prendre 2 ans, et pour un court métrage c'est plutôt deux trois mois dans l'idéal, a-t-il expliqué aux élèves, sans toutefois qu'il n'y ait de règle. Puis une fois le scénario écrit, le producteur a évoqué le travail de préparation durant lequel il faut trouver le bon réalisateur, les bons acteurs, puis la phase de la réalisation, la mise en images de l'histoire, puis le montage pour terminer de structurer le film. Une fois le film tourné et monté, il a expliqué aux élèves qu'arrive la partie distribution et diffusion du film. Les élèves ont ainsi pu découvrir un aperçu de la stratégie de lancement d'un court métrage ou d'un film, et de la manière dont les distributeurs arbitrent de l'arrivée des films en salles.

Arthur Goisset a également expliqué aux élèves qu'en tant que producteur, il travaille sur plusieurs films en même temps, évoquant le fait qu'une journée ne ressemble pas à la précédente et est une succession de tâches très différentes, passant d'un plateau de tournage, à un studio de montage, à des rendez-vous avec ses partenaires financiers, ou des auteurs. Il a présenté son métier comme très stimulant et enrichissant, permettant de rencontrer des gens aux expertises, parcours et profils très différents.

«Quelles peuvent être les difficultés rencontrées durant un tournage ?» a questionné une élève. «Quand on fait des films, il y aura toujours des problèmes», a répondu Arthur Goisset. Il y a toujours des choses qui ne se passent pas comme prévu et il faut sans cesse trouver des solutions, être réactif. L'artiste a donné comme exemple la météo changeante qui rend bien compliqués le montage et la cohérence entre les différentes scènes.

Enfin, les élèves se sont questionnés sur la rémunération d'un producteur de court métrage. Arthur Goisset a été honnête et exprimé que le court métrage ne rapportait généralement pas ou très peu d'argent. Il s'agit plus de faire émerger des artistes ou nouveaux talents qui se dirigeront plus tard vers la réalisation de longs métrages que de se placer dans une logique économique rentable. Arthur Goisset a qualifié le court métrage de laboratoire expérimental, concluant «On ne fait pas du court métrage pour l'argent, mais par envie».

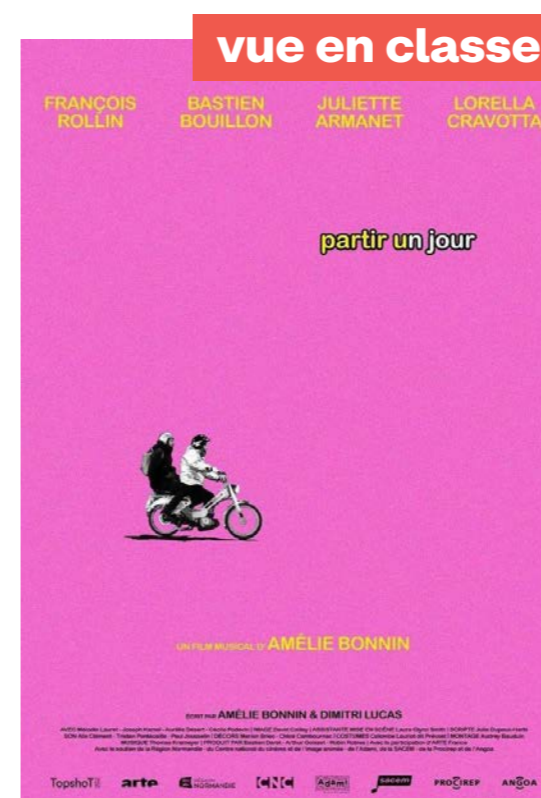
Cette rencontre a été une expérience enrichissante et chaleureuse qui a permis aux collégiens d'acquérir une meilleure compréhension du monde du cinéma, et plus particulièrement du métier de producteur. Un métier méconnu et qui a suscité beaucoup de questions, et passionné les élèves.

«Lorsqu'on est collégien.ne.s, le cinéma ça semble toujours très près et très loin en même temps. Si on a de la chance, on y va de temps en temps avec sa famille, parfois avec l'école. Mais de là à imaginer qu'on puisse un jour fabriquer soi-même des films, il y a un monde. Ce n'est pourtant pas inaccessible du tout. Ou en tout cas beaucoup moins qu'on ne croit. Des centaines de métiers différents à la fabrique des images et c'est avant tout pour transmettre des informations, et peut-être encourager une vocation, que j'ai décidé de participer au dispositif Un César à l'École.»

~ Arthur Goisset



L'œuvre



Partir un Jour

La presse en parle

Seine-et-Marne : le producteur Arthur Goisset, lauréat d'un César, de retour dans son collège

Mardi 30 avril, Arthur Goisset, producteur de film césarisé en 2023, a réalisé une intervention devant les collégiens de Brie-Comte-Robert. De quoi créer des vocations ?

ACTU
SEINE-ET-MARNE
12.05.2024



Arthur Goisset a fait une intervention au collège Georges Brassens ©JL/RSM77



**AUTEURS,
COMPOSITEURS ET
INTERPRÈTES**

Mustapha et Hakim Amokrane

Collège Toulouse-Lautrec
Toulouse (31), le 2 mai 2024



60 élèves
3^{ème}



1 professeure
documentaliste et 1
professeure de musique



C'est en famille, accompagnés de leur sœur, également ancienne élève de l'établissement, que les frères et anciens membres du célèbre groupe de musique Zebda, Mustapha et Hakim Amokrane, sont retournés dans leur ancien collège. Et c'est sous le soleil toulousain que le duo iconique des années 90, a fait la visite de l'établissement dont il ne reste finalement plus rien du passé. Rasé et refait à neuf en 2010, seules la cour de récréation et la cantine ont survécu au temps.

Mustapha et Hakim Amokrane furent accueillis par des regards curieux et interrogateurs des élèves de 3ème disposés en cercle dans la grande salle de musique. Les deux frères entamèrent la rencontre en se présentant. Ils ont raconté avoir passé leur 4ème et la 3ème dans ce collège, qui depuis, a été rasé et refait à neuf. Les deux frères ont raconté avoir grandi dans le quartier et y résider toujours. Ils ont également partagé avec les élèves les émotions et les questionnements qu'ils avaient traversés quand ils avaient leurs âges. Au collège, ils étaient très loin de s'imaginer la vie qu'ils allaient mener par la suite. Tous deux plutôt mauvais élèves ont intégré un lycée professionnel, Mustapha et Hakim Amokrane n'avaient jamais osé rêver une seule seconde de vivre de la musique et de devenir artistes.

Concernant leur rapport à la musique, les deux frères racontèrent qu'en tant que jeunes issus d'un quartier populaire, la culture de la danse (hip-hop, break, ...) ainsi que la musique ont toujours fait partie de leur environnement. C'est en seconde qu'ils ont commencé à faire de la musique dans leur quartier avec des amis. Les artistes ont confié aux élèves qu'ils s'étaient entraînés beaucoup avec ce groupe jusqu'à leur premier concert dans un bar toulousain. Ils en ont profité pour raconter l'anecdote du premier billet de 50 euros qu'ils reçurent suite à cette première représentation. Ce moment fut une réelle révélation pour eux : «Gagner de l'argent en faisant ce que l'on aime, c'était dingue!». C'est à ce moment que leur passion pour la musique

se décupla et ils décidèrent donc de s'y investir pleinement, laissant place 10 ans plus tard à une belle carrière. Devenus membres d'un groupe emblématique, Zebda, les deux frères sont revenus sur leurs concerts dans des salles mythiques comme le Zénith, ou encore leurs tournées mondiales. Et malgré cette carrière impressionnante les artistes ont tenu à insister sur un point : «avant d'être célèbres, nous étions musiciens».

Toujours dans une volonté d'échange réciproque avec les élèves et à la demande des collégiens, ils sont revenus sur leurs années de collège et sur la chance qu'ils eurent d'avoir baigné dans cette diversité culturelle et sociale. Les deux frères ont aussi insisté sur la chance des élèves d'étudier dans un cadre privilégié, un collège très lumineux, refait dans la dernière décennie et surtout, riche d'une population issue de différentes zones géographiques, et aux identités sociales et culturelles variées, entourés de professionnels bienveillants et encourageants, ouverts. C'était aussi l'occasion pour les artistes de revenir avec émotion sur leur enfance et ces moments de bonheur, que ce soit dans leur quartier ou entre les murs de cet établissement dans les années 80 : «nous ne changerions notre enfance pour rien au monde».

L'objectif quand on est artiste, c'est de créer quelque chose.

On n'est pas obligé d'être au sommet pour vivre de la musique.

Un des élèves se demanda alors quelle était leur chanson préférée dans tout leur répertoire musical. Hakim a répondu qu'il avait une préférence pour *Tomber des nues* avec le groupe Zebda, mais les deux frères avouèrent que ce n'était pas simple de choisir parmi les centaines de chansons qu'ils avaient sorties (plus d'une dizaine d'albums). Mustapha profita de cette question pour évoquer la difficulté de créer, évoquant le sentiment parfois ambivalent





entre le bonheur de créer, d’imaginer des paroles, une mélodie, de partager et de transmettre des émotions, et les difficultés que tout cela peut engendrer : syndrome de la page blanche, manque d’inspiration, syndrome de l’imposteur, etc. «Et lorsque l’on arrive à sortir un morceau malgré ces difficultés, on l’aime forcément», a confié le plus grand des frères.

«Combien de temps faut-il pour créer un morceau ?» demanda alors une élève. Hakim Amokrane répondit qu’il n’y avait pas de règle d’or et une seule réponse. Cela dépend de la musique, du sujet et de l’inspiration. Parfois des morceaux se font beaucoup plus spontanément, l’enregistrement suit rapidement et la musique sort en quelques jours. Alors que pour d’autres, «il faut que la sauce prenne» et prennent plusieurs mois pour que le titre voit le jour.

Puis est arrivée la question de l’entourage et de son rôle dans la carrière des deux frères. Les deux artistes ont confié aux élèves qu’ils avaient eu beaucoup de chance d’avoir des parents très ouverts. L’un d’eux raconta d’ailleurs qu’à la vingtaine, lorsqu’ils avaient tout lâché pour partir en tournée avec leur groupe afin de toucher l’intermittence, leur père leur avait dit la chose suivante : «ok, je vous donne un an ». Finalement, ce pari fou

a porté ses fruits et la carrière des deux frères a décollé. Mustapha et Hakim Amokrane ont alors confié que ce fut la plus belle preuve d’amour que pouvait leur faire leur père.

«Mais pourquoi vous appelez-vous Zebda ?» les ont interrogé plusieurs élèves. Les deux frères firent alors un petit point d’histoire. Dans les années 80, des marches pour lutter contre le racisme et les violences systémiques avaient commencé à émerger. La presse s’était emparée du sujet et avait qualifié cette marche de «marche des beurs» pour catégoriser ces jeunes se battant pour l’égalité, la liberté, mais surtout pour leurs droits. Verlan du verlan d’Arabe – le terme “Beur” était un mot qui ne reconnaissait finalement pas l’intégrité de ce soulèvement, ôtant l’identité même de la marche s’intitulant : la marche pour l’égalité et contre le racisme. Et c’est en hommage à ce mouvement et leur année de jeunesse que les deux frères ont décidé de nommer leur groupe Zebda, qui signifie “beurre” en arabe.

C’est sur ces mots de bienveillance et cette leçon d’altérité que les deux frères ont conclu cet échange riche, sous les applaudissements et les remerciements des élèves, conquis par cette rencontre unique et intime.

 **REGARDER L’ENTRETIEN EN VIDÉO**

«Nous avons accepté de participer à un Artiste à l’École car la proposition est évidente, elle nous offre de revenir loin en arrière sur ce chemin qui a participé à ce que nous sommes. L’école reste une partie importante de ce chemin dessiné pas à pas, revenir sur ces pas dans notre collège d’enfance pour y trouver d’autres pas d’une nouvelle génération, dans l’espoir de partager notre expérience de vie extraordinaire grâce à la musique et en dehors de tous les déterminismes. Un parcours que nous n’imaginions pas du tout quand nous étions collégiens, même si, accompagnés par une partie du personnel éducatif nous commençons à sentir notre potentiel.»

~ **Mouss et Hakim Amokrane**

Les œuvres

vues en classe



Tomber la chemise



Motivés

La presse en parle



LA DÉPÊCHE
02.05.2024



HTL RADIO
12.05.2024



ACTEUR

Damien Bonnard

Collège En Bagatelle
Tournus (58), le 6 mai 2024



105 élèves
4^{ème}



1 professeure
documentaliste et 2
professeurs de français



Ce qui est important dans la vie, c'est de trouver ce qui compte pour vous, de trouver l'endroit où vous pouvez être vous-même.

Damien Bonnard a passé deux années de sa scolarité, de la 6ème à la 5ème, au collège en Bagatelle à Tournus, un petit village au sud de la Bourgogne, et dans lequel il est revenu le lundi 6 mai 2024. Malgré le passage des années et la construction de nouveaux bâtiments, l'artiste a vite repris ses marques, reconnaissant les couloirs, les couleurs et l'atmosphère de son ancien établissement, trouvant toutefois la cour de récréation bien moins imposante à travers son regard d'adulte que lorsqu'il était enfant ! Damien Bonnard y trouva une occasion de se remémorer de vieux souvenirs, évoquant avec amusement ses bêtises d'enfant.

«Prenez vos livres à la page 152», a-t-il attaqué la rencontre avec humour. Ayant été scolarisé de la 6ème à la 5ème dans l'établissement, Damien Bonnard a raconté avoir été à la place des élèves dans les années 90, leur confiant qu'il est ensuite parti dans un autre collège pour y effectuer sa 4ème et sa 3ème avant d'arrêter ses études. Pas très "scolaire", selon ses termes, il ne savait pas vraiment ce qu'il

voulait faire plus tard. L'acteur a expliqué que pour gagner sa vie, il s'est d'abord engagé dans plusieurs petits boulots dans la maçonnerie, et a été pizzaiolo. Puis un jour, ses parents lui ont demandé : «Si tu avais le choix, qu'aurais-tu envie de faire ?» Il leur a alors répondu qu'il voulait être artiste. C'est ainsi que Damien Bonnard s'est retrouvé à passer, sans le diplôme du Bac, un bac + 6 aux Beaux-Arts. S'en sont suivies quelques autres années de boulots divers et variés jusqu'à ce qu'il se tourne vers le cinéma. Ayant une image au départ fantasmée du métier d'acteur, il a raconté aux élèves avoir commencé à rêver du milieu du cinéma et a décidé de travailler à y trouver sa place.

Damien Bonnard est revenu avec honnêteté sur le temps que cela lui a pris de devenir comédien, et d'en vivre. Il n'a pas fait d'études de cinéma, il n'avait pas de relations dans le milieu. L'artiste a commencé par faire de la figuration, puis il a joué dans une quarantaine de courts métrages jusqu'à se faire repérer par des réalisateurs qui ont donné un coup d'accélérateur à sa carrière.





Ce qui compte, ce n'est pas tant l'argent, mais plutôt le bonheur de se lever chaque matin faire ce que l'on aime.

La leçon de l'artiste est donc de persévérer. De commencer en bas et de gravir les marches, les unes après les autres afin de se rapprocher un peu plus de son rêve et «trouver l'endroit où vous pouvez être vous-même».

Le comédien a évoqué l'importance de s'explorer : «Ce qui est important dans la vie, c'est de trouver ce qui compte pour vous». Il a dit aux collégiens qu'il avait adoré être sur les chantiers. Il a aimé tester divers métiers dans différents secteurs, rencontrer des personnes différentes, et surtout : «s'ennuyer». Damien Bonnard a insisté sur la nécessité de s'ennuyer définissant ce verbe comme la capacité à se détacher de son téléphone, devenir observateur de son environnement, comprendre et regarder ce qui nous entoure. Et c'est tout cela qui nourrit notre imaginaire, ça nous inspire et ça nous guide, a-t-il dit aux élèves.

Interrogé sur la question de sa rémunération, l'artiste a expliqué que celle-

ci dépend de différents facteurs : le budget du film, la notoriété de l'acteur, son ancienneté ... précisant aux élèves l'existence du statut d'intermittent du spectacle qui permet de toucher le chômage en dehors de périodes de tournage – «ce qui peut souvent être le cas quand on attend des castings» a confié l'artiste. L'acteur a ensuite précisé que l'argent n'est pas essentiel par rapport au bonheur de se lever tous les matins pour faire un travail qu'il aime et qui l'anime.

«Vous arrive-t-il d'aller au cinéma voir vos films ?» l'a interrogé une élève. «Tous les soirs», a dit Damien Bonnard en plaisantant. Mais plus sérieusement, oui, il a raconté aller voir chacun de ses films lorsqu'ils sortent au cinéma, pour découvrir l'œuvre finale, le travail de tous les autres dont il n'a pas pu être témoin, rappelant qu'un film est avant tout une œuvre collective. Il a aussi évoqué l'importance d'être présent lors des avant-premières, car ce système participe à la notoriété des acteurs, à leur visibilité,

tout en contribuant à la promotion des œuvres dont le succès est important pour la suite de leur carrière.

Une élève a questionné l'artiste sur la difficulté de jouer le rôle d'un père et mari bipolaire dans *Les Intranquilles*. Bizarrement, il a raconté que c'est l'un des films pour lequel il a le plus travaillé mais sur lequel il a eu beaucoup de plaisir à s'investir. Il n'a donc pas mal vécu ce rôle car il était pleinement investi sur le sujet, l'histoire, et a précisé que ce rôle lui a beaucoup apporté personnellement. Damien Bonnard a précisé que même si ce métier est très prenant, il se passionne pour les sujets, les personnages, les histoires avec beaucoup de plaisir. Pour *Les Intranquilles*, il a par exemple dû apprendre à peindre, passer un brevet de navigation, ou encore s'initier à la boxe pour se préparer au changement d'état entre le bonheur et la dépression induite par le rôle du malade. Il a également passé des mois aux côtés de patients atteints par cette maladie dans des hôpitaux. Ce rôle, a-t-il précisé, lui a ouvert de nombreuses perspectives, des connaissances et une conscience accrue d'une maladie souvent mal appréhendée par le public, le laissant plus riche après le film.

«Est-ce difficile de sortir de son rôle après le tournage ?». L'acteur a en quelque sorte éteint le mythe et répondu que, non, pas du tout. Il a raconté qu'il n'avait jamais eu de difficulté à sortir des personnages mais qu'il reste toujours quelque chose d'eux en lui : des connaissances, des savoirs, des expériences. Sur une petite touche d'humour, il a précisé garder un doigt tordu suite à un tournage.

Enfin, un élève a demandé à l'artiste quelle est la plus grande peur qu'il a dépassée durant un tournage. Damien Bonnard a alors évoqué qu'il avait affronté sa peur en faisant du galop et en montant à cheval pour la première fois. Il a également évoqué un tournage lors duquel il avait

dû nager en pleine mer pour une scène, malgré sa crainte de l'eau. Cette anecdote a illustré à merveille la nature exigeante du métier d'acteur, où surmonter ses propres limites est souvent nécessaire. Pour l'artiste, l'idée de nager en mer était autrefois impensable, mais cette expérience montre combien ce métier est fascinant, non seulement pour les défis qu'il pose, mais aussi pour les découvertes qu'il offre, que ce soit de nouvelles activités, des sujets, des thématiques, ou encore des défis personnels à relever. La rencontre, enrichissante et passionnante, a, de leurs propres mots, marqué les élèves leur ouvrant une perspective éclairée sur le métier d'acteur et sur l'univers du cinéma.





Dans ce métier, ce qui est bien, c'est qu'on peut arriver comme on est.

«Je suis très curieux et touché de cette visite à venir dans le collège de mon adolescence à la rencontre de celles et ceux qui vivent, traversent au présent ce qui a été mon passé.

Échanger avec eux à propos de ce qui est mon métier aujourd'hui, ma pratique artistique, mon rapport et le dialogue que j'entretiens avec le monde. Découvrir les leurs, prendre le temps de cette rencontre pour leur faire découvrir mon parcours, mes expériences, répondre à leur questions, interroger la place de l'art, de la culture dans nos vies, les richesses de la création, fouiller ce que l'on vit quand on est collégien, cette période dans notre vie ou tout nait, l'apprentissage, les passions, les découvertes, l'amitié, l'amour, les conflits, les rapports sociaux, les choix à faire, les doutes, les peurs, les inconnus... ce que l'on peut transformer. Employer cet événement pour partager ma quête quotidienne et future à s'approcher, comprendre ce qui nous rend vivant, en liens avec les autres, saisir ce qui nous anime et nous constitue afin de tendre vers la direction qui nous remplira autant qu'on l'alimentera. Dessiner le lieu où l'on se réalisera, où l'on pourra être soi-même, à la place qui nous déploie.»

~ Damien Bonnard



La presse en parle



Les œuvres

vues en classe



Les intranquilles



Les misérables



Lycée Balzac

SCÉNARISTE

Jean-François Halin

Lycée Balzac
Tours (37), le 7 mai 2024



100 élèves
2nde et Terminale
option cinéma
et spécialité cinéma



3 professeurs
de cinéma

«Notre lycée propose un enseignement de cinéma-audiovisuel, en spécialité et en option. Parmi les 120 élèves qui le suivent, un nombre important envisage des études liées au cinéma ou à l'audiovisuel. Que des artistes qui sont parvenus à écrire et/ou réaliser des films se rendent disponibles pour venir les rencontrer, qui plus est dans le lycée au sein duquel elles et ils ont été élèves, rend le travail de création concret et la rencontre précieuse.»

Les professeurs de cinéma du lycée Balzac



On peut rire de tout, il faut juste que ce soit drôle.

C'est inexplicable, mais je crois que si tu cherches le "truc" pour rendre une réplique culte, finalement ça ne marchera pas.

C'est accompagné d'un de ses amis rencontré sur les bancs du lycée Balzac, que le scénariste Jean-François Halin a repoussé les portes de son ancien établissement à Tours. Sous un soleil radieux, l'artiste a pu redécouvrir les lieux dans lesquels sont nées des amitiés solides. Bien que le lycée ait été largement rénové depuis leur départ, les deux amis ont vite retrouvé leurs marques au sein des bâtiments imposants et reconnu de nombreux détails, des salles et couloirs, et retrouvé avec émotion l'atmosphère de l'établissement.

L'artiste a été chaleureusement accueilli par la centaine d'élèves présents pour cette rencontre, tous impatients de faire sa connaissance et de lui poser leurs nombreuses questions sur son parcours, ses œuvres emblématiques mais aussi sur le métier de scénariste. L'artiste a commencé son intervention en présentant le contexte, évoquant son émotion d'être présent et accompagné par son ami du lycée, et installant une ambiance de franche camaraderie, demandant notamment aux élèves de ne pas l'appeler "Monsieur".

Scolarisé au lycée Balzac dans les années 70, Jean-François Halin a commencé, avec un second degré provocateur, par prodiguer un premier "conseil" aux élèves. En effet, ayant redoublé sa seconde, il s'est ensuite retrouvé dans une classe dans laquelle il s'est épanoui et fait de nombreux amis. Redoublez! a-t-il ainsi lancé aux élèves.

«Qu'avez-vous fait en sortant du lycée ?» a demandé le premier élève à prendre la parole, lançant l'auteur sur ses souvenirs du lycée et son parcours tourangeau. Arrivé en seconde dans le lycée, Jean-François Halin venait d'une petite ville de la banlieue de Tours

(où selon ses dires, le niveau scolaire était moins élevé qu'à Tours et au lycée Balzac) et de bon élève au collège, il s'est senti comme déclassé en arrivant au lycée, provoquant son redoublement avec le succès évoqué plus haut. Jean-François Halin a confié aux élèves qu'il a toujours écrit et a toujours voulu écrire. Il s'est donc logiquement impliqué dans le journal du lycée et en a profité pour conseiller aux élèves désireux d'embrasser une carrière dans l'écriture d'écrire, toujours, quotidiennement. Ne venant pas d'un milieu dans lequel l'écriture pouvait être perçue comme un métier, l'artiste a, après son lycée, étudié dans une école de commerce bien classée. C'est son chemin de vie qui l'a ensuite rapproché professionnellement de l'écriture et des médias, via notamment un premier concours d'impro inter écoles remporté, qui l'a mené ensuite à tenir une chronique dans une radio locale de Nantes séduite par sa verve. Ce sont les rencontres qui ont ensuite construit le parcours de Jean-François Halin. De la radio à Canal+ avec l'écriture pour *Les Guignols de l'Info* pour lesquels il a écrit de nombreuses années, puis la co-écriture de scénarios pour le cinéma et la télévision.

Comme de nombreux artistes, l'auteur a insisté sur l'importance des rencontres dans sa carrière, la ténacité aussi, la volonté de faire de l'écriture son métier et le fait d'accepter qu'un tel parcours n'est jamais linéaire ni évident. Il est entré dans le monde du cinéma par des hasards, des rencontres mais grâce à l'envie. Après avoir, avec de nombreux traits d'humour, évoqué son parcours, Jean-François Halin a détaillé ce que chaque expérience lui a apporté, de l'expérience des *Guignols*, très ancrée dans une époque, qui était un exercice collectif quotidien, à la création ou co création de films tels qu'*OSS 117* "la rencontre entre un scénariste, un réalisateur et un acteur".

«Les phrases d'OSS117 sont cultes. Quand vous avez écrit le scénario, avez-vous imaginé ce retentissement ?» a demandé un élève. L'artiste a répondu sans hésitation «Ha non !». Il a expliqué que ce phénomène était d'ailleurs assez inexplicable. Voir des adolescents d'aujourd'hui sortir ces phrases, des générations plus tard, c'est étonnant a t'il relevé. Selon le scénariste, ce qui fait la réussite d'un texte culte, c'est quand il y a une sorte d'adéquation entre le personnage et les dialogues. On n'écrit pas pour créer des phrases cultes, elles adviennent sans que l'on ne comprenne pourquoi. «Si on cherche à les anticiper, ça ne marche pas».

Interrogé sur son genre, l'humour un peu "pince sans rire" dont il est friand, l'auteur a expliqué réfléchir au contexte dans lequel il écrit et à imaginer des dispositifs humoristiques. Par exemple dans *OSS117* et *Au service de la France*, il a expliqué s'être inspiré du ton employé par les acteurs de doublage, qui laissent le ton "en l'air" du fait de la lecture des bandes rythmo, ce qui, interprété en live sur le plateau donne une impression comique. L'humour, a-t-il souligné, permet de parler

des sujets importants de manière détournée, tout en faisant passer des messages. Le fait de placer ses fictions dans des époques révolues permet de dénoncer encore plus fortement certains sujets, a t'il relevé, détaillant que les 3 scénarios d'OSS dénonçaient chacun une problématique sociétale (le racisme, l'antisémitisme, ...). De la même manière, Jean-François Halin a révélé beaucoup s'appuyer sur des dispositifs cinématographiques en les détournant (le film d'espionnage, les codes du cinéma des années 50, le dispositif de la nuit américaine trop appuyé etc) provoquant l'effet comique.

«Tu écris en fonction des acteurs ?» a questionné une élève. «Non, j'écris pour les personnages» a-t-il répondu rapidement, donnant pour rebondir l'exemple d'OSS 117. Il a expliqué aux élèves qu'il n'avait pas écrit les dialogues en fonction de Jean Dujardin, mais bien en fonction du personnage qu'il avait imaginé, interprété par Jean Dujardin. Jean-François Halin a raconté qu'il aimait beaucoup écrire des personnages sûrs d'eux, sans ambiguïté apparente, qui n'avaient pas de doute car selon lui, ils ont un grand potentiel humoristique.



Les lycéens se sont ensuite demandé des conseils pour écrire un bon scénario. «Un conseil idiot mais qui marche bien, c'est que quand on veut écrire, il faut écrire tous les jours. Un quart d'heure, une heure, ... Et même si ce n'est pas terrible, il faut continuer, revenir sur son texte le lendemain et le faire évoluer. Et ce qui est magique, c'est qu'au bout d'un moment d'entraînement, la tendance s'inverse et c'est l'écriture qui nous guide», a partagé le scénariste. «Il arrive alors que l'histoire prenne des chemins assez inattendus». Concernant le scénario spécifiquement, l'artiste est revenu sur les étapes de l'écriture : le pitch, les personnages, l'histoire, les scènes puis les dialogues, ... «Mais ce qu'est un bon scénario, je ne sais pas vraiment ...», ajoutant que c'était une question tout à fait relative. La clé, a-t-il rappelé, reste l'expérience, le travail et la persévérance.

Peut-on se sentir coincé dans une histoire, un projet lorsque celui prend de l'ampleur comme

OSS117, s'est demandé le jeune public. Oui, a-t-il répondu honnêtement. Il a raconté avoir peur de ne jamais en "sortir". Bien qu'il soit très fier de ce succès, très attaché au personnage, il pense avoir fait le tour de ce qu'il avait à dire à travers ce personnage au cinéma. Néanmoins, le label OSS117 fait que les gens savent ce qu'ils vont voir, c'est donc un vecteur formidable pour véhiculer des messages et le scénariste a avoué qu'il souhaitait explorer autre chose autour d'OSS.

Interrogé sur le temps nécessaire à l'écriture d'un film, le scénariste a répondu qu'il était plutôt long. Il fait attention à la précision de ses écrits : le travail de recherche, de détermination du contexte, puis l'écriture des dialogues, le décor, les interactions, ... Cela lui prend entre 1 an et demi et deux ans en moyenne, mais cela peut également être beaucoup plus long. Evoquant le temps, l'auteur a également répondu à la question de sa rémunération. C'est avec beaucoup d'honnêteté qu'il a confié aux élèves qu'être scénariste n'était pas le métier qui rapportait le plus dans le secteur. Rappelant que les auteurs ne sont pas salariés, ne disposent pas de revenus réguliers, Jean-François Halin a évoqué le travail indispensable de la SACD, la société de gestion des droits des auteurs, qui permet une rémunération liée à la diffusion des oeuvres, rappelant que par exemple *Au service de la France*, après avoir été diffusée sur Arte a été diffusée sur Netflix, permettant une nouvelle rémunération. L'auteur a rappelé qu'un scénariste doit s'assurer de travailler sur plusieurs projets en même temps afin de se garantir une certaine sécurité financière.

Jean-François Halin a également évoqué son travail sur la série *Au service de la France* que de nombreux jeunes avaient vue (elle était sur Netflix durant le confinement a rappelé l'auteur !), la spécificité de l'écriture sérielle, et son goût pour la télévision, l'opportunité via une série d'approfondir les trajectoires des personnages, soulignant le lien entre l'univers d'*Au service de la France* et celui d'OSS, dans l'humour et le traitement des sujets sociétaux à travers une époque différente, tout en restant



Quand on veut écrire, quoi que ce soit, c'est comme faire du sport : il faut s'entraîner. Ecrivez tous les jours, même si vous trouvez ça nul un jour, revenez dessus plus tard, puis vous reprendrez encore le lendemain etc.

très contemporain.

Enfin, un élève a évoqué la question de l'impact de l'IA sur son métier et le secteur audiovisuel. L'auteur a évoqué une expérience très récente d'utilisation de ChatGPT sur une recherche très ponctuelle dont le résultat l'a autant fasciné qu'effrayé par son efficacité. Entre fascination et inquiétude, il a dit être plus concerné par le deepface – technique de synthèse de visages– plus que par le remplacement de son métier par les IA. Les progrès étant exponentiels et leur usage de plus en plus répandu, l'artiste est concerné par la possibilité imminente de faire des films sans acteur ou avec des acteurs décédés, rappelant les négociations des acteurs américains qui cèdent désormais également des droits pour apparaître dans des œuvres à titre posthume. Jean-François Halin croit sincèrement qu'il y aura encore besoin d'auteurs pour raconter de "vraies" histoires, inspirées d'un vécu, et porteuses d'une véritable vision de créateur.

La discussion s'est conclue sur les applaudissements des élèves, ravis de cette rencontre et sur un moment privilégié avec l'artiste pour les plus curieux, à la fin de l'échange avec un artiste accessible, généreux et qui a su donner à l'échange une note décalée, propre à son style, que tous ont appréciée.



L'œuvre

vue en classe



Scénario de OSS 117

«**Joie est un mot agréable. À écrire et à dire. Je le trouve pourtant faible pour décrire les sentiments qui m'habitent à l'idée de rencontrer les élèves du lycée Balzac ayant choisi l'option cinéma-audiovisuel. C'est un bonheur d'y venir pour échanger au sujet de notre passion commune : le cinéma, l'image. C'est un privilège de parcourir avec eux ce (long) scénario qui m'a amené à devenir auteur de films, de séries ou d'émissions de télévision. C'est un plaisir de partager le sens que je tente de donner à ce que j'écris. Et puis, c'est une émotion, une grande émotion de revenir dans ce lycée où j'ai passé des années inoubliables. À Balzac, en seconde, en première, en terminale, j'ai rencontré d'autres élèves qui sont devenus mes amis. Elles et ils le sont toujours. Avec un sens de la formule, assez faible je le reconnais, je les appelle "mes amis de lycée".»**

~ Jean-François Halin

La presse en parle



LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE 11.05.2024



LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE (WEB) 10.05.2024



TV TOURS 07.05.2024



**ARTISTE
PLASTICIENNE**

Anne Moirier

École primaire Guy Môquet
Garchizy (58), le 16 mai 2024



45 élèves
CE2 et CM1



3 professeures des écoles

«Notre projet d'école est axé, entre autre, sur la découverte du patrimoine. Il me semblait judicieux de pouvoir faire découvrir à nos élèves les artistes Garchizois.»

Mme. P., Directrice de l'école



On s'attend souvent à ce qu'un artiste expose dans un musée ou autre, mais mon art ne s'expose pas. Mes œuvres d'art sont des performances.

Cela faisait bien longtemps que l'artiste Anne Moirier n'avait pas remis les pieds dans l'école primaire de son village d'enfance à Garchizy (58). Accueillie par les institutrices ayant préparé la rencontre, l'artiste fut guidée à travers les couloirs qu'elle a autrefois arpentés, puis au sein des salles de classe qui ont ravivé de lointains souvenirs malgré les changements qui ont eu lieu dans l'école depuis qu'elle l'a quittée. Anne Moirier était impatiente, tout comme les élèves, de les rencontrer, et surtout, de mettre en place une activité pas comme les autres ...

«C'est quoi une installation en arts plastiques ?» a demandé Anne Moirier aux enfants dans un premier temps. «C'est quand on installe des jeux, des trucs et plein de choses quelque part...» a alors répondu une première élève courageuse. «Et en arts plastiques ?» a insisté l'artiste. Les élèves ont réfléchi mais finalement ils ont donné leur langue au chat. L'artiste a donc expliqué qu'une installation est une création, à l'échelle d'un lieu, dans laquelle on peut se balader. Elle leur demande alors s'ils en ont déjà vu. C'est avec étonnement que l'assistance a écouté un élève relater une exposition d'art contemporain qu'il avait pu voir quelques temps auparavant, avec "des tables retournées, du sable dans une salle". Une excellente occasion pour Anne Moirier de rebondir et d'expliquer aux élèves qu'aujourd'hui, ce sont eux qui vont créer et donner vie à une œuvre/ installation.

L'artiste a d'abord évoqué avec les enfants les consignes de la performance artistique, le matériel utilisé, la temporalité et les délimitations de l'espace dans lequel elle aura eu lieu. Anne Moirier a expliqué aux enfants que leurs outils de travail seraient les vêtements des élèves oubliés dans l'école, et qui se sont empilés depuis des années dans des cartons cachés dans un recoin de l'établissement. La démarche est donc dans un premier temps d'utiliser de la "récup" afin de réaliser l'installation.

L'artiste a ensuite divisé les élèves en quatre groupes de dix, et chaque groupe a ainsi été

placé en charge d'une zone de l'esplanade – zone de l'installation définie devant l'école primaire – elle-même divisée en quatre (une zone par groupe). Au centre de cet espace se trouvait une pile de vêtements. Chaque groupe, avec à sa tête deux chefs de groupe, avait une couleur de vêtements définie. Ainsi, le groupe 1 s'occupait uniquement des vêtements noirs, le groupe 2 des vêtements gris et blancs, le groupe 3 des vêtements bleus et le groupe 4 des vêtements de toutes les autres couleurs. Les élèves devaient venir chercher les vêtements au centre – de la couleur attirée à leur groupe – pour les étaler à plat et recouvrir leur espace. «Il faut colorier la place avec les vêtements» a indiqué Anne Moirier.

On devient artiste en s'entraînant.

Une fois les consignes partagées et intégrées, l'atelier en extérieur a pu avoir lieu. C'est dans une effervescence notable et un réel intérêt des élèves que l'atelier s'est déroulé sous les yeux admiratifs des institutrices. Les élèves se relayaient tour à tour entre la recherche des habits et l'étalement de ces derniers sur leurs espaces attirés, afin de colorer l'esplanade. Bouger, changer, déplacer, retourner, les enfants n'ont pas manqué d'inventivité pour donner lieu à une installation étonnante : une esplanade couverte de vêtements aux couleurs bien triées et organisées. Quarante minutes après le lancement des consignes, le jeune public avait terminé l'installation et a ainsi pu contempler le résultat de "son" œuvre.

Après cette grande parenthèse artistique et comme le veut le concept même d'une installation, les élèves ont désinstallé et rangé tous les vêtements pour laisser cette fois la place à Anne Moirier. La quarantaine d'élèves s'est ensuite réunie dans la salle polyvalente afin d'échanger avec l'artiste et lui poser toutes leurs questions concernant son métier, son quotidien et ses œuvres vues précédemment en classe.

«À quel âge avez-vous commencé l'art ?» a



demandé le premier enfant. Anne Moirier, avec une petite pointe d'humour, leur a expliqué que selon elle, elle a débuté sa carrière artistique en maternelle. Elle a raconté avoir toujours adoré l'art et tout ce qui était manuel. L'artiste a également dit que très vite, elle ne s'était pas sentie à sa place sur les bancs de l'école, l'art plastique étant l'unique matière qu'elle appréciait à l'école. Elle en a profité pour répondre à la question de l'âge auquel elle est devenue "artiste". Outre le fait que son amour pour les arts plastiques n'est pas tout jeune, elle est artiste au sens juridique du terme – le statut qui permet d'acter qu'une personne travaille en tant qu'artiste – depuis 2008, soit une quinzaine d'années.

Un élève s'est également demandé pourquoi Anne Moirier était devenue artiste. Comme elle l'expliquait précédemment, l'art plastique était l'unique matière qui la stimulait à l'école. Puis un jour, lorsqu'elle a découvert que l'on pouvait en vivre, elle a décidé d'en faire un métier et s'est lancée dans des études pour devenir artiste. Anne Moirier est revenue sur le fait que le métier d'artiste peut s'apprendre de plein de manières différentes. Concernant son propre parcours, elle a raconté aux enfants avoir suivi l'école des Beaux-Arts à Bourges, non loin de son village d'enfance dans la Nièvre, Garchizy. C'est aux Beaux-Arts qu'elle a travaillé la théorie ainsi que les différentes techniques telles que la peinture, la vidéo, le dessin, etc.

Mais surtout, a insisté l'artiste plasticienne, c'est le travail et l'expérience qui paient. «On devient artiste en s'entraînant.»

Concernant la question de l'inspiration, Anne Moirier a partagé quelques conseils et expériences aux élèves. Par exemple, pour créer, elle aime se balader dans des lieux divers, rencontrer des personnes, découvrir des objets qui vont être le début de l'idéation et à partir desquels l'artiste va faire ses performances et donner vie à des installations, comme ce fut le cas avec les vêtements perdus à l'école. Elle a aussi avoué aux enfants qu'il arrive qu'elle n'ait pas d'idée et soit moins inspirée. Elle leur a alors donné un conseil très simple à appliquer et très efficace. Dans ces moments-là, l'artiste a conseillé aux élèves de faire une sieste, de faire autre chose pour aérer l'esprit. En effet, elle a expliqué qu'une idée est l'association de deux choses différentes et le repos permet de faire émerger ces choses à la racine des idées.

«Est-ce que l'art t'inspire ?». Cette question, digne d'un sujet de bac de philosophie, a laissé place à un moment de suspension, durant lequel Anne Moirier a réfléchi avant de répondre «Grave !!» L'artiste a expliqué que lorsque nous aimons quelque chose, cela nous nourrit forcément dans notre approche et notre pratique de l'art. Elle a conclu par la phrase suivante : «Oui, l'art m'inspire. »

Après un échange dense, l'artiste a souhaité faire un point avec les élèves sur leur ressenti. Les réponses étaient riches et variées et ont témoigné de l'importance cruciale d'avoir des modèles de parcours de vie, qui sortent un peu de la norme, et auxquels les élèves peuvent dans une certaine mesure s'identifier, notamment dans les univers artistiques. «Moi j'ai bien aimé quand on a trié les vêtements par couleur car j'avais jamais fait ça et ça m'a plu», a commenté un premier élève. «Moi j'ai bien aimé parce qu'il y avait plein de couleurs et plein de vêtements et à la fin ça faisait comme des rangées avec plein de couleurs toutes triées», a rétorqué un deuxième. «Moi j'ai bien aimé que d'un côté il y ait des couleurs foncées et de l'autre côté des couleurs claires», a précisé un troisième.

Enfin, la rencontre s'est achevée sur cette belle réflexion d'une élève, qui a parfaitement résumé cette après-midi d'exception : «Finalement, c'est nous les artistes.». Une rencontre liant échange et pratique artistique qui a enthousiasmé l'artiste autant que les élèves et apprentis artistes...

REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

L'œuvre



Parcours et Installations de l'artiste

La presse en parle



«Ayant présenté ma pratique artistique dans de nombreuses écoles en dehors de la région où j'ai grandi, je trouve excitant de pouvoir le faire dans celle où j'ai passé une partie de ma vie. À cette époque j'adorais les arts plastiques et j'étais loin d'imaginer que ça pouvait devenir un métier.

Le dispositif Un Artiste à l'École permet de replonger un artiste sur les bancs de l'école et d'activer l'imaginaire des enfants sur leurs futurs possibles. Après ce n'est pas si simple, travailler en tant qu'artiste est le résultat d'une envie, d'un parcours, d'une accumulation de rencontres et d'un choix de vie.»

~ Anne Moirier



**ACTRICE, AUTRICE ET
RÉALISATRICE**

Nadège Beausson- Diagne

Collège Albert Schweitzer
Créteil (94), le 21 mai 2024



50 élèves
3^{ème}



1 professeure de physique-chimie,
1 professeur de mathématiques
et 3 professeures documentalistes



C'est avec un engouement non dissimulé et sous les exclamations que les élèves ont accueilli l'actrice, autrice, réalisatrice, et... ancienne élève, Nadège Beausson-Diagne, dans son ancien collège, Albert Schweitzer à Créteil (94). Il y a bien des années que l'artiste n'avait pas poussé les portes du collège, qui a depuis bien changé. Les évolutions architecturales et les rénovations engagées transformant les lieux de son adolescence, n'ont en rien entamé l'émotion palpable de Nadège Beausson-Diagne. Guidée par les professeurs, l'actrice est revenue sur les traces de son passé, d'abord dans la cour de récréation de l'établissement, suivie de nombreux élèves curieux de sa venue. Ce fut l'occasion pour Nadège d'échanger avec les élèves et de signer des autographes sur les carnets de correspondance, sous l'œil amusé des professeurs. Puis vint le moment de rencontrer les 3ème, afin de leur parler des différents métiers qu'elle exerce dans l'univers du cinéma et de l'audiovisuel, de son quotidien en tant qu'artiste et de ses divers engagements.

ce n'est pas forcément ce qu'il faut faire», a commenté la comédienne. En effet, elle a avoué que la période du collège était une période difficile de sa vie, et qu'elle souffrait d'un réel mal-être compte tenu d'une situation personnelle et familiale compliquée. Elle a expliqué avoir beaucoup séché les cours, car elle trouvait que le collège était un endroit qui éteignait les rêves qu'elle avait dans la tête. Elle a malgré tout réussi à aller au bout de sa scolarité en s'étant intéressée à certaines matières comme le français ou le grec ancien, dans lesquelles elle excellait.

C'est important pour moi de venir vous parler, car la société va vous mettre dans des cases. Mais il faut garder dans votre tête et dans votre cœur ce que vous avez envie de faire.



J'ai décidé d'être artiste car j'avais un monde intérieur hyper riche que j'avais envie d'exprimer.

Nadège Beausson-Diagne, détendue et avenante, a vite créé un lien de proximité avec le jeune public, commençant par présenter son parcours en quelques mots. L'actrice, autrice et réalisatrice a raconté qu'elle avait fait toute sa scolarité dans la ville de Créteil, de l'école primaire au lycée, ayant également fréquenté le Conservatoire national supérieur d'art dramatique et de musique de la ville. C'est donc à Créteil qu'elle a commencé à se former aux métiers artistiques. L'artiste a d'ailleurs confié aux élèves que cette envie de devenir actrice date de l'âge de 9 ans. Fortement encouragée par sa mère, elle s'est lancée dans un parcours du combattant comme elle l'a qualifié. Elle est revenue avec les élèves sur la dure réalité à laquelle elle s'est confrontée en tant que femme noire dans le secteur du cinéma, ce qui l'a amenée d'ailleurs à écrire un livre.

Dans la continuité de l'échange autour de sa scolarité, un élève lui a demandé si le collège avait aidé l'artiste dans sa carrière. Nadège Beausson-Diagne a répondu que dans une certaine mesure, oui. En effet, c'est durant cette période a-t-elle précisé qu'elle a découvert la lecture des pièces de théâtre, évoquant alors avec une grande émotion une professeure, Jacinthe, qui a changé sa vie en plantant une petite graine dans son esprit. Cette ancienne professeure de lettres – également présente à la rencontre – a joué un rôle énorme, notamment pour sa carrière d'écrivaine et de comédienne, encourageant Nadège à suivre ses rêves et à croire en elle.

Les élèves étaient également curieux de savoir comment se passait la vie au collège pour l'ancienne élève. «Ce que je vais vous dire,

«Avez-vous subi des discriminations durant votre carrière ?» l'a questionnée une élève.



Ne vous empêchez pas de rêver, car tant que l'on n'est pas mort, on peut tout faire.

Oui, tout le temps et ce, depuis le conservatoire ici à Créteil, a répondu l'artiste. Nadège Beausson-Diagne en a profité pour revenir sur la dure réalité du cinéma pour les femmes noires, leur hypersexualisation, les rôles stéréotypés qui leur sont attribués mais aussi les traitements discriminants que Nadège a subis, ainsi que toutes ses collègues noires. «C'est une réalité qui existe encore et contre laquelle il faut se battre».

«Pourquoi avoir choisi ce métier ?» L'actrice, autrice et réalisatrice a, à l'occasion de cette question d'une élève, évoqué son enfance, expliquant qu'elle avait un monde intérieur très riche qu'elle avait envie d'exprimer. Elle a aussi raconté avoir eu un goût très prononcé pour la littérature et le cinéma depuis toute petite. Les moments où elle séchait les cours, elle se réfugiait dans les films et les livres, seuls endroits où elle se retrouvait, se sentait elle-même. C'est tout cela qui a contribué à son envie d'écrire, de jouer, de réaliser.

Comme souvent dans les rencontres avec les artistes, les enfants l'ont interrogée sur sa rémunération, de manière assez naïve et en ces termes : «Est-ce que vous

êtes riche ?». «C'est très intéressant, car quand on parle des métiers d'artiste, on parle directement du fait d'être une star ou d'être riche» a-t-elle relevé avec beaucoup de bienveillance et de pédagogie. Dans un premier temps, elle a expliqué que non, elle n'est pas riche, rappelant qu'être artiste c'est aussi ne pas avoir de rémunération fixe. Quand elle travaille et a un projet fixe, oui, elle gagne bien sa vie. Mais Nadège Beausson-Diagne n'a pas hésité à leur expliquer qu'artiste est un métier, une condition financièrement instable qui ne garantit pas des rentrées d'argent régulières. Il existe, leur a-t-elle expliqué, le statut d'intermittent qui permet d'aider les artistes grâce à l'indemnisation par le chômage sur les périodes non travaillées, mais pour l'obtenir, il faut remplir un certain nombre d'heures (des cachets). Donc s'il n'y a pas de projets/tournages en cours, on ne peut pas remplir ces heures et donc on ne touche pas cette forme de chômage propre à l'intermittence. De plus, l'artiste est revenue sur le caractère particulièrement discriminant d'être une femme féministe noire qui lui ferme beaucoup de portes et de projets, ajoutant une difficulté financière considérable pour l'artiste.

Enfin, pour terminer et conclure l'échange, Nadège Beausson-Diagne a lu aux élèves un texte qu'elle avait écrit pour le journal Politis, parlant de la place des femmes noires dans le féminisme. Ce texte met en avant le phénomène de l'intersectionnalité, les discriminations qu'elle subit au carrefour de différents rapports de pouvoirs et de hiérarchisations politiques et sociales fondées sur le genre, la race et la classe sociale. Muets et attentifs, les élèves ont écouté, s'imprégnant de ce discours courageux, engagé et poignant qui a sûrement trouvé une résonance en chacun d'eux.

Une rencontre éclairante, engagée, qui a permis d'aborder avec sincérité le parcours non dénué d'embûches de la comédienne, dans lequel l'Art s'entremêle avec l'engagement politique et social.

REGARDER L'ENTRETIEN EN VIDÉO

L'œuvre

vue en classe



Noire n'est pas mon métier

La presse en parle



«La question de la transmission est essentielle dans ma pratique artistique. Plus jeune, j'ai eu la chance de pouvoir me construire avec des images fortes, puissantes et inspirantes. Ces images m'ont donné la force de briser le déterminisme social afin d'accéder à mes rêves de petite fille. Revenir dans mon collège et essayer de donner des clefs de résilience à des jeunes trop souvent stigmatisés est un cadeau que je souhaite faire. C'est merveilleux pour moi de pouvoir dire à ces jeunes que, quels que soient leurs rêves, quelles que soient leurs envies pour le futur, ils sont réalisables. Il est indispensable pour pouvoir se construire d'avoir des rôles modèles.

En tant que Femme, Noire, Artiste, qui vient de Banlieue parisienne, il me tient à cœur de donner à ces jeunes un espoir trop souvent négligé.»

~ Nadège Beausson-Diagne



ARTISTE PLASTICIENNE

Marie Désert

Collège Georges Brassens
Brie-Comte-Robert (77), le 23 mai 2024



50 élèves
5^{ème}



1 professeure documentaliste
et 1 professeure d'arts plastiques

«C'est une opportunité faite aux élèves de rencontrer quelqu'un qui a peut-être eu le même vécu qu'eux, et qui a réussi. Cela permet de les faire se projeter de manière positive, quelles que soient leurs origines sociales.»

Mme Z., professeure d'arts plastiques



J'aime les moments qui paraissent anodins pour en faire une œuvre d'art.

Dernière artiste de la programmation de la 12^{ème} édition du dispositif Un Artiste à l'École à intervenir, Marie Désert, est retournée, à quelques semaines de la fin de l'année scolaire, au sein de son ancien collège, Georges Brassens, à Brie-Comte-Robert (77), pour y rencontrer une cinquantaine d'élèves de 5^{ème}. Un retour aux sources émouvant pour l'artiste heureuse de redécouvrir les lieux de son adolescence et de déjeuner à la cantine, comme lorsqu'elle avait 14 ans.

Marie Désert a introduit la rencontre en évoquant brièvement son parcours, et le fait qu'elle était intimidée d'être devant tous ces élèves, rappelant qu'elle avait été à leur place, il y a longtemps. Très vite, l'artiste a évoqué ses souvenirs de collégienne et notamment cette professeure d'arts plastiques, Madame Paul, déterminante dans son parcours, qui lui avait donné envie de poursuivre dans cette voie.

Définissant son parcours comme atypique, Marie Désert, bachelière à 38 ans après avoir été maman à 18 ans, a eu, ce qu'on pourrait qualifier de plusieurs vies, découvrant en réalité assez tard qu'elle pouvait vivre en tant qu'artiste. La jeune femme a d'abord fait une école de communication visuelle pour faire de l'art visuel – qui peut être défini comme de l'art "utile" selon ses mots. Elle a aussi passé des diplômes d'art-thérapie, de comédienne de voix pour les doublages, et se forme au théâtre depuis très récemment. Elle a également animé des ateliers de peinture pour des enfants et été professeure d'arts plastiques au collège durant deux ans. Elle a raconté aux élèves que c'était le fruit de ces diverses rencontres, dans ses diverses vies, qui l'ont menée petit à petit à créer son réseau et à s'imposer en tant qu'artiste plasticienne. L'artiste a ainsi eu une vie riche et variée avec un fil rouge constant : l'art.

La première question des élèves a porté sur sa définition de l'art et ce que cela signifiait pour elle. «L'art est une liberté d'expression, un langage et un moyen de communiquer avec les autres» a répondu Marie Désert. Il s'agit de quelque chose d'éminemment vital pour elle, qui donne un sens à sa vie et lui permet de se lever chaque matin en se sentant à sa place.

Les collégiens l'ont également questionnée sur ses sources d'inspiration. «Ma principale source d'inspiration est l'ordinaire. J'aime les moments qui paraissent anodins pour en faire une œuvre d'art» a-t-elle répondu avec beaucoup de pédagogie. Marie Désert a alors expliqué que de manière générale, elle est particulièrement inspirée par les moments de vie simples, un rayon de lumière qui traverse un verre, par exemple. Elle a d'ailleurs dit que ce qu'elle recherchait particulièrement dans l'art, c'était la vibration et la lumière. Ce qu'elle aime, c'est sentir de la vie dans la peinture, du mouvement, le but n'étant pas forcément de retranscrire la réalité dans les teintes de couleurs, etc. Le principal est que l'œuvre d'art évoque des émotions chez le spectateur, un sentiment de vie. A titre personnel, elle a raconté aux élèves que les œuvres qu'elle préférait, étaient celles qui résonnaient le plus en elle et qui lui provoquaient des émotions fortes.

Ma principale source d'inspiration est l'ordinaire.

Pour illustrer ses propos concernant l'importance des couleurs, des jeux de lumières et son rapport à la peinture, Marie Désert avait apporté avec elle quelques toiles qu'elle a réalisées. L'artiste a décrit ses peintures aux élèves, des éléments visuels, l'ambiance, en passant par les couleurs ou encore les techniques utilisées pour réaliser l'œuvre d'art.

«Avez-vous pensé à changer de métier ?» a ensuite demandé une élève. «Plein, plein de fois !» a avoué Marie Désert. L'artiste a raconté qu'il n'est pas facile de tenir le cap car il faut tout de même avoir un gros ego – ce qui n'est pas son cas - et faire confiance en son travail sur le long terme. Elle s'est déjà essayée à d'autres métiers, comme professeure, travailler pour des décors de films, mais il lui manquait quelque chose, et tôt ou tard, elle revenait toujours à l'art brut.



«J'aurais aimé pouvoir bénéficier d'un dispositif tel qu'Un Artiste à l'École étant lycéenne. À cet âge on se construit et rien de tel que d'entendre parler de métiers de la création par les créateurs eux-mêmes. Voilà pourquoi je souhaite partager mon expérience avec les personnes qui construiront l'à venir.»

~ Marie Désert



L'art, c'est une liberté d'expression et un langage qui permet de communiquer avec les autres.

Marie Désert a profité de cette question pour évoquer une coupure avec la peinture qu'elle avait eue au cours de son parcours en tant qu'artiste. Elle ne savait plus quoi peindre et pourquoi peindre. Elle s'est alors souvenue que la peinture est un langage. L'artiste s'est donc tournée vers le cinéma – un autre moyen de communication – pour s'inspirer et relancer son processus créatif. Grâce au cinéma, Marie Désert a dit avoir retrouvé le goût et l'envie de peindre grâce à des scènes qui l'ont touchée, qui lui ont "parlé".

«Est-ce que c'est compliqué de devenir artiste professionnelle ?» Oui, a avoué l'artiste plasticienne. Cela demande beaucoup d'efforts d'être artiste professionnelle, d'en vivre, car c'est un métier où il faut savoir tout faire : parler de son travail, communiquer, gérer l'aspect financier, créer, s'accrocher. Mais paradoxalement, c'est un métier qui vient du cœur, a insisté l'artiste, il est donc

plus simple, selon elle, de se lever le matin pour réaliser ses rêves et nourrir cette passion.

Enfin, Marie Désert a conclu sur les questions de temporalité lorsque l'on est artiste. En effet, la durée en art est quelque chose de pas évident à décrire. Plus on s'entraîne et plus vite on peint, plus on est "efficace". C'est un apprentissage. Mais il y a toujours des peintures, des œuvres sur lesquelles il faut repasser constamment. L'artiste a avoué aux élèves qu'il lui arrivait encore de revenir sur des peintures des années après. Et, a-t-elle précisé, ce n'est pas grave !

En deux heures, l'artiste a transmis aux élèves, curieux et impliqués, une vision essentielle et assez pragmatique, concrète de son métier d'artiste et de son quotidien, leur permettant, espérons-le, d'ouvrir leurs horizons, et peut-être d'imaginer de nouvelles voies.

Les œuvres



Parcours et carrière de l'artiste

UN ARTISTE A L'ÉCOLE

Association Un Artiste à l'École

11 bis rue Ballu 75009 Paris
www.unartistealecole.fr

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

Pascal Rogard, président - Marie-Anne Ferry-Fall, vice-présidente - Olivier Brillanceau, vice-président - Yves Nilly, secrétaire - Christophe Dubois, trésorier - Stéphane Joseph

UNE ÉDITION MISE EN ŒUVRE PAR KANDIMARI

Marie Barraco et Louise Devaux avec le soutien de Claire Jeanne et Louise Foti
contact@kandimari.com www.kandimari.com

“ Un Artiste à l'École est un dispositif précieux que nous sommes très heureuses d'orchestrer et auquel nous sommes fières de donner de plus en plus d'ampleur depuis 3 ans. Nous souhaitons ici remercier Pascal Rogard, le conseil d'administration de l'association et l'ensemble des partenaires pour leur confiance qui nous a permis de continuer d'intensifier le nombre d'interventions, et de faire bénéficier cette année plus de 4 700 jeunes de rencontres exceptionnelles. Nous souhaitons également remercier infiniment les artistes qui ont accepté de nous suivre sur le chemin du retour à l'école et les établissements, les enseignants et directeurs, pour leur investissement et la mobilisation de leurs élèves, qui ont permis de faire de chaque rencontre un moment unique et très certainement inoubliable. ”

Marie Barraco & Louise Devaux

Photos par Louise Devaux, Vincent Mottez, et Robin Archaux

Vidéos : captation Louise Devaux (Un Artiste à l'École), Vincent Mottez et Robin Archaux (Un César à l'École)

Montage: Olivier Aufauvre (Un Artiste à l'École), Vincent Mottez et Boris Hanequin (Un César à l'École)

Création graphique Hugo Thomas et Loïc Le Gars

Conception de l'édition 2023-2024 Aude Lozano

UNE ÉDITION SOUTENUE PAR



UN  RTISTE
A L'  COLE

LIVRE BLANC
2023 - 2024